Le siège de Paris, 1870-1871

P. Grolleau


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
·LIBRARIES·
1817

SIÈGE DE PARIS

1870-1871

SOUVENIRS DE CAMPAGNE

D'UN SOLDAT DU 136e RÉGIMENT DE LIGNE

LE SIÈGE DE PARIS

1870-1871

PAR

P. GROLLEAU

A LA MÉMOIRE
DES OFFICIERS ET SOLDATS DU 136e RÉGIMENT DE LIGNE
TOMBÉS A L'ENNEMI
PENDANT LE SIÈGE DE PARIS



PARIS
CHEZ L'AUTEUR
93, BOULEVARD SÉBASTOPOL, 93

1903

CHER MONSIEUR,

Soldat de 1870-71, défenseur de Paris assiégé, vous avez cru qu'il n'était pas inutile de fixer, dans ces pages, vos souvenirs.

C'est avec raison que vous pensiez ainsi et je vous en félicite. De tels récits, émouvants dans leur simplicité, sont de nature à entretenir chez les jeunes générations la flamme du patriotisme, en leur apprenant de quelle façon leurs pères surent faire leur devoir.

Mes compliments et ma sympathie.

FRANÇOIS COPPÉE.

Paris, le 14 janvier 1902.

Mon Cher Ami,

Vous avez eu raison de soumettre votre travail à mon approbation, sans crainte du jugement et des critiques que je pouvais élever sur le but que vous poursuivez et sur la véracité des faits que vous évoquez. Je vous remercie d'avoir eu confiance dans le témoignage de votre ancien chef. Ces lignes vous diront que je suis entièrement de cœur et de pensée avec vous.

Votre but! C'est de faire revivre un passé malheureux mais non sans gloire, c'est de montrer aux jeunes soldats ce qu'ont fait leurs aînés et c'est aussi leur tracer le plus grand des devoirs, l'amour de la France! Tous ceux qui aiment la Patrie et son Armée seront heureux de vous lire à l'heure néfaste où notre noble Drapeau est traîné dans la boue. Mais l'emblême aux trois couleurs ne peut être souillé! Il est noir de poudre, notre pur et glorieux Drapeau! La mitraille lui a fait mille blessures et la boue ne fait que traverser ses plaies sublimes.

En racontant, mon cher ami, vos poignants et pittoresques souvenirs du brave 136e de ligne que j'ai eu l'honneur de conduire au feu, vous n'avez

pas exagéré les sentiments et les pensées des petits troupiers du siège de Paris. Quand les vieux régiments eurent disparu dans les grandes batailles de Lorraine et d'Alsace, il semblait que tout était perdu et que les Prussiens allaient entrer tranquillement dans Paris, l'arme sur l'épaule. Mais du sol inépuisable de la France surgit une floraison nouvelle de soldats. C'est à cet instant critique et presque désespéré de notre existence nationale qu'il fallut former de nouveaux régiments, forger de nouvelles armes contre l'ennemi! Armer, habiller, discipliner et instruire les jeunes hommes que la France nous donnait pour la défendre, c'était là, je vous assure, une tâche difficile. Nous l'avons remplie.

J'ai eu l'honneur de former le 1er zouaves de marche, devenu 4e de l'arme. Dieu seul et mes zouaves peuvent seuls témoigner des efforts de leur premier colonel. Mais j'ai aussi été récompensé au delà de mes espérances. Je suis fier de mes zouaves de 1870-71 ! Vous-même, mon cher ami, vous leur rendez pleine et entière justice dans votre livre ; vous avez vu ce qu'ils ont su faire à la Malmaison, à Villiers et à Buzenval.

Votre brave régiment m'est aussi resté dans la mémoire. Je peux dire qu'il rivalisait d'entrain et de dévouement avec son frère d'armes le 4e zouaves. Du reste la division de Bellemare était une des plus solides de l'armée de Paris.

En vous lisant, c'est bien le siège de Paris que je retrouve. Fidèlement vous racontez l'existence du petit troupier d'alors. J'ai été le témoin de

toutes ses souffrances, je l'ai vu intrépide sous le feu, stoïque dans les grand'gardes glacées de décembre et de janvier. La faim le talonnait, le froid le raidissait sous ses pauvres vêtements usés; n'importe! il savait souffrir sans murmurer. Et quand il fallait marcher au feu, il y allait crânement et joyeusement. C'est que de l'âme du petit soldat l'étincelle généreuse jaillit toujours quand on sait faire appel à son courage qui a fait la France la plus grande des nations!

Je souhaite, mon cher ami, le plus grand succès à votre livre si vrai et si moralisateur. J'applaudis des deux mains à votre entreprise. Vous pouvez être assuré que votre vieux général sera très heureux de voir son ancien et brave soldat recueillir la récompense méritée par ses patriotiques efforts.

Agréez, mon cher camarade et ami, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.

GÉNÉRAL *FOURNÈS.*

PRÉFACE

Ces souvenirs, dédiés à la mémoire et consacrés à la glorification des braves officiers et soldats du 136e régiment de ligne tombés à l'ennemi pendant la guerre 1870-71, ne sont que le récit d'un soldat.

En relatant les événements de cette sombre épopée, les souffrances de ses camarades, le narrateur n'a en vue que de faire connaître l'existence pénible et le dévouement obscur trop vite oubliés des modestes combattants de l'année terrible. Il pense faire œuvre de bon Français en écrivant ces lignes réellement vécues. Envers les partis politiques dont les fautes sont communes, il ne veut faire preuve d'aucune partialité. Il espère que, dans la future guerre contre l'Allemagne, les Français sauront faire taire les politiciens et, sous la conduite de leurs vaillants et honorés chefs, lever avec confiance les yeux sur l'image sacrée de la Patrie, placée au-dessus de tout.

Devant le Sénat romain, Caton ne se lassait pas de crier : « *Delenda Carthago !* » Hélas ! dans nos Assemblées une voix de patriote ne s'élèvera-t-elle donc jamais pour crier : « L'Alsace-Lor-

raine est toujours prisonnière ! Il faut qu'elle nous soit rendue ! » Rome se souvenait, la France oublie ou sommeille.

Mais si ce cri n'est jamais proféré par les élus de la nation, que cependant notre souvenir reste indestructible, que notre espoir ne se lasse point. Pensons chaque jour aux provinces spoliées, arrachées à la France comme un morceau de chair vive, plaie dont saigne encore au flanc la patrie mutilée.

Aimons toujours ardemment nos frères séparés de nous. Ils ont beaucoup souffert pour nous et par nous ; sans se plaindre jamais, sans se décourager, ils songent au passé et regardent vers l'avenir !

Honorons nos morts de cette année terrible, mais pensons aussi à les venger. Que les jeunes générations soient prêtes pour la revanche !

Un homme d'État, patriote cependant, a pu dire, en parlant de l'Alsace-Lorraine : « Pensons-y toujours, mais n'en parlons jamais. » Parole peut-être juste quand la France était sous le talon de la botte prussienne, parole à jeter à l'oubli maintenant.

La nouvelle génération, grâce au silence qui s'est fait, à l'oubli qui règne du haut en bas, songe à peine à nos désastres de la guerre allemande. Elle doit être avertie, cependant, de l'immense péril qui nous menace toujours. Elle doit entendre la voix d'outre-tombe de ceux dont le sang a coulé pour la patrie ; elle doit vivre pour la vengeance, elle doit écraser de son mépris les mal-

saines élucubrations, les vagues et idiotes promesses des sans-patrie.

Pourquoi dans nos écoles, sur nos cartes, l'Alsace-Lorraine ne figurerait-elle pas teinte en rouge ?

Pourquoi ne pas donner à nos enfants les virils enseignements qui leur permettront un jour d'effacer cette tache sanglante ?

Les fils des vaincus de 1870-71 peuvent et doivent regarder hardiment dans les yeux les vainqueurs de leurs pères.

A bas l'oubli, l'indifférence !

Et souvenons-nous !

SIÈGE DE PARIS
1870-1871

I

QUELQUES MOTS SUR LA DÉCLARATION DE GUERRE ET SUR L'ÉTAT MORAL DE LA FRANCE EN 1870.

La guerre de 1870, qui pouvait être évitée, venait d'éclater. Le prince Antoine de Hohenzollern s'était désisté de ses prétentions à la couronne d'Espagne. Mais la duplicité de M. de Bismark précipita les événements et la fameuse dépêche d'Ems, tronquée par sa main coupable, mit irrévocablement aux prises la France et la Prusse.

Depuis longtemps cette dernière était prête à la lutte. Entraînant à sa suite les contingents des royaumes et des duchés de l'Allemagne du Sud, elle se donna la supériorité du nombre des combattants. Ses généraux connaissaient les points faibles de notre organisation militaire ; ses hommes d'État voyaient avec justesse la fausse situation dans laquelle se trouvait l'Empire et n'ignoraient pas que l'Europe, égoïste et jalouse,

laisserait le champ libre à leurs ambitions séculaires.

La maladie de l'empereur, des ressources militaires appauvries par l'expédition du Mexique, une opposition grandissant toujours, manquant de patriotisme, refusant systématiquement l'augmentation des crédits pour l'armée, des chefs militaires déshabitués de la grande guerre, devaient fatalement nous conduire à l'abîme.

Tous les hommes de cette époque ont encore présent à leur mémoire, à leur esprit, le départ des régiments, la conduite enthousiaste qu'on leur faisait. Dans les imaginations parisiennes, le succès était certain, question de quelques jours seulement. Le peuple français, ignorant les formidables ressources de l'ennemi, ne se doutait pas de la masse d'hommes qui allait se jeter sur nos corps d'armée disséminés. Si les Français, moins ignorants, plus réfléchis, avaient bien voulu lire entre les lignes du discours de l'empereur, ils y auraient discerné le doute et l'inquiétude d'un souverain affaibli par la maladie, qui voyait son étoile se voiler et derrière ce voile sa propre chute et celle de la France désabusée. Habituée à vaincre, fière des glorieux souvenirs d'Italie et de Crimée, la nation française voyait déjà ses soldats à Berlin. Hélas ! elle ne pouvait penser que tous ces beaux régiments qu'elle acclamait, que cette solide et superbe garde impériale qu'elle admirait partaient pour toujours et allaient périr dans Sedan et sous Metz.

L'infime succès de Sarrebruck semble un mo-

ment légitimer cette confiance dans la fortune de nos armes. Mais voici (je passe sous silence les fausses nouvelles qui mirent Paris en joie et en délire), voici la foudre qui éclate dans ce ciel si pur ; ses coups terribles retentissent successivement, impitoyablement. C'est Wissembourg ! C'est Reischoffen ! C'est Forbach ! Épouvantables journées où notre glorieuse armée impériale est détruite par fractions. Des régiments entiers n'existent plus. Les zouaves, les turcos se sont fait hacher et, pour assurer la retraite de l'armée, cuirassiers et lanciers ont disparu dans une héroïque et suprême mêlée.

Ce n'est plus pour la gloire qu'il faut lutter, c'est pour sauver l'honneur compromis et arrêter l'invasion en marche !

Quelles illusions enlevées à la fière nation, si sûre d'elle-même, de son armée, de ses chefs militaires et... de sa moisson de lauriers !

Les nouvelles arrivent de plus en plus poignantes. Et cependant, on espère encore dans un retour de la fortune. Mac-Mahon a pu sauver les débris de son armée, les ramener à Châlons. Des renforts lui sont envoyés, et bientôt, sans doute, Mac-Mahon et Bazaine vont opérer leur jonction. Disposant ensemble de forces nombreuses et solides, non seulement ils doivent arrêter l'envahisseur, mais encore le refouler au delà de la frontière. Pensée qui semblait juste. Espérance cruellement déçue.

Bazaine ne viendra pas au-devant de Mac-Mahon et fera de Metz, de la cité inviolée, le tombeau de

l'armée et de l'honneur de son pays. Quant à Mac-Mahon, trompé par son frère d'armes, il se précipitera dans le gouffre de Sedan, d'où il sortira captif avec toute son armée, laissant à l'ennemi le chemin ouvert vers le cœur du pays, vers la capitale.

Pendant ces terribles événements, la défense du sol s'organise et la révolution soulève le peuple. La déchéance de l'Empire devient un fait accompli. La République est proclamée ; et le pouvoir tombe entre les faibles mains des tristes hommes qui, par esprit de parti, ont collaboré à nos désastres en refusant à l'Empire, comme en font foi les délibérations des Chambres, les subsides, les crédits qu'il demandait pour l'armée.

La France va vivre sous une nouvelle raison sociale ; mais elle ne fera que s'agiter impuissante, dans la main des Jules Favre, des Jules Simon, des Arago, des Pelletan et de tant d'autres ambitieux sectaires, pour aboutir à la catastrophe finale, qui précédera ce monstrueux crime de lèse-patrie commis sous les yeux de l'ennemi et que l'on nomme la Commune !



II

ALBI. — RETOUR A PARIS

En présence des malheurs de la Patrie, beaucoup de jeunes gens s'engagent. La haine du Prussien au cœur, car je suis Lorrain du côté maternel, victorieux des larmes de mes parents, je m'engage au 39e régiment de ligne. Mon père m'accompagne à Albi, où se trouve le dépôt de ce régiment. Les bataillons de guerre sont en Algérie; il s'en faut de bien peu que je ne parte les rejoindre. A Albi, les officiers étaient sur les dents. Le bataillon de dépôt une fois parti pour Paris, la compagnie de dépôt qui restait dans la ville s'élevait à huit cents hommes, par suite de l'arrivée successive des réserves et des engagés volontaires. Il fallait habiller, armer, instruire tout ce monde. Les réservistes, en partie, ne connaissaient pas le chassepot, quant aux volontaires, ils ignoraient le maniement du nouveau fusil comme d'ailleurs celui de l'ancien. Je me vois encore en civil, par une chaleur extrême, décomposant les mouvements sur la place Lapeyrouse! Dans l'ardeur qui m'animait, je ne trouvais pas fastidieux le métier des armes. La poche bien garnie, je fus tout de

suite, conséquence de la faiblesse humaine, pris en considération. J'étais à même de faire plaisir à de braves gens brusquement arrachés à leurs champs, à leurs foyers. Je n'eus, du reste, pendant toute la campagne qu'à me louer de tous mes camarades et je suis heureux de le dire. Bien souvent j'ai songé à eux. Je les revois tels qu'ils étaient avec leurs caractères si différents, les uns fils de nos campagnes du Midi et du Nord, les autres enfants des centres industriels. Mais je pense surtout à ceux qui sont tombés, sur les pentes de la Jonchère, sur le plateau de Villiers-Champigny, dans les champs glacés de Noisy et de Bondy, et dans les taillis de Buzenval. Ils sont nombreux ces vaillants qui répandirent leur sang pour la Patrie !

Me trouvant trop jeune, mes chefs voulurent me laisser à Albi le plus longtemps possible. On ne voulait pas m'habiller; je faisais l'exercice en civil et en chapeau de paille. Seuls les godillots et le chassepot témoignaient que je faisais partie de l'armée active. Mes vêtements commençaient à présenter un triste aspect et j'étais désolé de me voir sous un accoutrement aussi peu guerrier. Enfin, j'obtins de l'excellent capitaine d'habillement Maguin, qui riait chaque fois que je me présentais à lui, l'uniforme tant souhaité. Je ne fus véritablement rassuré qu'une fois l'essayage du képi terminé. Le plus grand pas était fait. Le lendemain j'appris que dans deux jours deux cent vingt-cinq hommes partiraient pour Paris sous les ordres de mon capitaine M. Blumendhal. Se ren-

dant à mes supplications, le capitaine voulut bien m'emmener avec lui après avoir fait longtemps la sourde oreille. Radieux, fier de mon uniforme tout neuf, en compagnie d'un ami intime engagé comme moi, je n'eus rien de plus pressé que d'aller me faire photographier ! J'étais heureux, j'allais donc pouvoir embrasser mes parents qui ne comptaient guère me revoir aussi vite, après une dizaine de jours d'absence.

La population albigeoise, aux instincts peu militaires, nous fit cependant de touchants adieux. Le restant de la compagnie de dépôt nous conduit à la gare. On se dit adieu sans espérance de se revoir jamais. J'entends encore les vivats des camarades qui restaient, je vois les képis agités à tour de bras et le train se mettant en marche vers Paris !

L'insouciance et la bonne humeur sont du voyage et font oublier les fatigues.

Pittoresque ce trajet à travers la France enfiévrée ! Petites ou grandes, les gares sur le parcours sont bondées de mobiles qui nous suivront à Paris. A chaque station la population se presse à l'arrivée du train, nous acclamant, nous encourageant d'une façon touchante. Les provisions de bouche nous sont généreusement offertes. Le long de la voie ferrée, dans les champs, les paysans nous adressent leurs chaleureux adieux et les femmes ne sont pas les dernières, démonstratives filles du Midi, à nous souhaiter bon voyage dans le geste d'un baiser ! Les sceptiques me taxeront peut-être d'exagération, mais j'ai mes témoins.

J'en appelle à tous ceux qui, à travers la France, voyageaient, à cette époque, sous l'habit du soldat. Plus on approche de Paris, plus l'enthousiasme grandit. Les convois militaires se succèdent sur les voies de garage. Des trains interminables s'allongent, leurs wagons chargés de canons, de projectiles, de fourgons militaires. Lentement nous franchissons les fortifications dont la terre nouvellement remuée forme déjà des remblais. Des pièces de canons montrent leurs bouches aux embrasures.

Enfin, après trente heures de marche, le train stoppe dans la gare d'Orléans. Rompus de fatigue, sans avoir pu dormir un instant dans les wagons où nous étions entassés, avec tout notre bagage militaire, nous sautons sur le quai, heureux de nous délier les jambes et nous sortons dans la cour de l'arrivée. Les faisceaux formés, deux heures de repos et de liberté nous sont accordées... dans la cour. Prévenus par dépêche, mes parents sont là depuis longtemps et cette heure où je peux les embrasser est une de celles dont je garde l'éternel souvenir.

Le clairon sonne le rassemblement. Sans doute, nous allons être dirigés sur une caserne de Paris. Illusion ! Nos officiers nous apprennent que nous partons pour la caserne de Rueil et nous conseillent de nous armer de courage. Malgré les fatigues du voyage, personne ne bronche et quand le clairon sonne la marche, d'un pas ferme et alerte, nous franchissons la grille de la cour, fiers de montrer aux Parisiens qu'il y a encore des hommes vigoureux pour la défense de la Patrie.

La journée avait été chaude et superbe. Le soleil, à son déclin, dans un horizon empourpré, me faisait apparaître plus beau et plus radieux que jamais mon cher Paris que j'avais cru quitter pour longtemps.

Dans le trajet, je constatais que l'aspect de la ville était tout autre. L'animation toujours aussi grande n'était plus la même. La foule des jours tranquilles avait fait place à une autre foule agitée et nerveuse. Partout des uniformes! De la ligne, des mobiles, des gardes nationaux remplissaient les rues.

Nous faisons halte dans les Champs-Élysées. Les cafés-concerts commencent à s'illuminer comme aux soirs de douce quiétude. Tout à l'heure, on s'y écrasera pour écouter *la Marseillaise*, *le Chant des Paysans, le Rhin allemand*, et on s'époumonera à accompagner les chanteurs. Et, pendant ce temps là, pauvres troupiers que nous sommes, nous cheminerons sur la route de Courbevoie et de Rueil.

Après une seconde pause au rond-point de Courbevoie, la marche reprend plus pénible. Le lieutenant Soyez nous excite par son entrain et nous engage à entonner des chansons de route, dérivatif à notre fatigue. Le pas redevient alerte et en trois quarts d'heure nous enlevons les derniers kilomètres. Nous voici à Rueil dans la caserne occupée, il y a un mois, par les chasseurs à pied de la garde et qui sont là-bas, à Metz! On pensait trouver gîte convenable, cantine bien fournie. Hélas! La cantine est dépourvue de tout

et nous sommes encore heureux de nous étendre sur un lit de bonne et épaisse paille. Pour la première fois, on se serre le ventre et, grâce à notre extrême fatigue, sans murmurer, nous nous laissons tomber sur notre couche improvisée; nous en connaîtrons de plus dures !



III

RUEIL

Le capitaine était enfant de Rueil. Sachant que je connaissais parfaitement le pays et ses environs, il m'adjoignit au caporal d'ordinaire Grières, pour aller s'entendre, à Saint-Cloud, avec un boulanger. La moitié des habitants avait quitté Rueil, et les boulangers ayant restreint leurs achats de farine, ne pouvaient fournir le pain nécessaire à la compagnie. Le marché fut vite conclu. Au moins le soldat aura bientôt le nécessaire. Après avoir songé aux camarades, il est bien permis de penser un peu à soi. Et, nous déjeunons dans un restaurant du bord de l'eau.

Je contemple mélancoliquement ce beau parc de Saint-Cloud, qui bientôt sera en pays ennemi et j'aperçois le château impérial, voué à une entière destruction. Que de fois j'ai vu passer dans la belle avenue qui monte à la grille d'honneur, l'empereur et l'impératrice, lui toujours affable, elle toujours souriante, entourés de la scintillante escorte des bleus cent-gardes. L'avenue est à présent déserte et ne reverra plus les brillants cortèges impériaux! Les échos ne seront plus

réveillés par le galop des chevaux et le silence ne sera rompu que par la chute et l'éclatement des lourds obus du Mont-Valérien et de la batterie Mortemart.

Déjà les environs de Paris présentent un aspect singulier et navrant. On sent que l'invasion viendra bientôt battre la campagne de ses flots d'hommes. Les Parisiens en villégiature abandonnent leurs coquettes villas. Les paysans quittent leurs villages, rentrant dans Paris avec leurs bestiaux, leurs récoltes et ce qu'ils ont de plus précieux. Les routes sont sillonnées de voitures chargées de meubles et les familles émigrent à la suite des lourds véhicules. De rares habitants restent dans les localités suburbaines, les uns, pauvres gens qui ne peuvent se décider à abandonner le coin de terre où ils sont nés, où ils ont vécu jusqu'ici, les autres, gardiens des villas bourgeoises. Quelques rares Parisiens résignés à subir la présence de l'ennemi, ne veulent pas laisser à l'abandon les maisons de campagne qui sont leur luxe et leur orgueil. Ils espèrent que leur présence garantira leurs propriétés des ravages des Prussiens.

Ma famille possédait à Chatou, tout près de Rueil, une propriété que nous habitions encore au mois de juillet. Deux ou trois fois, je pus y aller. Le jardinier nous en apporte les fruits à la caserne. Autant de sauvé des mâchoires allemandes.

Une dernière fois, je vais dîner chez Fournaise, entre les deux ponts de Chatou, restaurant et

rendez-vous des joyeux canotiers, où j'étais allé tant de fois. Hélas! Le gai cabaret est vide. Adieu les folles chansons! Plus de « colloques » de canot à canot. Les équipages sont à la caserne.

Nous n'avons plus sous les yeux qu'une campagne abandonnée, si riante il y a deux mois. Le cœur se serre quand on pense que tous ces gracieux villages regorgeront bientôt de Prussiens. L'imagination aidant, on est presque tenté de chercher à l'horizon la silhouette des éclaireurs ennemis qui seront là dans quelques jours.

Le séjour à Rueil ne fut pas de longue durée. Nous quittons le 4 septembre la petite ville pour nous rendre au bastion d'Auteuil.



IV

AUTEUIL — CASERNE NAPOLÉON

Le 4 septembre, dès l'aube, le soleil s'élève radieux dans le ciel, promettant une superbe et chaude journée. Sans jeter un regard en arrière, nous quittons la caserne de Rueil; on est heureux de rentrer à Paris et de retrouver une animation dont on est privé.

Notre joie s'évanouit bien vite. Au rond-point de Courbevoie, nous apprenons le désastre de Sedan, la captivité de l'empereur et de l'armée française, la déchéance du régime impérial et la proclamation de la République. L'imagination frappée par toutes nos défaites, en attribuant uniquement la cause à l'Empire, sans penser que s'il était coupable, ses adversaires l'étaient autant sinon davantage, on se met à crier : « Vive la République! » comme le peuple le criait lui-même. On se laisse aller à penser que ce nouveau mode de gouvernement est le salut de la Patrie, le remède à tous nos maux.

Soldats, nous ne songions qu'à la France à laquelle nous avions donné notre liberté, nos forces et peut-être bientôt notre sang.

Hélas! nous ne pouvions nous douter qu'à la culpabilité du régime déchu, le nouveau Gouvernement allait ajouter la sienne et accumuler les fautes, décupler le mal déchaîné sur notre pauvre et noble pays. La liberté si chère et si décevante tout à la fois, devait dégénérer en licence. Elle devait régner sans partage, dans la grande cité; le vieux navire de l'antique Lutèce allait subir bien des tempêtes et lutter contre les flots violents de l'invasion. Plus tard, il faillit périr dans les incendies de la Commune, fille légitime d'un Gouvernement de rencontre, né lui-même de nos désastres, et qui, bien à tort, prit le titre sacré de Gouvernement de la Défense nationale. Mais passons, et ne nous attardons pas à ressusciter ces heures douloureuses; l'histoire est seule maîtresse de flétrir et de condamner les coupables. Si je me suis arrêté un instant sur les souvenirs de ces tristes moments, c'est que je n'oublie pas les immenses malheurs qui les ont suivis et que je ne peux m'habituer à l'effacement de ma patrie.

Au bastion d'Auteuil, nous avions moins de liberté qu'à Rueil. L'instruction militaire se poursuit activement et les exercices se succèdent sans relâche.

Sur les remparts aux terres bouleversées, les canons allongent leurs cols dans les embrasures. Les casemates se creusent et s'emplissent de poudre. Dans la cour du poste-caserne les boulets de divers calibres s'entassent. Les factionnaires veillent sur les fortifications, donnant à la ville un air inconnu. La cuisine de la troupe se fait en

plein vent. Les soldats ont établi eux-mêmes une surveillance autour d'elle, le bruit s'étant répandu qu'on cherchait à empoisonner la troupe.

Le soir, on allait grossir la foule dans les cafés-concerts des Champs-Élysées. La chanson patriotique faisait rage et les belliqueux Parisiens se pâmaient d'aise aux accents des chants nationaux. Les couplets flagellant la famille impériale, les scies musicales ravissaient un public bruyant et énervé. A voir ces foules joyeuses et inconscientes on pourrait croire qu'elles sont réunies pour fêter une grande victoire. Hélas! tous ces chants héroïques et enflammés ne conduisirent jamais les Parisiens que jusqu'aux fortifications.

L'indiscipline sévissait dans la garde mobile, spécialement dans celle de Paris. Les hommes de cette troupe saluaient à peine les officiers de l'armée active. Quant à la garde nationale, elle se considérait comme une armée spéciale, au-dessus de tout, pleine d'admiration et de déférence envers elle-même, rebelle aux marques de respect militaire.

Les réunions publiques étaient nombreuses et tumultueuses. On s'y battait sur le cadavre du régime déchu. Les plus graves questions politiques et militaires s'y discutaient couramment et comiquement. L'orateur de rencontre s'improvisait général, dévoilait son plan qui devait sauver la patrie! Les inventeurs apportaient des inventions étonnantes qui réduiraient en poussière les envahisseurs assez naïfs pour affronter la colère parisienne. Et, pendant que le bon peuple se ridicu-

lisait en écoutant les fous, les ambitieux et les criminels, pas une voix énergique ne s'élevait pour faire justice de tout ce flot d'inepties et montrer le péril imminent en criant : « Annibal est aux portes de la ville! »

On quitte bientôt le bastion d'Auteuil. La compagnie prend possession de baraques Collet, élevées sous les arbres de l'Esplanade des Invalides. A nos côtés, d'autres compagnies viennent s'installer et forment bientôt avec nous, le troisième bataillon du 36e régiment de marche, futur 136e de ligne.

L'instruction des hommes se poursuit activement. De l'école de compagnie, on passe vite à celle de bataillon.

Les heures de loisir s'écoulaient en flâneries dans les rues de Paris, en visites aux monuments qui faisaient l'admiration de nos provinciaux.

L'animation de la ville était extraordinaire, on ne voyait que des uniformes. A chaque pas, on coudoyait des soldats de ligne, des artilleurs, des mobiles et des gardes nationaux, futurs outranciers; les francs-tireurs de toute espèce se pavanaient en costume d'opéra-comique, troupe peu sérieuse, sans discipline, plus dangereuse qu'utile, habile pour les déménagements de villas (1).

Entre tous ces hommes, fils d'une même patrie, dont l'honneur et les devoirs étaient les mêmes, des discussions regrettables s'élevaient.

(1) Quelques corps de francs-tireurs furent cependant une exception, les Francs-Tireurs des Ternes, les Amis de la France, et les Éclaireurs à cheval de Franchetti.

La confraternité d'armes était inconnue de cette foule aux uniformes nouveaux, imprégnée d'un amour-propre injustifié, ignorante des égards et des marques de respect dus aux officiers.

La population parisienne, sous l'impression de la catastrophe de Sedan, était affolée. Très souvent, nous étions arrêtés dans les rues par des gens inquiets du sort d'un frère, d'un parent, d'un ami, qui nous demandaient si nous savions où se trouvaient tel ou tel régiment. Sedan et Metz auraient pu seuls répondre pour nous!

La garde nationale s'exerçait sur les places de la ville. Aux heures des appels, les boulevards et les grandes avenues présentaient un aspect inoubliable; la garde mobile de province allongeait ses lignes le long des maisons où elle était cantonnée et donnait l'idée d'une troupe paisible, désireuse de bien faire. Le bruit des armes remplissait la ville et l'écho répétait les commandements, la sonnerie des clairons et les batteries des tambours. Paris n'était plus qu'un vaste camp. Tout cet appareil guerrier, la vue de tous ces hommes debout pour sa défense, remplissaient les cœurs d'espérance.

Au déclin des belles journées, quand le soleil mourant jetait ses derniers rayons, l'affluence était énorme dans les rues. Les cafés regorgaient d'uniformes, on offrait à boire aux échappés de Sedan ou soi-disant tels. On écoutait anxieusement leurs récits. Ces hommes avaient rompu avec toute discipline, ne saluaient plus les officiers qui passaient. De regrettables scènes avaient lieu

et se dénouaient au poste de police. Souvent la population prenait la défense de l'indiscipline, triste présage pour le succès et l'honneur de nos armes.

Chaque jour la garde nationale, allait manifester sur la place de l'Hôtel-de-Ville, en chantant *la Marseillaise*. Des membres du Gouvernement la haranguaient, flattant l'amour-propre des soldats-citoyens, les appelant les vrais défenseurs, lcs seuls soutiens de la République. Le nom de la France n'était jamais prononcé. Noble nom, pour lequel étaient déjà morts tant de braves soldats.

Quelques bataillons, au lieu d'acclamations, poussaient déjà des cris séditieux. Ces gardes nationaux-là, c'étaient les fuyards des champs de bataille, les déserteurs des grand'gardes, les futurs et criminels combattants de la Commune.

Aux heures de loisir, les soldats-citoyens se livraient avec ardeur à des occupations puériles et inutiles. Le grattage des armes impériales, peintes ou gravées sur les boutiques était pratiqué avec amour. Puis on se livrait éperdument à la chasse aux espions ou aux gens soupçonnés d'espionnage. Que de pauvres diables furent ainsi traqués, conduits au poste, et là reconnus innocents et relâchés de suite!

Le Gouvernement flattait la garde nationale, espérant conserver une popularité, dont il avait si grand besoin! Le général Trochu voulut lui donner une marque éclatante de la confiance qu'il avait dans la population de Paris et en même

temps lui inspirer l'orgueilleuse satisfaction de voir rassemblés ses innombrables bataillons.

Dès le matin du 13 septembre, tout Paris était sur pied et joyeux. La garde nationale allait être passée en revue par le Gouverneur et devait ensuite défiler devant lui.

« Trois cent mille citoyens, défilant aux cris de : Vive la France ! Vive la République ! et jurant sur leurs armes de vaincre ou de mourir ; tel fut le spectacle auquel assista Paris, ce jour-là, sur toute la profondeur de l'immense revue qui, de la place de la Bastille, déployait ses colonnes jusqu'à l'Arc de Triomphe » (1).

Je ne veux pas médire des sentiments de la garde nationale que, soldat, je n'aimais pas. Dans cette troupe improvisée, dont les éléments venaient d'être arrachés aux magasins, aux bureaux et aux ateliers, beaucoup de patriotisme résidait. Il ne devait pas être employé. Il était destiné à se réduire à d'inutiles démonstrations sur les remparts et dans la zone suburbaine non dangereuse.

On aurait pu en tirer un meilleur parti. Les noms du colonel de Rochebrune, du marquis de Coriolis, d'Henri Regnault, de Seveste, tous les quatre tués à l'ennemi, sont la preuve irréfutable de l'emploi heureux qu'on aurait fait de la garde nationale si on avait pu ou voulu lui donner un rôle plus sérieux. Je ne parle pas, bien entendu, des éléments révolutionnaires si nombreux dans

(1) A.-J. Dalsème, p. 43.

les nouveaux bataillons. A ces hommes, les uns sortis du bagne, les autres dignes d'y aller, il était inutile de confier des armes qui ne devaient servir que contre la patrie.

Le défilé de ces bataillons divers et disparates, devant lesquels le général Trochu se découvrait imperturbablement, ne pouvait paraître que peu sérieux aux gens réfléchis et à l'armée régulière. Personnellement, un souvenir m'est resté de cette journée populaire. Place de la Concorde, un bataillon de gardes nationaux revenait dans son quartier ; après le défilé, les hommes étaient fourbus, harassés. Le désordre était dans les rangs. Plusieurs camarades de mon régiment et moi-même nous eûmes la pensée de prendre les fusils à quelques essoufflés et, de la place de la Concorde au pont de l'Alma, nous fîmes la conduite au bataillon. Je dois dire que nous fûmes fraternellement acclamés.

Et comme l'esprit tend toujours à établir des comparaisons, l'évocation des retours de Crimée et d'Italie semble toute naturelle.

Sur ces mêmes boulevards où défilaient les porte-fusils applaudis par Paris boutiquier, avaient passé les troupes solides et décimées de l'Empire. On ne criait plus maintenant « Vive la ligne ! » mais « Vive la garde nationale ! »

La pensée se reportait à ces dates immortelles où le peuple français récompensait par ses acclamations les vainqueurs des Russes et des Autrichiens.

Le soleil brille ardemment, faisant scintiller des

milliers de baïonnettes « intelligentes ». Mais ce ne sont plus des soldats qui passent.

Où sont les solides lignards et chasseurs à pied, héroïques loqueteux ? Où sont les vieux zouaves, avec leurs chiens, leurs chats et leurs chèvres ? On ne voit pas, sublime avant-garde, les glorieux blessés, les uns marchant appuyés sur la béquille, les autres amputés d'un bras, portant la tête haute et entourée d'un linge ensanglanté.

Ils ne sont plus qu'un rêve ! Ce rêve que Detaille a si bien su rendre dans son immortel tableau !

Le 28 septembre, le 36e de marche est constitué par des détachements tirés des différents corps suivants :

1er Bataillon	1er Régimt de ligne . .	1 cie	6 compies
	13e — — . .	1 —	
	17e — — . .	1 —	
	30e — — . .	1 —	
	34e — — . .	1 —	
	37e — — . .	1 —	
2e Bataillon	2e Régimt de ligne . .	1 cie	6 compies
	8e — — . .	1 —	
	10e — — . .	1 —	
	28e — — . .	1 —	
	35e — — . .	1 —	
	53e — — . .	1 —	
3e Bataillon	39e Régimt de ligne . .	1 cie	4 compies
	49e — — . .	1 —	
	51e — — . .	1 —	
	58e — — . .	1 —	

Le 3e bataillon, entièrement formé, quitte l'esplanade des Invalides et prend possession de la caserne Napoléon. Les compagnies se soudent vite les unes aux autres et présentent bientôt un ensemble satisfaisant.

Quelques jours après, les 1er et 2e bataillons viennent rejoindre notre bataillon. Voilà donc un nouveau et solide régiment constitué et tout prêt à sortir de Paris.

Le lieutenant-colonel Colonieu, venant du 2e régiment de tirailleurs algériens, blessé deux fois à Frœschwiller, en traitement à l'ambulance des Tuileries, en prend le commandement. Cet officier supérieur devient vite populaire auprès de ses soldats, dont il prend grand soin. Il leur inspire une inébranlable confiance et fait passer dans leurs âmes l'énergie qui l'anime lui-même. Les petits troupiers étaient heureux et fiers de voir à leur tête un chef, dont le bleu costume des turcos avait si héroïquement vu le feu dans les champs de l'Alsace.

La veille du départ du régiment pour Courbevoie, le lieutenant-colonel ne cachait pas sa joie. La sœur qui l'avait soigné lui en demandait la cause. Il lui répondit : « Ma sœur, si je suis si joyeux, c'est que demain, de votre fenêtre, vous me verrez défiler à la tête d'un beau régiment de trois mille hommes. »

V

COURBEVOIE

Le 9 octobre ! C'est un beau jour pour nous, c'est le jour du départ de Paris. Dès la veille, on savait que le 36e de marche allait cantonner à Courbevoie et faire connaissance avec les avant-postes.

La matinée est remplie par les préparatifs.

Dans la 1re compagnie du 3e bataillon, pour fêter le départ, les sous-officiers se réunissent dans un cordial festin auquel je suis invité. Ainsi se termine joyeusement la vie de caserne. On était las des flâneries dans les rues, de la contemplation des manifestations populaires. On avait entendu le canon de Châtillon, de l'Hay et Chevilly. Les cœurs avaient battu et l'espoir de recevoir le baptême du feu hantait les esprits. Je peux dire, sans forfanterie, que l'ardeur était extrême et ne se démentit pas jusqu'au 4 décembre.

Les tambours battent, les clairons sonnent et, sans regret, nous franchissons la porte de la caserne Napoléon. Les compagnies portent des numéros différents, mais c'est bien un régiment au complet qui défile dans la rue de Rivoli, sous les yeux d'une foule enthousiasmée.

Dans cette foule, des gens étonnés de nous voir aussi nombreux s'écrient : « Il y a donc encore des soldats ! On ne les a pas tous emmenés en captivité ! » Des gardes nationaux disent : « Ce ne sont que des compagnies de dépôt ! » En effet, héroïques soldats-citoyens, ce sont des compagnies de dépôt, mais elle forment le 36e de marche, qui bientôt sera le 136e de ligne. Et pendant que vous pérorerez, que vous jouerez au bouchon, ces soldats souffriront, se battront et mourront ! Ils vont défendre votre ville que vous ne saurez pas protéger.

C'est donc au milieu de tout ce monde surexcité que le 36e de marche file par la rue de Rivoli, la rue Royale, le faubourg Saint-Honoré et l'avenue des Ternes. On sort de Paris par la porte des Ternes. De ce côté, les fortifications ne sont pas encore en complet état de défense. La large avenue de Neuilly est triste et déserte. Plusieurs barricades s'élèvent, obstacles inutiles, gênants pour l'écoulement des troupes. Nous cantonnons à Courbevoie, sous les hangars des caves Péters. Pour la première fois nous apercevons le Mont-Valérien qui tonne. De blancs flocons de fumée s'élèvent de ses bastions regardant Saint-Cloud et les obus vont s'abattre sur Montretout.

Après deux jours passés sous les hangars des Caves Peters, nous prenons un nouveau cantonnement dans les bâtiments de la papeterie Marion, située sur la même avenue, non loin du rond-point où s'élevait la statue de Napoléon à la redingote grise et au petit chapeau.

Offusqués par la vue du grand conquérant, les farouches sectaires de cette triste époque avaient enlevé la statue de l'homme qui tant de fois avait battu les Prussiens. Le piédestal a été converti en poste d'observation. Un sergent et trois hommes veillent là nuit et jour et fouillent du regard l'horizon désert.

Nous voici donc véritablement entrés en campagne. Les dures épreuves de la guerre sont commencées. On ne s'en plaint pas, on se débrouille comme on peut ; et souvent celui qui paraissait médiocre à la caserne se montre très apte à ce nouveau genre d'existence. Les hommes sentent que le proverbe : « Aide-toi, Dieu t'aidera », est toujours vrai et font preuve d'un entrain et d'une bonne volonté d'excellent augure. Ils s'intéressent à tout ce qui peut assurer leur bien-être et leur sûreté. Ils ne sont pas loin de l'ennemi. Les collines, les villages qu'ils ont devant eux sont entre les mains des Allemands. Leur vue comme leurs pensées sont dirigées de ce côté (1).

Des piquets sont organisés dans l'avenue de Saint-Germain. La température est assez douce et

(1) Le 36e de marche fait partie de la brigade du général Berthaut, composée de la façon suivante :

1er régiment de zouaves de marche (devenu 4e de l'arme);

36e régiment de marche (devenu 136e de ligne);

2e et 3e bataillons de la garde mobile du Morbihan.

Cette brigade occupe :

1° Les zouaves : la caserne de Courbevoie et la ligne de retranchement depuis la Seine jusqu'à la ligne du chemin de fer de Versailles ;

2° Le 36e de marche : le rond-point de Courbevoie ainsi

on ne souffre pas encore des nuits passées sous la tente. Le service de piquet consiste à arrêter les voitures qui rentrent dans nos lignes. A partir de cinq heures du soir personne ne doit plus passer les limites des postes.

La nuit, les patrouilles sont incessantes : rondes d'officiers, de sous-officiers, patrouilles de dragons (de citrouilles, surnom des dragons à cause de la grenade qu'ils portent au collet et de l'ancien plastron jaune). Plus tard ce service de piquet devint beaucoup plus sérieux.

Le jour, les escouades de piquet n'étaient à peu près dérangées de leur tranquillité que par les bataillons de la garde nationale en marche militaire, auxquels il fallait porter les armes.

Ces bataillons promenaient leur ardeur platonique jusqu'au rond-point de Courbevoie et la ramenaient saine et sauve dans Paris. Entretenue de cette façon, il ne fut pas étonnant que cette ardeur pût, sans souffrir, résister jusqu'à la fin du siège. On était à chaque instant réuni sous les armes. Les troupes étaient fatiguées, ennuyées par cette multitude de saluts à rendre.

Une nuit, le feu prend dans la maison de Mme Rhevilly, artiste de l'Opéra-Comique, située dans la première rue à gauche avant le rond-point.

que les batteries de marine établies sur le remblai du chemin de fer de Versailles;

3° Les bataillons de garde-mobile : un bataillon garde Puteaux; un demi-bataillon est installé dans l'usine sur la route du Mont-Valérien au rond-point de Suresnes; l'autre demi-bataillon dans l'usine située au-dessous du barrage de Suresnes.

Nous parvenons à éteindre l'incendie. Tout heureux, le capitaine de Boysson rapporte comme souvenir une paire de souliers roses en nous disant que les petits pieds qui les avaient chaussés avaient attiré bien des regards et fait battre bien des cœurs. Ce fut une des dernières joies du brave officier. Le 21 octobre, le soir du combat de la Malmaison, il était porté comme disparu. Une famille militaire que celle des Boysson. Elle a donné à la France trois frères tous morts sur les champs de bataille.

Quelque fois, cinq à six mille hommes partaient sans sacs, l'arme à volonté, pelle et bêche sur l'épaule. Ils allaient jusqu'à Nanterre et au delà pour récolter ce qui restait de légumes dans les champs. On revenait de ces corvées sans danger, les musettes pleines de pommes de terre, après une absence de deux à trois heures. Un général dirigeait la corvée. Ces corvées prirent fin quand il n'y eut plus rien à glaner dans la campagne.

Courbevoie et Puteaux avaient conservé une notable quantité d'habitants, vivant en sécurité sous la protection des canons du Mont-Valérien, La première de ces localités fut le meilleur de nos cantonnements pendant tout le siège. Le soldat pouvait y vivre encore assez facilement. Bondés de troupes, ces deux villages avaient été solidement mis en état de défense. Le Comité des barricades dont Rochefort était directeur avait bien, trop bien fait les choses. Des barricades de pavés coupaient les rues, ne laissant qu'un étroit espace pour passer. Nous verrons l'utilité de ces barri-

cades quand, le 19 janvier, il faudra faciliter l'écoulement de deux corps d'armée ! Elles seront une des causes de l'insuccès de la sortie de Buzenval.

Une batterie de marine était installée sur la levée du chemin de fer de Versailles, tenant sous ses canons Houilles et Bezons. Les murs des jardins étaient crénelés du côté de la plaine et les propriétés se trouvaient en communication par des brèches trouant les murs intérieurs. Enfin, c'était la véritable préparation à la guerre défensive. Partout des postes, partout des soldats dont la misère ne faisait que commencer.

De ce côté de Paris, on était prêt à engager l'action contre l'ennemi pour entraîner les jeunes troupes et donner un peu d'air à leurs mouvements.

La Malmaison, la Jonchère et Longboyau furent choisis comme champs d'expériences.

La Malmaison, domaine au nom illustre et triste, allait s'enrichir d'une page d'histoire glorieuse et sanglante.

Il est souvent salutaire d'évoquer le passé, surtout quand il represente la grandeur et la prospérité de la Patrie ! Aussi j'ai pensé à le faire à la fin de cet ouvrage. Le lecteur y trouvera quelques pages sur l'histoire du domaine de la Malmaison.

VI

COMBAT DE LA MALMAISON

(21 octobre 1870)

Le 12 octobre, le général Berthaut fait une reconnaissance vers Bougival, pour reconnaître les positions des avants-postes ennemis. Le 36e de marche n'en faisait pas partie.

Le 21 octobre, vers 11 heures, un mouvement inusité se produit. Du pont de Neuilly débouchent et montent vers le rond-point de Courbevoie de longues colonnes de troupes. Infanterie, mobiles des provinces, artillerie, dragons, gendarmes à cheval et francs-tireurs, défilent longuement sur l'avenue de Saint-Germain, se dirigeant sur Nanterre et Rueil (1).

(1) La colonne du général Berthaut se composait de :

3.400 hommes d'infanterie, 20 bouches à feu, 1 escadron de cavalerie.
- 2 bataillons de mobiles de Seine-et-Marne;
- 1er bataillon du 36e de marche;
- 1 bataillon des mobiles du Morbihan ;
- 3 compagnies du 2e bataillon des francs-tireurs de Paris ;
- 3 batteries et 1 section de mitrailleuses.

20 sapeurs du génie ;
1 escadron de gendarmerie;
10 éclaireurs Franchetti.

On allait engager le sanglant combat de la Malmaison.

Le 36e de marche doit y participer avec sa compagnie de francs-tireurs et son 1er bataillon. Les 2e et 3e bataillons prêts à partir restent toute la journée sous les armes.

C'est la première affaire sérieuse qui se déroule aussi près de nous. Nous frémissons d'espérance et d'impatience, quand le Mont-Valérien donne le signal du combat, lorsque les pièces de campagne ouvrent leur feu qui ne s'éteindra qu'au coucher du soleil.

C'est à une heure seulement que l'action commence; aux détonations des pièces de campagne, s'ajoute le sinistre grincement des mitrailleuses. La fusillade est vive, ininterrompue, et par moments les feux de peloton éclatent brefs et stridents.

Dans cette journée du 21 octobre les traits de bravoure furent nombreux. Mais un acte d'héroïsme les domine tous. Il faut le proclamer bien haut et le saluer bien bas.

Les zouaves, fuyards de Châtillon, honteux de leur panique injustifiée, désireux de racheter cette faute, se conduisirent admirablement. A la tête d'une compagnie, le commandant Jacquot se lance avec intrépidité dans le parc de la Malmaison. Arrêté un moment dans son élan, par des taillis et un étang, il franchit ces obstacles. Sortant par une brèche du mur, il se précipite à l'assaut des pentes de la Jonchère, à travers les vignes, sur un terrain enchevêtré de haies vives. Il prend

pied dans un pavillon en bois. Il se croit suivi et appuyé par d'autres compagnies. Le brave commandant n'a pas regardé en arrière ! Hélas ! il est bien seul avec son héroïque petite compagnie de zouaves et quelques francs-tireurs du 36e de marche. Ses soldats éprouvent des pertes considérables. Bientôt il reçoit sa première blessure, il doit reculer : car, avec son petit nombre d'hommes résolus, il ne peut forcer une position défendue par de nombreux Allemands. Mais sa retraite n'est que d'un moment. Le capitaine Couvès et le lieutenant Deschamps, tous les deux du 36e de marche, des zouaves, des soldats du 36e, ont pu franchir la brèche et se joignent à ce qu'il lui reste de monde. Les deux officiers tombent blessés.

L'héroïque commandant, insensible à sa souffrance, enlève sa petite troupe et, le képi à la pointe du sabre, s'élance de nouveau à l'assaut de la position ennemie. Étonnés de tant de bravoure et du petit nombre d'hommes qui les chargent avec une si belle furie, les ennemis reculent encore une fois. Le commandant Jacquot se cramponne sur les pentes de la Jonchère; mais, définitivement abandonné à ses propres forces, épuisé par la perte de son sang, ne voyant plus autour de lui que quelques zouaves et quelques soldats du 36e de marche, il juge qu'il est temps de reculer et dans sa retraite reçoit une dernière et mortelle blessure. Le capitaine Ducos du 1er zouave et le sergent-major Petit de Granville ne veulent pas laisser entre les mains de l'ennemi

le vaillant officier. Mais le capitaine Ducos tombe grièvement blessé. L'intrépide sous-officier charge sur ses épaules son infortuné commandant; une balle l'atteint à son tour et il s'affaisse sur le sol avec son précieux fardeau. Tombé entre les mains de l'ennemi, le commandant Jacquot ne survécut pas à ses blessures. Rendant hommage à son héroïsme, les Allemands firent savoir le lendemain aux avant-postes que leur rude adversaire était mort pendant la nuit dans une ambulance de Versailles (1).

Le capitaine adjudant-major de Boysson est tué; les capitaines Laforgue, Delapierregrosse, le sous-lieutenant Grass sont blessés.

Ce qui reste de la compagnie de zouaves et du 36e de marche rétrograde définitivement vers la brèche du mur de la Malmaison, héroïques débris d'une poignée d'hommes résolus. A ce moment, le seul officier resté debout, le sous-lieutenant Lefaivre du 36e, est atteint d'un coup de feu. Enfin, la brèche est franchie! C'est le salut pour les survivants. Le 1er bataillon du 36e les recueille. Ce bataillon, arrêté dans sa marche par les difficultés du terrain, exposé au feu d'un adversaire invisible, n'a pas pu prêter son appui au commandant Jacquot. Il a déjà subi de grandes pertes.

(1) Le commandant Jacquot est enterré au cimetière Saint-Louis, à Versailles.

En 1900, sur la demande de l'Association amicale des Combattants de Champigny, dont le président d'honneur est M. le général Fournès et le président effectif le sergent Hoff, la ville de Rueil a donné le nom de rue du Commandant-Jacquot à l'une de ses rues.

Les Allemands, n'ayant plus devant eux les braves qui, si longtemps, après les avoir refoulés, leur ont tenu tête, prennent à leur tour l'offensive et tentent de reprendre le parc de la Malmaison. Le 36e les arrête net et conserve la position jusqu'au moment de la retraite qui s'effectue vers 5 heures, sans poursuite de la part de l'ennemi. A cette heure, on rentre dans les cantonnements.

On peut dire sans exagération que le combat de la Malmaison, du côté de la Jonchère, fut soutenu par quelques centaines d'hommes contre une brigade entière sans aucun appui des réserves en arrière.

Les zouaves, la compagnie de francs-tireurs du 36e de marche et le 1er bataillon de ce régiment, des mobiles du Morbihan et de Seine-et-Marne furent seuls, et plus ou moins engagés de ce côté du champ de bataille.

Les pertes des zouaves et du 36e de marche furent des plus sensibles. Certaines compagnies furent particulièrement éprouvées.

La 4e compagnie du 36e avait hors de combat tous ses officiers et quarante-cinq hommes sur soixante-dix présents au feu.

Le 36e, officiers compris, eut 118 hommes tués, blessés ou disparus :

Officiers : 2 tués, 6 blessés, 0 disparu.
Troupes : 34 tués, 54 blessés, 22 disparus.

En voici le témoignage officiel (1) :

(1) *Historique du 136e de ligne*, page 192, par M. le lieutenant Montagnon.

« Sur ce chiffre, la 4ᵉ compagnie du bataillon du 36ᵉ avait, à elle seule, 2 officiers hors de combat et 45 hommes sur 70 ».

Le lieutenant-colonel Colonieu, dans un rapport adressé au général Berthaut, au sujet des propositions à faire pour les récompenses à accorder, s'exprimait ainsi :

« Mon Général,

» Conformément à vos instructions, j'ai l'honneur de vous adresser des mémoires de propositions, pour des récompenses en faveur des militaires du 36ᵉ régiment de marche, qui se sont particulièrement distingués dans la journée du 21 octobre, à la Malmaison.

» Quoique quelques-unes de ces propositions concernent des officiers ou soldats disparus, j'ai tenu à les faire afin de prouver à tous que, quels que soient les résultats de la fortune, je tiens grand compte de la bravoure déployée. J'espère, d'ailleurs, qu'il sera possible de faire savoir aux disparus qu'ils ont été l'objet d'une distinction honorifique.

» Je n'ai personne à citer comme ayant accompli une action d'éclat hors ligne, méritant une citation à l'ordre du jour de l'armée. Mes propositions consistent en quatre mémoires pour chevaliers de la Légion d'honneur en faveur de :

MM. de Boysson, capitaine adjudant-major, disparu; Couvès, capitaine commandant les francs-tireurs, disparu; Deschamps, lieutenant

des francs-tireurs, disparu; Delapierregrosse, capitaine, blessé deux fois; et cette proposition pour la médaille militaire, en faveur de deux sergents, un caporal et quatre soldats :

» Ce sont les nommés :

» Ollivier (Alexis), caporal; Legros (Louis), soldat; Ayoul (Jean-Marie), sergent; Dumay (Jean), soldat; Benoît (Adrien-Félix), soldat; Empereur (Marie-Isidore), soldat; Gaudril (Michel-François), soldat.

» Ci-joint les mémoires de propositions avec les pièces à joindre à l'appui. »

Le silence le plus complet succède au fracas des armes. Un beau soleil se couche sur le champ de bataille et peu à peu l'ombre de la nuit s'étend sur la campagne couverte des morts français et allemands.

Le retour des colonnes françaises s'opère sans être inquiété.

Le long de l'avenue de Saint-Germain, nous sommes restés toute la journée sous les armes. Nous avons déjà vu passer sous nos yeux bien des blessés, mais nous n'avons rien pu savoir de l'issue du combat.

Voici, enfin, les combattants qui apparaissent. On se presse pour voir, pour questionner, pour apprendre.

Les dragons, les gendarmes qui n'ont pas été engagés reviennent du même pas que le matin. Mais nos troupes de ligne, nos mobiles, harassés de fatigue, n'ont plus la même allure. Ils défilent la tête basse sans dire un mot. A nos questions,

ils répondent à peine et ceux qui veulent bien parler nous disent que beaucoup de nos braves camarades manqueront à l'appel de ce soir. Ce n'est pas la défaite, mais ce n'est pas non plus la victoire.

Le 1er bataillon du 36e et notre compagnie de francs-tireurs sont rentrés au cantonnement. Les hommes nous racontent ce qui s'est passé, ce qu'ils ont vu. Ils nous annoncent que beaucoup de camarades partis gaiement le matin sont restés sur les pentes de la Jonchère et dans le parc de la Malmaison. J'eus à déplorer la disparition d'un soldat de mon escouade qui faisait partie de nos francs-tireurs. Ce brave garçon, un Bordelais, s'était pris d'attachement pour moi. Vieux soldat, il connaissait tous les trucs du métier et, voyant mon inexpérience, il s'ingéniait à m'être agréable en tout. J'étais bien sûr, quand je m'absentais, de trouver à mon retour mes affaires en ordre, sabre-baïonnette et fusil dans un état irréprochable. Mon père fit tout son possible pour tâcher de le retrouver et pour savoir s'il était mort, blessé ou prisonnier. Toutes les démarches, toutes les recherches furent vaines. Sans doute, pauvre et brave mort ignoré, il fut couché, comme bien d'autres, dans la terre qu'il avait si vaillamment défendue.

Pendant toute la campagne nous conservâmes avec nous un vivant et remuant souvenir du combat de la Malmaison, le pauvre petit chien du capitaine adjudant-major de Boysson; notre tambour s'en constitua le gardien et la bonne petite bête fut notre fidèle compagne pendant tout le siège de Paris.

VII

LE 36e DE MARCHE DEVIENT 136e DE LIGNE

Pendant plusieurs jours nous restâmes sous l'impression pénible de l'honorable mais pénible journée de la Malmaison.

Toutefois, l'esprit de corps s'est définitivement affirmé. A partir du 28 octobre (1), le 36e de marche est transformé en 136e de ligne.

Sous le commandement du lieutenant-colonel Allard, remplaçant le lieutenant-colonel Colonieu, le 136e de ligne progresse vivement en valeur militaire. Les hommes s'aguerrissent, se débrouillent de plus en plus. Bientôt on fait connaissance avec les grand'-gardes.

C'est un événement qu'une première grand'-garde! Partant du pied du Mont-Valérien, notre

(1) Le 29 octobre, le lieutenant-colonel Allard du 38e de marche passe au 36e par permutation avec le lieutenant-colonel Colonieu.

Par décret du Gouvernement de la Défense nationale, en date du 28 octobre, les régiments de marche furent constitués en régiments de ligne. Le 36e de marche devient 136e de ligne. A partir de ce moment seulement ces corps auront une administration propre, quelle que fût la provenance de leurs unités.

ligne de garde va jusqu'aux carrières à droite de la route de Saint-Germain, se reliant à celle des zouaves, qui finit à la Seine.

Très pénible fut cette première nuit passée en pleins champs. J'avais cette chance d'être d'un petit poste, sans feu, par conséquent, et sans abri. Il avait plu toute la journée et le soir le vent d'ouest se mit à souffler par rafales très violentes. Sous les assauts de la tempête, on ne peut reposer un instant; on ne distinguait pas, à dix pas, dans cette nuit d'automne, privée de la clarté de la lune. Aussi, l'attention était-elle constamment en éveil. Le moindre bruit paraissait suspect, et bien que nous fussions à une respectable distance de l'ennemi, l'œil cherchait à pénétrer l'obscurité et l'oreille à recueillir le sifflement du vent dans les herbes et dans les branches des arbres. On nous avait dit que, la nuit précédente, des uhlans s'étaient aventurés jusqu'à notre ligne de petits postes. Illusions, racontars de soldats encore peu habitués à ce nouveau et pénible service de grand'-garde ! Le jour parut enfin et la tempête s'apaisa. Nous étions transis de froid, la pluie ayant transpercé nos capotes. Un peu de feu nous rendit notre bonne humeur et, nous séchant au brasier, nous attendîmes patiemment l'heure bénie de la relève. Grâce à l'habitude, les grand'gardes suivantes nous semblèrent moins dures.

« Le 1er novembre, le général Carrey de Bellemarre remplace le général Berthaut dans le commandement de la brigade. Le 4 novembre la brigade de Bellemarre, composée des 136e de ligne,

4e zouaves, régiment du Morbihan et des francs-tireurs des Ternes, doit défendre l'intervalle compris entre la route de Pontoise et le Mont-Valérien.

» Le 6 novembre paraît à l'*Officiel* l'organisation nouvelle de l'armée de Paris.

» Le 136e fait partie de la 2e armée (général Ducrot), 3e corps d'armée (général d'Exea), 1re division (général de Bellemare), 1re brigade (colonel Fournès du 4e zouaves).

» La brigade est composée :

» 4e zouaves, lieutenant-colonel Méric;

» 136e de ligne, lieutenant-colonel Allard (1) ».

Encore une fois nous changeons de cantonnement pour aller nous établir au rond-point des Bergères. Ma compagnie prend possession d'une vieille fabrique d'encre, à gauche de la grande route, occupée avant nous par les mobiles du Morbihan.

Les grandes corvées en armes avaient pris fin, car il n'y avait plus rien à recueillir dans les champs; mais des travaux plus ingrats, plus pénibles nous étaient réservés.

La presqu'île de Gennevilliers devenue camp retranché se hérissait d'ouvrages offensifs et défensifs. Le plan du général Trochu consistait à passer la Seine à Bezons et à Argenteuil simultanément et à jeter 100.000 hommes, sous les ordres de Ducrot, dans la direction de Rouen (2).

(1) *Historique du 136e de ligne.*

(2) Du 11 au 16 novembre, on pousse activement les tra-

Les divers travaux de défense s'élevaient rapidement. A tour de rôle, les compagnies du régiment travaillaient à la construction de la redoute du Moulin des Gibets, position dominant Rueil et tenant sous ses canons Bougival et Chatou. Il fallut également faire une route pour permettre aux grosses pièces l'accès de cette redoute. Le maniement de la pelle et de la pioche n'était pas familier à tout le monde et ajoutait à la fatigue des exercices.

Cette batterie terminée, nous passons à la construction de la batterie de Charlebourg, située sur la route de Bezons, près de la ligne du chemin de fer de Saint-Germain, et ce ne fut pas tout. Nos bras furent réquisitionnés pour élever des épaulements pour pièces de campagne, en face de Bezons et d'Argenteuil.

L'ennemi ne pouvait pas tenter le passage du fleuve en face de tous ces points fortifiés et reliés entre eux par nos grand'gardes.

Les alertes de nuit ne manquèrent cependant pas, troublant un repos qui nous était nécessaire.

vaux de construction des redoutes du moulin des Gibets et de Charlebourg.

Le 18, des ordres sont donnés pour que les troupes de la division prennent les armes le lendemain au premier signal. Les hommes auront leur quatre-vingt-dix cartouches et laisseront leurs sacs. Le mouvement préparé n'eut pas lieu. Il s'agissait de percer vers Rouen.

Le 20, revue des troupes passées par les colonels commandant les brigades. Jusqu'au 26 on s'occupe de compléter l'organisation de la ligne de défense. A cette date, le 136e se renforce d'un contingent de 139 hommes du dépôt du 29e de ligne (*Historique du 136e de ligne.*)

Certain soir, toute la division, mise sur pied en quelques instants, part précipitamment pour occuper Charlebourg et renforcer les avant-postes. Quelques mouvements de l'ennemi ont motivé cette alerte. Les Prussiens, voulant peut-être tenter une reconnaissance en ont sans doute abandonné l'exécution, devant les mesures de précautions prises par les Français. Nous restons néanmoins en observation et nous occupons les maisons de Charlebourg sans pouvoir nous reposer, ni allumer de feux de bivouac. Dès l'aube triste et basse nous reprenons le chemin de Courbevoie.

Les reconnaissances se succèdent assez fréquentes sans donner cependant d'importants résultats, sans accidents notoires. Une de ces reconnaissances mérite toutefois d'être citée, afin de montrer que, bien conduites, ces petites opérations étaient d'une réelle utilité pour l'instruction des troupes, pour éveiller leur intelligence, leur donner la conscience de leur valeur et augmenter la mobilité de leurs mouvements. Le soldat se pénétrait de l'idée qu'il fallait inquiéter sans relâche l'ennemi, même au prix des plus grandes fatigues au lieu de le laisser en pleine sécurité ou de se morfondre soi-même dans des cantonnements éloignés des dangers et à l'abri des surprises.

Il s'agissait de reconnaître, en face de Buzenval le terrain entre Rueil et Suresnes, de prendre connaissance des points occupés par les Prussiens et de découvrir leurs postes et leurs grand'gardes. On part de bonne heure par un temps splendide

d'automne, le soleil radieux éclairant un horizon lointain et d'une transparence légère. Une demi-section d'artillerie se tient cachée derrière une maison de la route qui longe le Mont-Valérien. Au besoin la forteresse doit nous soutenir de son canon. A travers les vignes et les chaumes, le 3e bataillon s'avance en colonnes de compagnies. La marche est peu aisée dans les échalas. On trébuche, on s'accroche et on arrive cependant sans trop d'à-coups, à quelques pas de la Maison-Brûlée (ferme de Rueil), derrière laquelle sont abritées deux pièces d'artillerie. Les faisceaux formés, nous attendons longtemps. En face d'un ennemi audacieux et entreprenant la position eût été dangereuse. Nous aurions pu nous repentir amèrement de rester ainsi à découvert, cible bien tentante pour une artillerie désireuse de se distinguer. Devant nous se déroulait un immense panorama, embrassant dans son étendue Montretout, Buzenval, Rueil, les hauteurs de Marly, Croissy, Chatou, Carrières-Saint-Denis et, dans le lointain, Saint-Germain et sa forêt. Tous les détails du terrain se détachaient nettement et rapprochés, dans la lumière limpide d'une superbe journée. J'aperçus la maison de mon père située à Chatou. Muni d'une longue-vue je constatai que toutes les fenêtres étaient ouvertes. Pas un Prussien ne s'y montrait. Pendant notre longue attente, notre brave et excellent chef de bataillon Kastus était entouré par beaucoup d'entre nous. C'était un revenant de Sedan que ce colosse au visage doux et ouvert. Il nous

racontait des épisodes de la funeste bataille et nous tenait attentif à sa parole vibrante d'émotion patriotique. Son sabre, à la poignée éraillée par les balles témoignait que celui qui le portait avait largement payé de sa personne et fait vaillamment son devoir.

Les heures se succédaient et nous étions toujours dans l'attente. J'ai su depuis la raison de notre immobilité. Pour marcher plus en avant, on attendait l'heure à laquelle deux autres reconnaissances devaient s'exécuter, l'une à notre gauche, venant du Mont-Valérien, ayant pour objectif la Briqueterie de Suresnes et les abords du chemin de fer de Versailles, l'autre à notre droite, pour reconnaître le terrain entre la gare de Rueil et la Malmaison.

On ne nous avait pas amenés jusque là pour contempler la beauté du point de vue et la belle nature. Les deux reconnaissances voisines donnent enfin signe de vie. Ma compagnie, la 1re du 3e bataillon se met en mouvement et occupe, sans coup férir, la Maison Brûlée et ses dépendances où ne se révèle aucune trace des Prussiens. Les murs sont crénelés et, sous leur protection, deux escouades s'avancent en tirailleurs dans les vignes. On se dissimule en rampant, on s'arrête à chaque moment pour observer attentivement le terrain qui se déroule en pente devant nous. Quelques dragons, nos éclaireurs, se lancent à une grande distance. C'est avec un plaisir mêlé d'inquiétude que nous voyons nos braves cavaliers dévaler au galop à travers champs, la carabine au poing,

franchissant sans hésitation tous les obstacles, se dispersant en éventail, galopant sur la route de Rueil à Suresnes, puis s'arrêtant subitement pour fouiller du regard l'horizon et repartir bon train soit vers Rueil, soit vers la Fouilleuse.

Anxieusement nous les suivions des yeux et joyeusement aussi nous les voyons revenir au complet. Dans leur pointe hardie, nos vedettes purent s'assurer que la ferme de la Fouilleuse ne recelait pas d'ennemis et que les dernières maisons de Rueil étaient vierges de leurs avant-postes.

Toujours rampants ou marchant courbés dans les vignes, nous accentuons notre marche en avant. Jusqu'ici les Prussiens n'avaient pas bougé. Mais attention ! Les voici qui donnent signe de vie, ce que nous souhaitions depuis longtemps. La vue de nos deux escouades qui cheminent toujours, celle d'un troisième détachement qui se glisse dans Rueil sous la conduite du sous-lieutenant Gardien, les inquiètent. Peu à peu, des points noirs sortent du mur de Buzenval. C'est une compagnie prussienne qui émerge de la porte de Longboyau, et se déploie en tirailleurs face à nous. Les deux troupes française et allemande s'avancent l'une contre l'autre. A une portée de fusil, Français et Prussiens s'arrêtent comme d'un commun accord. On s'observe, en gens qui voudraient bien faire parler la poudre. Pendant ce temps-là sortent précipitamment de Rueil, remontant vers Saint-Cucufa, trois voitures de paysans, réquisitionnées sans doute, escortées de

quelques uhlans. Facilement, nous pouvons jeter le désarroi dans ce petit convoi, mais défense avait été faite de tirer. De son côté, le sous-lieutenant Gardien descendu dans Rueil, fouillait les maisons de la rue de Suresnes. C'était la présence de cette troupe française qui avait hâté la fuite des réquisitionnaires ennemis. On arrêta une femme et un homme qui, disait-on, avait signalé notre présence à un petit poste allemand. Grâce à cette trahison, les Prussiens avaient pu s'échapper. Après s'être bien regardés les yeux dans les yeux. Français et Allemands rentrent tranquillement dans leurs lignes. Le but a été atteint par la constatation de la présence de l'ennemi et de l'emplacement de ses postes. Avec les tristes prisonniers du sous-lieutenant Gardien, nous rentrons à Courbevoie.

Rueil, placé entre les deux armées, était presque terrain neutre. Souvent des patrouilles françaises et allemandes s'y rencontaient face à face. Les espions des deux camps profitaient de cette situation. Les Allemands réquisitionnaient et les Français trouvaient parfois le moyen de saisir quelques nouvelles de la province.

La compagnie franche sortait presque toutes les nuits, poussant ses reconnaissances dans Rueil et jusqu'aux deux ponts de Chatou. Elle put constater facilement la présence de grand'gardes dans l'île du Grand-Chiard, ainsi que l'établissement de barricades à l'entrée de Bougival.

A la gare de Rueil, devenue fortifiée, se trouvait une section d'artillerie sous la garde d'un

bataillon de ligne ou de mobiles. Les pièces battaient tout le terrain entre Rueil, la Malmaison et la Seine. Les Allemands n'inquiétèrent jamais les troupes gardant cette position. Une attaque de nuit en aurait eu raison, mais la hardiesse n'était pas le fort de nos adversaires.

La température devenait de plus en plus inclémente. Les grand'gardes étaient plus pénibles; une fois, nous fîmes quarante-huit heures de service aux avant-postes. La première journée fut passée au Moulin des Gibets. Cet ouvrage, armé de grosses pièces de siège, tirait sur Bougival et Chatou. Il était à peine terminé et le terrain n'étant pas encore tassé, nous pataugions dans la boue glacée. Il soufflait un vent de tempête accompagné de neige. Sans feu, sans abri, nous souffrîmes beaucoup pendant cette nuit; sac au dos, et debout, on s'entassait les uns sur les autres pour se réchauffer. Le capitaine Blumendhal passa la nuit auprès d'une pièce de canon. Il veillait, pour que l'ennemi ne nous prît pas en défaut. Longtemps, sous la tourmente, je restai auprès de lui sans que nous nous adressions la parole. Le vent faisait rage, nous soufflant la neige au visage et dans la nuit sombre, on n'y voyait pas à deux pas. Une alerte se produisit. Vers minuit, des coups de feu se firent entendre au-dessous de la batterie, à l'entrée de Rueil. Pendant toute la nuit on tirailla ainsi de divers côtés. Quand le jour parut, nous connûmes la cause de cette alerte. Un vieux sergent du bataillon, tête ardente, avait combiné une petite expédition et

entraîné avec lui quelques soldats. Sans bruit, les audacieux avaient quitté la batterie et se glissant dans Rueil, ils cherchèrent à surprendre un poste prussien. Cette équipée eut un certain succès. Ils tuèrent deux hommes à l'ennemi et causèrent un grand émoi dans les lignes allemandes. Le petit jour les ramena à la redoute, fiers de leur audacieuse démonstration. Mais comme cette reconnaissance n'avait pas été ordonnée, l'aventureux sergent fut frappé d'une punition qui du reste, ne lui fut pas appliquée.

Nous sommes heureux de voir enfin poindre le jour. Sa blafarde lumière éclaire un étrange spectacle. La campagne est couverte de neige avec un horizon borné et désolé. Toujours sac au dos, les hommes appuyés sur le fusil, se pelotonnaient les uns contre les autres, comme un troupeau de moutons. Ils étaient blancs de neige et couverts de boue jusqu'aux genoux. L'absence de sommeil et le froid de la nuit donnaient à la troupe un aspect navrant.

Sur les dix heures du matin on nous relève de la garde de la batterie, non pour rentrer à Courbevoie, mais pour prendre la grand'garde dans les champs entre la route de Nanterre et celle qui rejoint la route stratégique du Mont-Valérien.

Je fus de petit poste avancé ce jour-là. Défense de faire du feu! Aussi étions-nous trempés jusqu'aux os. Mais l'adversité rend ingénieux et nous trouvâmes tout de même le moyen de jouir en sécurité de la douce et bienfaisante chaleur d'un foyer. Et voici comment : un large trou de

la hauteur d'un homme fut creusé en profondeur, assez vaste pour contenir l'escouade. Un banc circulaire de terre battue permettait de s'asseoir. Au centre de la cavité on entassa du charbon de terre que l'on alluma, et on le recouvrit de terre et de pierres. Du sommet du cône, sortait un tuyau de poêle donnant passage à la fumée. Nos toiles de tentes fixées par de solides bâtons devinrent notre toit protecteur contre le vent et la pluie. Nous étions parfaitement installés dans notre logis souterrain avec la latitude d'en sortir facilement. La journée entière fut employée à la construction de cette demeure d'un jour, œuvre d'art de pauvres troupiers, harassés de fatigue. A la nuit tombante, on se glisse dans le refuge, on se carre sur le bienheureux banc, les pieds au feu invisible. On trinque à notre santé mutuelle et joyeusement on devise jusqu'à ce que le sommeil s'empare de nous. Nous avions aussi songé à notre sécurité. A la sortie du souterrain se trouvaient les faisceaux gardés par un camarade qui était relevé de faction d'heure en heure. De toute la nuit, nous ne fûmes dérangés que par une ronde de sous-officier. A la vue de notre merveilleuse installation, le sergent tempête un peu, mais notre feu étant invisible, nos précautions de sûreté bien prises, il n'insiste pas et tranquillement nous passons notre nuit. Le jour nous retrouve sur pied, frais et dispos. Nous faisons les honneurs de notre logis aux camarades de la grand'garde, tout surpris de notre ingéniosité. Ce fut notre dernière et plus agréable grand'garde sous le Mont-Valérien.

VIII

PREMIÈRE BATAILLE DE LA MARNE
BRY-SUR-MARNE ET VILLIERS

Depuis plusieurs jours, dans le régiment, le bruit s'était répandu qu'une grande sortie se préparait. Cette rumeur était motivée (1).

Le 28 novembre, à 4 heures du soir, les compagnies sont rassemblées dans les cantonnements. On forme le cercle; nos officiers au centre. Le sergent-major nous lit d'une voix forte et pleine d'émotion la fameuse proclamation du gé-

(1) Les ordres donnés à la division, pour la journée du 27 novembre, sont les suivants :

« La brigade Colonieu ira camper, dimanche 27, auprès des redoutes de la Boissière et de Montreuil. Dans la soirée du lundi 28, à 5 heures, elle ira se masser entre Rosny et Fontenay, derrière la route qui joint ces deux points. Elle sera rejointe dans la même soirée par l'autre brigade de la division de Bellemare (général Fournès), qui s'embarquera aux gares des stations de Courbevoie et Porte-Maillot.

» Cette seconde brigade descendra à la gare du chemin de fer de Ceinture, à Charonne, traversera Montreuil, le plateau de Tilmont, et s'établira à droite de la brigade Colonieu, sa droite à la redoute de Fontenay, sa gauche dirigée vers le fort de Rosny. »

(Historique du 136ᵉ de ligne.)

néral Ducrot à ses troupes, proclamation qui transporta de joie et d'espérance les soldats et la ville entière. Comme pour souligner les paroles du vaillant chef, le canon fait entendre sa formidable voix. La proclamation lue, le capitaine Blumendhal crie : « Vive la France ! En avant! » Ces deux cris sont répétés par les hommes.

En cet instant unique dans l'histoire du siège, l'enthousiasme déborde et nous remplit du désir de combattre. Le général Ducrot a su, par ses accents enflammés, faire entrer dans l'âme du plus modeste petit soldat toutes les ardeurs de la sienne et lui communiquer tous les sentiments de générosité et de sacrifice qui font les héros! Un souffle sublime a passé ! On peut tout nous demander, tout attendre de nous. Le silence difficilement rétabli, le capitaine nous adresse quelques vibrantes paroles. Il nous annonce que le régiment part dans une heure, que demain nous attaquerons l'ennemi. Il nous engage à hâter nos préparatifs, puis le cercle est bruyamment et joyeusement rompu.

Trente années sont passées, mais le souvenir poignant de ces instants est aussi vivant qu'au premier jour. Je vois toujours, sous le vilain hangar où nous cantonnions, à la clarté des chandelles, le cercle formé par les hommes avec les officiers au centre. Le sergent-major est là, devant moi ; il lit la proclamation et, quand il a fini, j'entends les deux cents voix de soldats crier : « Vive la France! En avant! » Souvenir cher à ma pensée, souvenir rempli de tristesse, quand on songe à l'agonie de

la vaillante, patiente et malheureuse armée de Paris.

Fiévreusement on s'apprête. Les munitions, les vivres pour huit jours sont vite distribués. Les couvertures ne seront pas emportées (1). Hélas! cette imprudence nous coûtera cher dans deux jours. Profitant de quelques instants, j'écris à mes parents. Je leur annonce le départ du régiment pour une destination inconnue. N'étant pas sûr de les revoir et courant la chance d'être tué ou fait prisonnier, je leur envoie presque des adieux, les remerciant de tout leur amour pour moi, de tous leurs soins et sacrifices, leur demandant pardon des chagrins que j'ai pu leur causer. Et fermant ma lettre écrite au crayon, je pleure tout à coup en songeant à leur peine, à leur inquiétude! Ces larmes étaient aussi le vrai témoignage de ma tendresse envers eux. Et, en quelques minutes, dans ma pensée, se déroule toute mon existence que mon père et ma mère avaient rendue si douce, si heureuse. Je ne les reverrai peut-être plus!

(1) Toutes les troupes de la garnison reçoivent 108 cartouches par homme, huit jours de vivres, dont deux de pain et six de biscuits. Les hommes ne devront emporter que deux chemises, deux paires de souliers, deux paires de guêtres et la tente-abri. Les effets en supplément sont réunis en petits ballots placés par compagnies et par régiments sous la garde d'un officier, deux sergents, quatre caporaux et cent hommes pris, autant que possible, parmi les malingres et ceux qui ne peuvent pas marcher. Les demi-couvertures et les peaux de mouton sont versées à l'intendance.

(*Historique du 136e de ligne.*)

De tous côtés le canon tonnait; le Mont-Valérien, les batteries du Moulin-des-Gibets, de Courbevoie, de Charlebourg tiraient à toute volée, dans la nuit sans étoiles. La voix des pièces de forts plus éloignés arrivait jusqu'à nous. Entouré d'une ceinture de feux, Paris ne dormit pas cette nuit-là, nuit précédant un jour qui aurait dû éclairer la marche victorieuse de l'armée.

Dans l'ombre et le silence, le régiment descend vers Paris. Le 4ᵉ zouaves, les mobiles du Morbihan et de Seine-et-Marne étaient déjà partis. En route, nous croisons des troupes qui viennent prendre notre place. Nous traversons le parc de Neuilly et, par la porte de Villiers, nous rentrons dans la ville. On fait halte sur la place Péreire. Je profite de cette pause pour remettre à une personne complaisante ma lettre qui arrive le soir même à mes parents.

Deux trains ont déjà emporté les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons, partis à 6 h. 15 et à 6 h. 45. A notre tour, à 7 h. 05, nous embarquons et en trois quarts d'heure nous arrivons à Charonne. Dans leur précipitation, les employés du chemin de fer avaient incomplètement relié au train les wagons des officiers. En route, ils se détachèrent. A temps on put s'en apercevoir et éviter un terrible accident, tandis qu'il ne se produisit qu'un assez long retard.

Après avoir traversé Charonne, nos trois bataillons se massèrent à droite de l'avenue de Vincennes, en dehors de la porte des fortifications. D'autres régiments affluaient de divers côtés ainsi

que des colonnes d'artillerie. C'était notre corps d'armée tout entier qui se réunissait. En pleine nuit, ce rassemblement s'opérait sans difficulté et en silence. Aucun désordre dans les rangs, pas de cris. On sentait qu'un grand effort allait être tenté le lendemain matin.

Et quand les troupes se mettent en marche, l'écoulement s'en fait sans confusion. En sortant de Paris la route devient mauvaise ; en de certains endroits les pavés ont été enlevés. Sous les remparts du fort de Vincennes, la chaussée est nouvellement empierrée et le rouleau n'a pas écrasé les cailloux. Fourbu de fatigue, je dormais en marchant et je trébuchais à chaque pas. Nous dépassons Vincennes. L'obscurité fait place à une illumination intense. Une partie de l'armée de Ducrot campe dans les allées du bois, à droite de la route de Nogent. Une immense clarté rayonne et des milliers d'étincelles s'élèvent d'entre les arbres. Ce sont les feux de bivouacs des 1er et 2e corps. Pendant une demi-heure nous défilons éclairés par ces foyers fantastiques. Puis les feux deviennent rares, puis nous retombons dans les ténèbres. Au bruit de notre marche, les habitants de Montreuil se mettent aux fenêtres et des têtes curieuses, coiffées de bonnets de coton, apparaissent. De nos rangs, à cette vue, s'élèvent de joyeuses apostrophes.

Nous voici enfin arrivés au terme du voyage. On fait halte en attendant le jour qui doit éclairer l'attaque contre les Allemands. De crainte de donner l'éveil à l'ennemi défense est faite d'allu-

mer des feux. C'est la seconde nuit qui se passera sans sommeil. Accablés de fatigue, les hommes s'étendent les uns sur la terre humide, les autres, plus prudents, sur des tas de pierres. Officiers et sous-officiers font relever les soldats, leur montrant l'imprudence commise. Alors, debout, on passe la nuit tant bien que mal. La canonnade continue toujours aussi violente. Le jour luit enfin. Allons-nous attaquer les Allemands?

Non! la malechance qui nous poursuit depuis le début de la guerre ne nous lâche pas; l'ordre est arrivé de ne pas commencer les hostilités. Pendant la nuit la Marne a éprouvé une crue subite qui n'a pas permis la construction des ponts de bateaux (1). Nous allons perdre vingt-quatre heures que va gagner l'ennemi. Il pourra se prémunir contre l'attaque des nombreux régiments étalés sous ses yeux. Il aura le temps de se fortifier et d'amener de fortes réserves sur ses positions dominant la Marne.

Le régiment quitte sa position de la nuit et vient dresser ses tentes le long du remblai du chemin de fer de Mulhouse. Derrière nous, à droite, à gauche se massent régiments et batteries. C'est l'armée entière de Ducrot qui se concentre entre Rosny et Joinville.

Cette journée du 29 s'écoule rapidement. Une extrême activité règne sur le terrain que nous

(1) Des historiens croient à cette crue de la Marne, d'autres affirment et démontrent qu'elle n'a existé que dans l'imagination des généraux Trochu, Ducrot et de l'ingénieur Krantz.

occupons. Devant nous d'autres troupes se sont mises en mouvement pour s'emparer du plateau d'Avron. Distinctement nous voyons l'infanterie défiler le long des pentes. Voici maintenant l'artillerie qui apparaît. Les batteries s'installent à l'extrémité du plateau, face à Noisy-le-Grand. Les pièces de marine, vite amenées et mises en place, se mettent à tirer sur les positions ennemies. Ce spectacle rassurant, la masse des troupes qui arrivent sans cesse, captivent et nos yeux et notre esprit. On voudrait faire partie de ces colonnes qui gravissent les pentes du Mont-Avron, au lieu de rester ainsi l'arme au bras. L'artillerie de Rosny, de Nogent, d'Avron, de la Faisanderie et de Gravelle ne cessent pas de tirer.

En attendant la lutte, désormais inévitable, on vit une vie nouvelle au milieu de tout ce mouvement précurseur de la bataille. Demain, et on n'y songe pas, que de braves soldats qui contemplent ardemment les hauteurs de Bry et de Villiers resteront étendus sans vie sur ces pentes aujourd'hui si tranquilles, si solitaires. Mais heureusement pour lui, le soldat est un véritable enfant qui ne voit que l'heure présente et ne songe pas au lendemain. Dans cette journée du 29 novembre, j'eus le bonheur de voir mon père. Inquiet sur mon sort, après avoir erré de Joinville à Nogent, il avait fini par trouver le régiment. Que nous fûmes heureux de nous embrasser! Craignant que dans la lutte je ne sois fait prisonnier, il m'apportait une assez forte somme d'argent pour que je ne sois pas exposé aux privations.



Nos tentes sont plantées en pleins champs; l'humidité est extrême et nous n'avons pas de couverture pour nous garantir du froid de la nuit. Le sol détrempé nous offre une couche glaciale. Il faut s'ingénier pour la rendre moins dangereuse. Sous les abris de toile on étend des sarments de vignes, des échalas serrés les uns contre les autres. Avec un peu de paille dessus, voilà notre couche moins misérable et prête pour la nuit qui tombe.

En face de l'ennemi, il sera dit que nous serons toujours les mêmes, toujours imprudents. On sonne la retraite, comme en caserne. D'innombrables feux s'allument de Rosny à Joinville. Assurément, c'est un fort beau spectacle que tous ces ardents foyers où les hommes se réchauffent, oubliant avant de se glisser sous la tente, les fatigues de deux longues journées. Le ciel est embrasé et teinté de clartés d'incendie; mais nos sonneries sont entendues dans les lignes ennemies, mais nous étalons devant les yeux des Prussiens la quantité de nos bataillons. Ils peuvent se convaincre que c'est la veillée des armes avant la lutte de demain; ils peuvent évaluer le nombre des régiments qui franchiront la Marne et se jetteront sur leurs positions.

Sur notre rude couche de branches et de sarments on retrouve le sommeil que nous ne connaissions plus depuis quarante-huit heures. Quelques foyers brillent encore, soigneusement entretenus pour qu'au réveil les hommes puissent prendre le café.

Bien avant le lever du jour, les sergents réveil-

lent les soldats. Le café est pris. Puis les tentes sont abattues ; et quand le jour apparaît, les troupes sont sous les armes. prêtes à marcher au feu

Ce soleil, qui s'élève dans le ciel, sera-t-il le témoin de notre victoire ou de notre défaite?

Dépouillant son manteau de brouillard matinal, la journée s'annonce comme devant être superbe. A perte de vue, sont groupés les régiments, sont alignées les batteries. C'est un coup d'œil saisissant et émotionnant que ce spectacle d'une armée entière prête au combat. Les armes brillent au soleil. Les rayons s'éparpillent en milliers de feux jaillissant du métal des ustensiles de campement.

Le signal de la lutte est donné : aussitôt les forts, les batteries de positions font un feu d'enfer. A notre droite, les 1er et 2e corps ont passé la rivière et engagent progressivement leurs régiments. La fusillade éclate vive et ininterrompue. Les pièces de campagne, les mitrailleuses se mettent de la partie. Nous distinguons les éclairs des pièces qui tonnent et, dans le ciel, s'élèvent et flottent de blancs flocons de fumée, pareils à ces légers nuages qui glissent au flanc des hautes montagnes.

Notre corps d'armée s'ébranle à son tour et le 136e s'engage sur la route qui conduit au Perreux. L'artillerie file au trot sur le milieu de la chaussée. L'encadrant des deux côtés, nous courons au pas gymnastique. Éclaboussés par la boue qui jaillit sous les sabots des chevaux et des roues des canons, nous avançons joyeusement malgré l'énorme poids du sac. Voici la Marne, et, en face, sur l'autre

rive, la pépinière de Bry-sur-Marne. Le désordre résultant d'une course aussi vive est vite réparé. Les pontonniers apparaissent avec leurs voitures chargées de l'équipage de pont. De suite, ils se mettent à l'œuvre ; la rive est entamée par la pioche. Bientôt, par une pente douce, les pontons glisseront vers l'eau.

La droite et le centre de l'armée sont engagés à fond. Pendant que leurs tirailleurs gagnent du terrain, que leurs canons crachent sans relâche, nous sommes là, immobiles, l'arme au pied, spectateurs de la lutte. Ne pense-t-on pas à utiliser nos bras et nos jambes, à faire appel à notre courage ? Le pont est terminé ; allons-nous passer la Marne et tendre la main à nos camarades des 1er et 2e corps? Enfin ! des commandements se font entendre. Un frémissement d'ardeur passe dans les rangs. La marche est reprise, non vers le pont, mais parallèlement à la Marne, dans la direction de Neuilly. Sans coup férir, les mobiles de Seine-et-Marne s'emparent de ce village et rapidement le mettent en état de défense. Nous appuyons cette opération et notre rôle se borne à cela.

Encore une longue halte ! Impatients, nous suivons des yeux les péripéties de la lutte engagée sur les pentes parsemées d'arbres de Bry-sur-Marne. Distinctement nous apercevons les feux de pelotons, les essaims de tirailleurs, tantôt avançant, tantôt en retraite. Nous voyons tomber Français et Prussiens sur ces coteaux si riants au printemps, quand les arbres fruitiers sont couverts de leur blanche floraison.

Devant nos yeux, un poste saxon évacue une maison de Bry. Tout à coup, derrière les Allemands, un homme sans armes s'élance du même endroit et, tournant le dos au village, court de toutes ses forces vers la Marne. Est-ce un déserteur prussien ou un prisonnier français qui s'échappe? On ne peut en juger. Les Allemands s'arrêtent un moment étonnés, puis revenus vite de leur surprise, ils tirent sur le fuyard. Mais notre homme a déjà pris du champ. Il détale en regardant en arrière et à chaque décharge des Saxons il se jette à terre. Il arrive ainsi à la Marne et disparaît le long de la rive.

Cet incident émouvant nous avait passionnés et dans nos rangs s'élevaient des bravos quand, après chaque chute, le fuyard se relevait. Le héros de cette aventure eut sans doute la vie sauve et sa fuite ne fut qu'une vision pour nous, l'incident d'un moment!

De profondes colonnes sortent de Noisy-le-Grand pour porter secours aux Saxons et Wurtembergeois qui faiblissent sur le plateau. Nous sommes trop en vue sur la route. On nous fait descendre dans un champ en contre-bas. Là, nous sommes entièrement abrités par les murs d'une raffinerie de sucre. Une section d'artillerie prend notre place sur la route de Strasbourg, se met en batterie et, par-dessus nos têtes, ouvre le feu sur les masses saxonnes. C'est un succès; la justesse du tir de ces pièces arrête net la marche de l'ennemi. Les obus éclatent dans ses rangs, le forcent à battre en retraite et à rentrer dans Noisy-

le-Grand. La journée s'avance et nous n'avons encore opéré qu'une diversion, utile cependant pour le succès du combat. Neuilly, mis en état de défense, nous reprenons le chemin parcouru et de nouveau nous voici en face du pont de bateaux que nous nous apprêtons à franchir.

Il est 2 heures et demie ; rapidement, les pontons vacillant sous nos pas, nous traversons la Marne. Le régiment se masse près de la Pépinière et fait halte quelques instants. Pendant ce temps-là, les maisons voisines sont fouillées de la cave au grenier et on fait prisonniers quelques Allemands. La marche est reprise à travers Bry. Il nous semble reconnaître un pays nouveau et étrange. On respire un air plus libre. Est-ce la première étape de notre marche vers les armées de province ? Les maisons désertes du coquet village ne sont pas encore dévastées. Sur les murs, s'étalent des inscriptions en allemand, des dessins au charbon, des caricatures sur la nation française dénuées de finesse et marquées au coin du plus pur esprit tudesque.

Nous devions marcher sur Noisy-le-Grand, mais le général de Bellemare, jugeant l'attaque trop risquée de ce côté, et craignant de nous faire accabler dans le cul-de-sac formé par la Marne, prend pour objectif le parc de Villiers. Il fait passer sa division par la rue parallèle à la Marne, laquelle, aboutissant à la place de l'Église, rejoint la route montant de Bry vers le viaduc du chemin de fer de Mulhouse.

Pendant cette traversée du village, la lutte est

devenue invisible pour nous. Le fracas de l'artillerie et la fusillade paraissent moins intenses. On sent que les combattants sont épuisés et que le combat se ralentit. Cependant, les balles allemandes venant des crêtes du plateau sifflent nombreuses au-dessus de nous et s'aplatissent contre les murs des habitations.

Le premier blessé que nous rencontrons est un Français. Le malheureux est assis sur la borne d'une porte cochère, la capote entr'ouverte. Son visage est livide. Il est atteint d'une balle en pleine poitrine. Ses forces l'ont trahi et il n'a pas pu arriver jusqu'à une ambulance. Nous passons encore devant d'autres blessés français. Dans quelques instants beaucoup d'entre nous seront dans le même état, beaucoup auront fermé les yeux à jamais. Sur la place de l'Église, une grange convertie en ambulance est remplie de blessés allemands, étendus sur la paille.

On passe et on arrive à la dernière maison du village, située sur la route de Bry au viaduc du chemin de fer, un peu avant le chemin creux. Puis, brusquement, nous tournons à gauche. Les commandements : « En avant! A la baïonnette! » se font entendre. Les hommes les répètent avec force et nous voilà lancés à l'assaut des pentes du plateau de Bry et de Villiers. C'est une impétueuse marée d'hommes qui se précipite vers les crêtes. Les champs fortement inclinés rendent la marche pénible. On avance cependant rapidement. La distance à parcourir est grande. La charge à la baïonnette a commencé à plus d'un kilomètre de

l'ennemi, dont le feu est extrêmement vif. L'ardeur ne faiblit pas, mais les forces nous trahissent. Nous sommes à bout d'haleine ! On s'arrête pour reprendre un peu de souffle et on repart en courant, les plus agiles dépassant les plus lourds. A chaque pas des blessés et des morts allemands. Quelques blessés saxons sont tranquillement assis face à nous. Placidement. ils nous regardent passer comme dans un rêve. Je ne pense point que ces hommes soient voués à la mort, car je ne vois pas sur leurs visages la trace d'une grande et dernière souffrance.

A travers le sifflement des balles les soldats du 136e conservent leur bonne humeur et leur insouciance. En passant, on cueille des grappes de raisin, des poires à moitié gelées. Un camarade tombe mort sans lâcher le fruit qu'il tient à la main. Quelques soldats ont gardé la pipe ou la cigarette à la bouche.

Dès le commencement de la charge des hommes sont tombés. Plus nous approchons des crêtes, plus nos pertes deviennent sérieuses. Nous sommes maintenant en pleine zone dangereuse. C'est une nappe de plomb qui passe sur nos têtes et qui couche à terre beaucoup de braves camarades. Les balles sifflent sans répit. De temps en temps un bruit métallique résonne ; c'est un projectile qui troue une gamelle. Nous portons le sac à l'africaine, c'est-à-dire très élevé sur les reins, la gamelle dépassant la tête.

L'artillerie commence seulement à nous apercevoir et nous accueille par ses obus qui tombent

heureusement derrière nous. Enfin! après douze cents mètres de cette course échevelée sous le feu, nous atteignons la crête des pentes. D'un bond nous rejoignons le 4e zouaves et, avec lui, nous nous élançons sur le parc de Villiers. Vivement poursuivis, les Allemands se sont réfugiés derrière les murs du parc. Saxons et Wurtembergeois, à travers les créneaux, font un feu d'enfer, qui renverse des centaines d'hommes du 4e zouaves et du 136e de ligne. Devant cette muraille vomissant la mort, la charge est définitivement rompue. C'est une héroïque folie que cette poussée d'hommes contre un réduit aussi fortifié. Fusillés à petite distance, zouaves et soldats de ligne se garantissent derrière des talus de champs, derrière des arbres, dans les sillons d'un champ d'asperges. Presque sans tirer, on attend la fin de la lutte. Les obus tombent nombreux, mais l'artillerie allemande est loin de nous infliger des pertes comme celles que nous a causées la mousqueterie.

Le feu ennemi diminue d'intensité; la nuit tombe et les Allemands ne peuvent plus tirer qu'au jugé.

A grands cris, nous réclamons l'artillerie; elle arrive enfin! Péniblement deux pièces ont pu parvenir sur le plateau et sont immédiatement pointées sur le parc de Villiers. Deux ou trois coups sont tirés par pièce et cela suffit pour éteindre le feu ennemi. A partir de ce moment plus un coup de fusil!

Si l'artillerie avait pu paraître plus tôt, soutenir l'attaque, démolir les murs de Villiers, notre élan

n'eût pas été brisé et nous enlevions le parc, véritable clé des positions allemandes.

On ne peut relever aucune défaillance dans l'attaque de la brigade Fournès qui, toute seule, fut à deux doigts d'enlever ce parc de Villiers devant lequel, tout un jour, s'étaient brisés les efforts du 2e corps tout entier. Du reste, tous les historiens de la campagne de 1870-71 ont rendu hommage à sa brillante conduite, attestée, hélas! aussi, par les centaines de morts et de blessés qui couvraient les pentes et le plateau de Villiers.

La nuit s'étend sur le champ de bataille, nuit glacée. Au fracas de la lutte succède le silence interrompu par les plaintes et les appels des blessés, par la voix des hommes cherchant leur bataillon ou leur compagnie. A chaque pas on se heurte à un cadavre français ou saxon, à des débris de toutes sortes. On veille attentivement, l'ennemi pouvant tenter un retour offensif. Pendant plus d'une heure, heure qui semble bien courte, on reste en observation. Le regard fouille les ténèbres et cherche si rien ne bouge. Mais si nous sommes très éprouvés, l'ennemi a aussi son compte et se tient tranquille.

Une division vient prendre notre place et la division de Bellemare quitte le terrain glorieusement couvert de ses morts et de ses blessés. A d'autres, maintenant, le soin de garder la position et de continuer les sacrifices de l'armée de Paris.

On a peine à se reconnaître dans l'obscurité. On redescend dans Bry pêle-mêle avec les zouaves, les mobiles du Morbihan et de Seine-et-Marne,

avec les Amis de la France, volontaires étrangers qui se sont admirablement battus.

Les compagnies du 136e de ligne se reforment dans le chemin creux qui, longeant l'église, monte vers les crêtes du plateau. Triste moment à passer! Plusieurs fois l'appel est fait. Beaucoup, hélas! ne répondent pas. Mais aussi quelle joie, en sortant de la fournaise, de retrouver des amis, des camarades qui vous sont particulièrement chers! Je ressens vivement ce grand bonheur. L'ami d'enfance qui s'est engagé avec moi est sain et sauf. Nous nous retrouvons et nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Après tant d'années écoulées, c'est avec émotion que je songe à cette heure où mon anxiété a fait place à la joie.

Nous ne saurons nos véritables pertes que dans quelques jours. Elles seront très fortes. On peut juger de l'intensité du feu de l'ennemi en constatant que la charge de la brigade Fournès a duré une demi-heure et que près de 300 hommes du 136e étaient morts ou blessés. Les pertes du 4e zouaves furent encore plus considérables, son entrée en ligne s'étant produite plus tôt.

Les compagnies reformées, nous rentrons dans Bry. Les faisceaux s'alignent dans la rue parallèle à la Marne, la rue de Rigny. C'est la troisième nuit qui va s'écouler depuis notre départ de Courbevoie. Non seulement nous souffrons de la fatigue, mais encore du froid, la température s'étant abaissée fortement et rapidement. Ajoutons-y la faim qui nous presse. Défense d'allumer des feux, de s'abriter dans les maisons. Aussi devons-nous

nous serrer le ventre et battre la semelle devant les faisceaux pour nous réchauffer. Mais une de ces deux défenses va être retirée.

Le lieutenant-colonel Allard passe devant le régiment. Il s'arrête à notre compagnie, étonné de nous voir ainsi immobiles et sans feu pour nous chauffer et faire bouillir la soupe ou le café. Devant ses hommes, il interpelle le capitaine, lui reprochant son manque d'humanité

« Comment, capitaine, lui dit-il, vous laissez ainsi vos hommes qui n'ont rien pris depuis le matin, qui se sont bien battus, qui sont gelés, exténués ! Vous leur défendez d'allumer des feux ! Allons, qu'on fasse la soupe et qu'on se repose ; il n'y a rien à craindre. Les hauteurs que nous venons de quitter sont gardées par toute une division ! »

J'excuse parfaitement le capitaine Blumendhal, logé à la même enseigne que nous et aussi sévère pour lui-même que pour ses hommes. C'était un modèle de vigilance que cet officier, qui bien certainement n'aurait jamais laissé surprendre sa compagnie.

Les feux s'allument vite. A peine cuite, la soupe est avalée, et quelle soupe ! Pas de viande ! A peine de sel ! Ceux qui portaient la viande de l'escouade ne sont pas revenus de là-haut. Les escouades voisines nous offrent quelques morceaux de viande de cheval grillée. Puis, autour des feux de bivouacs, les uns s'étendent à terre, la tête sur le sac ; d'autres, assis sur des pavés, la tête dans les mains et les coudes appuyés sur les genoux,

sommeillent épuisés. Les curieux, les débrouillards cherchant un abri ou des provisions de bouche, pénètrent dans les maisons voisines et les fouillent de fond en comble. Les Allemands ont fait main basse sur tout. Il n'y a rien à glaner après eux pour satisfaire la faim et la soif.

Je pousse jusqu'à l'ambulance, près de l'église. Elle est bondée de monde. Des médecins-majors soignent, pansent les blessés des deux nations et font des opérations. La majeure partie des blessés recueillis est dirigée sur Paris, à bord des bateaux-omnibus. Le froid redouble. Sur les hauteurs, des lueurs se meuvent, vacillantes. Ce sont les lanternes des ambulanciers à la recherche des blessés. Approchant des lignes ennemies, leur triste besogne devient dangereuse et les lumières s'éteignent plus d'une fois. Les Allemands voyant des ombres s'agiter devant eux, inquiets d'une attaque, tirent sur les brancardiers et quelques fois le sauveteur tombe blessé auprès de celui qu'il va secourir. Que de pauvres blessés français ou allemands, enlevés à temps eussent pu être conservés à la vie ! Mais le froid achève son œuvre terrible et ceux qui vivent encore seront, dans quelques heures raidis dans la mort.

Voici la neige qui tombe à gros flocons. Nous sommeillons jusqu'à l'aube. Quand elle paraît, la terre est toute blanche et les arbres sont couverts de givre. On se relève transis de froid. Pour se réchauffer, on active les feux qui pétillent. Le café bouillant nous réconforte et nous rend quelques forces.

Debout maintenant! pour la lutte qui va sans doute reprendre plus sanglante encore. Allons-nous remonter encore sur le plateau de Villiers, enlever définitivement ce parc redoutable que nous avons failli emporter hier soir? La fatigue est grande, mais l'ardeur est la même et on peut tout attendre du régiment. Le colonel Fournès passe à cheval devant les faisceaux. Il nous crie : « Bravo le 136e! Vous et les zouaves, vous vous êtes admirablement battus! » Ces quelques mots de notre vaillant chef nous causent une très vive joie. Les zouaves témoignèrent aussi, à leur façon de l'entrain et de la solidité de notre régiment. Ils le baptisèrent du titre de 5e zouaves, qu'il conserva pendant toute la durée du siège, cimentant ainsi entre nous une véritable confraternité d'armes. On part. Mais que signifie ce mouvement? Au lieu de monter vers Villiers, nous lui tournons le dos et, abandonnant Bry, nous repassons la Marne. Adieu la bataille pour aujourd'hui! Le canon n'a pas encore tonné. On ne se battra pas le 1er décembre. Il y a suspension d'armes pour permettre de relever les blessés qui peuvent vivre encore et d'enterrer les morts des deux camps.

L'Intendance parvient à nous ravitailler. Maintenant, il faut songer à refaire ses forces, à s'installer le mieux possible. Sous la tente le sol est glacé; peu à peu, la neige fondant, une grande humidité se dégage de la terre et sans danger nous ne pouvons pas passer la nuit dans d'aussi déplorables conditions. Nous partons, soldatesquement parlant, en tirailleurs. Non loin du campement

se trouve la propriété du maréchal Vaillant. On y pénètre, on fait main basse sur la toiture en paille d'un kiosque. La découverte n'est pas brillante, mais on s'en contente. Nous passerons la nuit moins durement, plus sèchement que celle du 29 novembre. Ce léger acte de vandalisme est bien excusable. La garde nationale s'en permettait bien d'autres!

La journée s'écoule lente, insipide, surtout lugubre. En face de nous les hauteurs de Villiers se dressent blanches et désertes, animées à peine par le va-et-vient des ambulanciers, des Frères de la Doctrine Chrétienne, creusant le sol pour donner le suprême asile à nos pauvres camarades morts au champ d'honneur.

Que de braves garçons vont dormir là leur dernier sommeil! Hier gaiement, vigoureusement, ils foulaient ces pentes toutes blanches. Toutes ces ardeurs, tous ces courages sont anéantis à jamais, sacrifice dont la Patrie doit être et sera toujours fière et reconnaissante. Demain, ce sera peut-être notre tour. Cette pensée n'abat pas notre constance, notre espérance dans le succès de nos armes. On est fier d'avoir fait reculer l'envahisseur de notre sol, dans cette longue et furieuse charge commencée dans Bry et venant se briser contre les murs du Parc de Villiers. On a vu, on a touché ce repaire de l'ennemi qui devait être conquis par la brigade Fournès, si l'artillerie avait pu donner plus tôt. On aurait été encore bien plus fier si on avait su que le 2e corps tout entier avait vainement essayé, tout un jour, de se

rendre maître de la position que faillirent, à eux seuls prendre le 4e zouaves et le 136e de ligne (1).

La nuit arrive. Les bivouacs projettent les flammes de milliers de brasiers. Encore une fois l'ennemi peut dénombrer les bataillons français. L'heure du repos sonne et les feux s'éteignent peu à peu dans une clarté mourante. L'obscurité s'étend sur les campements et l'on s'endort en songeant que demain sera jour de combat (2).



(1) Les pertes du 136e sont de 10 tués, 160 blessés, dont 5 officiers, 74 disparus, soit au total 244 hommes hors de combat. *(Historique du 136e de ligne.)*

(2) Dans son rapport au colonel commandant la brigade le lieutenant-colonel Allard demande pour le commandant Dyonnet la croix d'officier de la Légion d'honneur et celle de chevalier pour les chefs de bataillon Kastus et Blanc (qui se sont distingués par leur sang-froid et la bonne et ferme direction qu'ils ont imprimé à leurs troupes. *(Historique du 136e de ligne.)*

IX

DEUXIÈME BATAILLE DE LA MARNE

CHAMPIGNY-VILLIERS

(2 décembre)

Avant le jour les hommes prennent le café. De nouvelles cartouches sont distribuées. Le canon élève déjà la voix. Nogent, Rosny, Avron, les redoutes de Gravelle et de la Faisanderie font entendre le tonnerre de leurs grosses pièces. Le jour paraît et se lève pour une nouvelle hécatombe, hélas! encore inutile, non pour l'honneur de la Patrie, mais pour les résultats qu'elle en retirera.

Au petit jour, du côté de Champigny, la fusillade éclate stridente, en roulements si serrés qu'elle égale la forte voix des canons. Plus ardente que le 30 novembre au matin, la bataille recommence. Et bientôt tout le front de Cœuilly-Champigny se voile de fumée blanche. Attaquons-nous? Sommes-nous attaqués? Nous le saurons tout à l'heure.

Vite les tentes sont abattues et le régiment est sur pied. On part et, au lieu de passer la Marne devant nous, nous montons dans Nogent, dont

nous suivons la grande rue jusqu'à la gare (ligne de Vincennes). Nous apprenons en route ce qui s'est passé. Dans Champigny, nos avant-postes ont été surpris à la pointe du jour. Les Saxons se glissant vers nous à la faveur d'un petit bois et d'un restant de nuit, ont été pris pour des soldats français du génie mis en mouvement pour creuser les tranchées. Nos grand'gardes ont été bousculées, massacrées par l'ennemi avant d'avoir pu revenir de leur méprise. Les Allemands sont tombés ensuite sur les campements des mobiles d'Ille-et-Vilaine et de la Côte-d'Or, surpris sous leurs tentes. Le colonel Mandat de Grancey, de la Côte-d'Or, a été tué. Le choc a été si brusque que les mobiles de l'Ille-et-Vilaine n'ont pas eu le temps de courir aux faisceaux. L'ennemi a tué, blessé beaucoup de monde. Les fuyards ont jeté la panique parmi les troupes placées en arrière. Une partie a suivi le torrent des mobiles et a reculé jusqu'au pont de Joinville, où une troupe plus calme l'a arrêtée devant ses baïonnettes. Heureusement tout n'a pas fui. Le plus grand nombre a tenu ferme, et l'ennemi n'a pu pousser plus loin. Les bataillons dispersés se sont reformés et la surprise si regrettable a été réparée.

En apprenant ces mauvaises nouvelles, je comprends le but de notre marche, la division de Bellemare va relever la fortune du côté de Champigny. Mais pourquoi tout ce temps perdu, ce long chemin à faire quand on peut passer la Marne devant Bry? Énigme que nous débrouillerons par la suite. Les ponts étant fatigués, nous

ne pouvions les utiliser sans danger ou sans à-coups dangereux. Nous défilons devant de nombreux bataillons de la garde nationale. C'est la première fois que nous voyons les soldats-citoyens aussi près de l'action. Du reste, ils seront encore ce jour-là simples spectateurs, jugeant des coups. Pour les outranciers, les « sang-impurs », mourir pour la Patrie se chante mais ne se fait pas.

Nous ne distinguons rien encore. La route de Nogent à Joinville est bordée de maisons et de murs portant obstacle à notre vue. Nous devinons la bataille terrible en entendant les feux de peloton, les détonations des canons, les grincements des mitrailleuses. Encore quelques instants de marche et nous débouchons sur Joinville. Tout à coup se déroule un imposant et passionnant spectacle. Le soleil brille radieux dans cette froide journée du 2 décembre et éclaire tout l'ensemble de la lutte. Du côté de Villiers, au-dessus de Bry, le combat s'est aussi étendu. A l'horizon flotte la fumée blanche des canons et des chassepots, que dissipe peu à peu un vent très vif du nord. De l'autre côté de la Marne, des régiments défilent et, pour ne pas encombrer la route, longent les murs de Poulangis. D'autres, massés par bataillons, exécutent des conversions dans les terres labourées. Le coup d'œil est saisissant de grandeur, l'air est transparent et fait se détacher admirablement toutes ces masses sombres, toutes ces colonnes qui serpentent sur les routes. Les rayons du soleil font scintiller des milliers de baïonnettes.

Nous passons sous la Faisanderie. Ses grosses

pièces tonnent sans relâche et nous couvrent de débris de gargousses. La haie de gardes nationaux continue, et de leurs rangs s'élèvent les cris de : « Vive la ligne! Nous vous rejoindrons tout à l'heure ! » On n'y répond pas. Cette excellente troupe ne nous rejoindra pas ! La grandeur du peuple souverain l'attache au rivage, avec ses rutilants officiers d'État-Major, ses beaux médecins-majors et ses coquettes cantinières, quelques-unes armées d'un léger fusil ! Plus tard, nous serons traités de capitulards ! Mais en ce moment nous ne pensons qu'à la lutte à laquelle nous allons prendre part.

La Marne est franchie. Comme les régiments qui nous ont précédés, pour faciliter l'écoulement des troupes, nous opérons des marches et des conversions fatigantes entre les murs du domaine de Poulangis et la rivière. Enfin, la route est libre. Nous suivons un des côtés, laissant à l'artillerie le milieu de la chaussée. On se rapproche de l'action. Les balles ne sifflent pas encore cependant à nos oreilles. Les premiers blessés apparaissent. Voici des officiers sur des civières. Des lignards, des mobiles reviennent, les uns soutenus par des ambulanciers, les autres s'avancent péniblement s'appuyant sur leurs fusils. Voici des cacolets chargés de pauvres soldats plus grièvement blessés. On ramène un capitaine gravement atteint. Un jeune sous-lieutenant s'approche de lui et, sans réfléchir à son triste état, lui demande si ça marche bien ! Le malheureux capitaine lui répond faiblement, en souriant : « Vous voyez

que cela va mal ! » A travers le bois du Plant et le Tremblay qui regorgent de troupes, nous nous dirigeons vers le viaduc du chemin de fer de Mulhouse. Les blessés se traînent de plus en plus nombreux. Quelques-uns ne peuvent aller plus loin et se couchent le long des talus des chemins ou s'appuient le dos contre les arbres. Nous passons sous le pont du chemin de fer et, maintenant, nous sommes en plein champ de bataille. Nous traversons le campement des troupes surprises le matin. Des tentes sont encore debout, d'autres gisent abattues, éventrées. Voici les cendres des feux de bivouac, les marmites encore intactes sur les brasiers éteints. Puis des débris de toutes sortes, fusils et sabres-baïonnettes brisés, des sacs, des képis, des paquets de cartouches ; silencieux, nous regardons tous ces tristes témoignages de la surprise matinale. Péniblement impressionnés, nous nous demandons comment une troupe aussi nombreuse que celle qui occupait ces campements a pu se dérober sans essayer de se défendre. Hélas ! c'est la panique, l'incompréhensible panique qui en a été la cause, folie subite et communicative à laquelle n'échappent pas les troupes les plus aguerries. Français et Allemands, pendant cette guerre, en furent atteints en différentes occasions. Ces champs lamentables sont bientôt franchis. Nous voici au milieu de nombreuses troupes françaises. Profitant des haies, des arbres, des fossés, du moindre obstacle qui dissimule, les hommes de ces régiments sont couchés ou à genoux. Etrange spectacle que pré-

sente la vue de ces soldats embusqués ! Depuis quelque temps la fusillade s'était éteinte; mais nous touchons aux crêtes du plateau et l'ennemi commence à nous apercevoir. Les balles se mettent à siffler, les obus éclatent sans répit, devant derrière nous. Personne n'est touché. Beaucoup de projectiles passent sur nos têtes, vont tomber dans la Marne, produisant par leur chute dans l'eau des effets très curieux. Les Allemands cherchent à détruire le pont de bateaux situé au-dessous de nous.

Les bataillons que nous relevons semblent exténués par la lutte qu'ils soutiennent depuis le matin. Sous les ordres du général Ducrot, ce sont eux qui ont arrêté le mouvement offensif de l'ennemi et qui ont reconquis le terrain perdu. Ils sont restés et ils restent fortement cramponnés à leurs positions. Silencieuses, anxieuses, aux aguets, sous un feu terrible, ces troupes nous regardent passer dans notre marche lente et suspendue à chaque pas. Ces braves soldats semblent heureux du secours que nous leur apportons et qui va les déliver d'une situation critique.

Sous les balles, sous les obus, on avance hardiment, la tête haute, aspirant à pleins poumons l'air imprégné de l'odeur enivrante de la poudre.

Les regards vont au loin chercher l'adversaire; on est prêt à se lancer éperdument dans la mêlée. Et nous défilons toujours, comme dans un rêve, en plein milieu de cette scène émouvante.

La fusillade se ralentit, mais jusqu'à la nuit la parole restera aux canons et aux mitrailleuses. De

part et d'autre, les batteries sont nombreuses. Près de quatre cents pièces tonnent sans s'arrêter. Puis nous laissons derrière nous, à notre droite, tous les bataillons à l'affût. Quittant la route, nous nous engageons en pleins champs et notre marche se poursuit toujours aussi lente. Désormais, nous sommes seuls. Plus rien devant nous dans cette zone déserte. Je me trompe, elle est peuplée de morts français et allemands.

Avec étonnement, nous reconnaissons notre champ de bataille de l'avant-veille et nous y occupons à peu près la même position. A 400 mètres se profilent les murs du parc de Villiers. Devant nous, Cœuilly! On fait halte parallèlement à la route qui entre dans Villiers. Va-t-on s'élancer sur l'un de ces deux points? On ne demande pas cela à notre courage. Immobiles, nous attendons la fin de la lutte et la chute du jour. Les projectiles éclatent toujours nombreux, éclairant le paysage de leurs lueurs rougeâtres.

Enfin, la nuit étend son ombre sur ces champs témoins de deux sanglants combats. La neige tombe très épaisse. Des taches sombres piquent la blancheur du sol. Ce sont les cadavres des victimes de cette glorieuse journée. Les membres raidis, ils sont nombreux sur ce coin de terre si disputé!

Les détonations de l'artillerie se ralentissent et bientôt le feu s'éteint de part et d'autre dans les ombres du soir; troublé seulement par les appels des blessés, le silence règne maintenant sur ces hauteurs, dont les échos ont retenti tout un jour du fracas des armes.

Pour beaucoup de régiments la lutte a été très meurtrière; le 136e de ligne n'a subi que des pertes légères (1). Constamment, à découvert, nous avons cependant cheminé sous un feu d'artillerie terrible. On ne peut s'expliquer comment nous en sortîmes à si bon compte. Pourquoi les Allemands, aussi proches, n'ont-ils pas tenté d'écraser nos trois bataillons, cible pourtant bien visible? Sans doute, épuisés eux aussi, ils n'ont pas voulu s'attirer la riposte ou l'attaque de troupes fraîches, prêtes pour l'offensive. C'est la seule explication que l'on puisse trouver de leur inaction.

Depuis le matin, le ventre vide, nous avons marché péniblement, irrégulièrement. Rompus de fatigue, nous attendons le choc de l'ennemi qui ne se produit point. Les uns courent au bois, les autres à l'eau qu'il faut aller chercher sur la route de Bry. Les fontaines sont gelées et difficilement on arrive à recueillir l'eau nécessaire à la soupe. Pour la seconde fois, nous allons coucher en maîtres sur le plateau de Villiers, grâce à la vigoureuse attitude de la division de Bellemare et à la rapidité de son entrée en bataille.

Sur le front des lignes françaises, petits postes et grand'gardes sont établis. On conserve le souvenir des campements surpris le matin par l'ennemi. Si près de lui, la plus active surveillance est de rigueur. On se gardera bien demain matin, avant le jour ; on aura à s'en féliciter.

(1) Les pertes du régiment, les 2 et 3 décembre, furent minimes, 6 tués et 24 blessés.

(Historique du 136e de ligne.)

Le froid est terrible. Le vent fait tourbillonner une neige légère et menue, plus désagréable que les gros flocons de tout à l'heure. Assis ou étendus devant les feux, gelés par derrière, brûlés par devant, les yeux abîmés par l'âcre fumée du bois vert et humide, nous souffrons beaucoup. Nuit bien dure à passer pour de pauvres soldats sans couvertures, harassés de fatigue; mais on dormirait debout!

Les Allemands sont à une portée de fusil à peine. Ils distinguent aisément nos feux de bivouac. De temps en temps des balles sifflent au-dessus, à côté de nous, trouant les toiles de tente dont nous avions fait un abri contre les morsures de l'âpre vent du nord.

A peine commencions-nous à reposer ou à dormir, qu'un sergent vient commander dix hommes de corvée pour creuser une tranchée destinée à notre grand'garde. Curieux de l'inconnu, de voir, la nuit, le champ de bataille, je pars avec eux sous la conduite d'un lieutenant, fusil en bandoulière. Il faut aller assez loin pour trouver les pelles et les pioches amenées par le génie. Nous prenons une fausse direction pour aller retrouver la grand'garde. Nos feux de bivouac ne se voient plus et nous errons dans l'obscurité la plus complète. Pas de trace de grand'garde et nous avançons toujours.

L'inquiétude gagne le lieutenant, qui n'a pas de guide avec lui. Il nous arrête; il était temps.

Encore quelques pas et nous tombions dans les lignes allemandes. Les postes ennemis sont tout

près; peut-être nous ont-ils vus et pris pour une troupe des leurs. Nous nous étions engagés sur la route qui va à Cœuilly en passant sous le tunnel de la voie ferrée, dont nous touchions la levée. On se sent dans une situation dangereuse et pas une parole ne s'échange. Nous revenons sur nos pas et nous appuyons sur notre droite. Nouvelle erreur encore! On va donner contre les murs de Villiers. On chuchote dans les rangs et le lieutenant commande: « Halte! ». Enfin, nous guidant sur quelques lueurs qui tremblotent sous le vent, nous avons le plaisir de retrouver notre campement. Là, on nous met dans la bonne direction. Nous trouvons d'abord les pioches et les pelles et bientôt après notre grand'garde.

Pendant près d'une heure nous avions erré à l'aventure. La neige ne tombe plus, les nuages ont disparu. Le ciel est constellé de brillantes étoiles et la lune éclaire de ses rayons d'argent la vaste étendue de neige. A chaque pas, des cadavres français et allemands, ces derniers plus nombreux sur cette partie du champ de bataille, puis des chevaux tués, des voitures brisées.

Tout à coup, se dresse la silhouette d'un cheval debout. La tête baissée, il ne fait pas un mouvement. Son cavalier, un dragon, est là, à terre, étendu mort, la bride retenue dans sa main crispée. Pénible et touchant spectacle! Le fidèle animal flaire son maître, son ami et semble ne pas vouloir bouger, de crainte de réveiller celui qu'il aime et qui ne le montera plus.

La grand'garde et le petit poste sont distants de

20 mètres. Pour se rendre invisibles, les hommes sont couchés dans la neige. Sans parler, on travaille, doucement, lentement. Les soldats nous préviennent qu'à une soixantaine de mètres se trouve un poste ennemi. Nous prêtons l'oreille; ils ont raison. Comme nous, les Allemands creusent les tranchées-abris. On perçoit le bruit des pioches et des pelles. A droite et à gauche des cadavres saxons et wurtembergeois ! Pour creuser la tranchée, on est obligé de déplacer cinq corps qui se touchent. A l'un il manque une jambe, à l'autre un bras. Ces malheureux ont été tués raides par l'explosion d'un obus français.

Au delà, rien! Qu'une solitude toute blanche. Si les yeux ne découvrent rien, l'oreille entend des bruits bien significatifs. Un grand mouvement s'opère dans les lignes ennemies. Des renforts doivent affluer. Très distinctement l'ouïe saisit le bruit de troupes qui se rassemblent, de roulements de caissons et de pièces de canons. De grandes forces s'accumulent devant nous. Au matin, les Allemands voudront sans doute, après nous avoir surpris, nous jeter à la Marne. La division de Bellemare doit donc s'attendre à être attaquée au petit jour.

La tranchée creusée, nous rejoignons le régiment. Pendant notre absence, les tentes ont été dressées. En sécurité, nous pouvons nous livrer à un repos bien gagné. Tout le monde ne dort pas, cependant. Beaucoup d'hommes restent groupés autour de quelques tisons, dans la crainte d'une surprise.

Dans la nuit, les balles sifflent de temps en temps, nous invitant à ne dormir que d'un œil. Et la nuit s'achève tranquille. Mais au crépuscule, nous sommes récompensés de notre vigilance. Comptant sur notre fatigue, sur le manque de surveillance, hélas! trop habituelle des troupes françaises, l'ennemi chemine sans bruit et tente de nous surprendre. Les petits postes l'ont vu et se replient sur la tranchée en donnant l'alarme. La compagnie de grand'garde était composée de soldats éprouvés, aguerris, ayant fait la campagne du Mexique. Les *Mexicains* (c'était leur surnom) laissent approcher les Allemands à quelques mètres et, quand ils sont à bonne portée, soudain la tranchée s'illumine de coups de feu. La fusillade, bien dirigée, dure une minute à peine.

C'est suffisant; l'ennemi, si bien accueilli, fait volte-face et se retire en désordre sur Villiers, dont il sortait. Et, quand le jour paraît, nous apercevons les cadavres qu'il a laissés dans sa fuite.

Aux premiers coups de feu, tout le monde est debout dans le campement. En un clin d'œil le régiment s'est trouvé massé, prêt à repousser les Allemands. Le jour se lève et l'ennemi est rentré dans ses lignes, déçu dans son espoir de nous culbuter. Aussi loin que la vue peut porter, s'étend la pleine toute blanche. Pas un mouvement, pas un signe de vie dans les positions allemandes, dont nous sommes si prêts, dont nous touchons presque les murs. Cependant, dans ce village et dans ce parc de Villiers, des milliers d'hommes nous guettent.

Devant nous s'élève le remblai du chemin de fer de Mulhouse, protégeant les avant-postes ennemis, et, dans le fond du paysage, voici Cœuilly, repaire aussi formidable que Villiers. Lamentablement, les peupliers couverts de givre s'élèvent vers le ciel. De nombreux tertres, avec une croix souvent surmontée d'un képi, émergent du sol. Là, sont couchés les morts du 30 novembre. Quant à ceux de la veille, les voici, devant, derrière, à côté de nous, à demi recouverts de neige. Mutilés, des chevaux tués gisent à terre. Sur leurs cadavres, le soldat affamé a prélevé une piètre nourriture.

A chaque pas le pied heurte des armes brisées, chassepots ou dreyses, des ustensiles de campement, des sacs, des casques à pointe, des képis, des paquets de cartouches. Là, les obus ont soulevé la terre et leurs éclats sont semés partout. Scène de désolation et de mort, rendue plus poignante par les effets de neige !

L'heure des surprises est passée. Les faisceaux formés, les rangs rompus, les feux se rallument. On se pelotonne autour des brasiers, en regardant bouillir la soupe. Mais de la gamelle du pauvre soldat à ses lèvres, il y a loin ! Quelques obus éclatent à l'entour. Nogent répond au feu de la batterie saxonne. Un mouvement se produit dans les lignes allemandes, et voilà la soupe renversée ! On court aux armes pour repousser une attaque qui ne se dessine pas. Dans la matinée, une seconde alerte a lieu et la journée est déjà bien avancée quand on arrive à pouvoir satisfaire aux désirs impérieux de la faim.

Un grand trou a été creusé le long de la route de Villiers, presque en face du pont du chemin de fer. Le sous-lieutenant Gardien et quelques hommes s'y sont blottis, observant l'entrée de Villiers et la voie ferrée. Nous sommes donc bien gardés. L'ennemi ne tentera pas une attaque qui lui coûterait cher, car si les Allemands nous voient, nous pourrions aussi voir le moindre mouvement qu'ils feraient pour sortir de leur repaire. Il est tout de même incompréhensible que leur artillerie ne tente pas de jeter le désarroi dans notre campement.

Lentes s'écoulent les heures de cette triste journée sur le lugubre plateau de Villiers. Les uns se reposent assoupis auprès des feux, les autres vagabondent dans les champs voisins, arrachent les légumes gelés, ramassent les casques et fusils allemands, souvenirs du champ de bataille qu'ils céderont demain à quelques « sang impurs » amateurs de trophées qu'ils n'ont pas conquis.

Les sergents Percheval et Richard, mon ami, et moi, nous allons à la découverte. Nous voulons voir ce qui se passe à notre gauche. Nous retrouvons la tranchée creusée pendant la nuit, les cadavres des Allemands tués hier et, plus loin, les corps de ceux qui sont tombés dans l'attaque du matin.

Plus rapprochés, nous apercevons les murs du fatal parc de Villiers, devant lequel nous nous épuisons depuis trois jours. Tranquillité absolue de ce côté et la solitude est complète. Des troupes françaises, aucune trace! Et l'un d'entre nous trouve ce silence étonnant, inquiétant au dernier point. Une crainte s'élève dans notre esprit :

serions-nous seuls maintenant sur ces hauteurs? Serions-nous oubliés en face de l'ennemi? Sans combattre, l'armée bat-elle en retraite?

En regardant en arrière, nous trouvons la confirmation de nos craintes. La rive opposée de la rivière se déroule à nos yeux. De longues colonnes de troupes, tournant le dos à la Marne, remontent vers Nogent. C'est la retraite de l'armée française! Et alors, qu'allons-nous devenir sur ces hauteurs où nous ne voyons plus vestige d'autres régiments? L'ennemi a sans doute, et mieux que nous, vu les mouvements de nos colonnes. Il n'a plus devant lui que notre régiment. S'il le veut, il peut nous anéantir.

Dans le chemin creux de Bry à Villiers apparaît, tout à coup, le général de Bellemare, accompagné du commandant Blanc, du 136e. Étonné à notre vue, il s'arrête un moment, nous demande ce que nous faisons-là : « Rejoignez vite votre régiment, nous dit-il, s'il n'est pas encore parti, il va partir. »

Adieu la marche en avant, c'est bien la retraite de l'armée! Rapidement on regagne le campement. Il était temps. Le camp était levé, et, sac au dos, les camarades rompaient les faisceaux. On part; face à l'ennemi nous exécutons une marche en bataille. Ce mouvement nous étonne. Nous arrivons à la route de Villiers à Joinville. Si nous la franchissons ainsi en masse, nous tombons sur l'ennemi. C'est donc le combat qui va recommencer!

A peine notre compagnie, la 1re du 3e bataillon, a-t-elle mis le pied sur la route, que sa première section est déployée en tirailleurs et se dirige au

pas gymnastique vers la voie ferrée, au commandement de : « Tirailleurs, en avant ! »

Le cœur me bat fortement ainsi qu'à mes camarades. C'est à cet instant de ma vie militaire que j'ai éprouvé le plus d'émotion. Et ce sentiment n'est pas celui de la crainte ; je ressens une sensation indéfinissable en face de l'inconnu. Depuis trois jours, sans broncher, j'ai enduré le feu le plus meurtrier, j'ai souffert du froid, de la faim, de la fatigue, mais au moins on marchait avec l'espérance de la victoire au bout de nos baïonnettes. Et, maintenant, si nous marchons à l'ennemi, c'est pour masquer une retraite. J'ai vu les colonnes françaises refluer sur Nogent, je sais que le 136e est désormais l'arrière-garde du 3e corps. Devant nos trois bataillons, les Allemands ont accumulé des forces considérables. En un instant, toutes ces réflexions passent dans mon esprit. Nous devons donc tout redouter.

A peine avons-nous parcouru une cinquantaine de mètres que, de Villiers et de Cœuilly, le Allemands sortent en foule. Brandissant leurs épées, criant des commandements, les officiers excitent l'ardeur de leurs hommes. Pas gymnastique, un bataillon se dirige vers nous. A quelque distance de la voie ferrée notre ligne de tirailleurs fait halte, et fusils chargés on se met à genoux. Les Allemands nous imitent. Trois cents mètres nous séparent ! Et pas un coup de feu ! Le sang-froid du soldat retient sa main crispée sur le levier du chassepot.

Pendant ce temps-là, le régiment, ayant quitté son ordre de marche en bataille, a fait par le flanc

droit et défile sur la route de Villiers à Joinville. Bientôt, au commandement de « Tirailleurs par le flanc droit, marche! nous nous relevons et nous réglons notre allure sur celle du régiment dont nous sommes les flanqueurs. Après une marche d'une demi-heure dans cet ordre, nous reprenons notre place dans la compagnie. Le jour est à son déclin et le brouillard nous enveloppe. Nous voici au pont du chemin de fer, mais nous ne sommes pas encore en sécurité.

Et pourtant, les ennemis avaient la partie belle! Pourquoi n'ont-ils pas cherché à précipiter notre retraite, à semer le désordre dans nos rangs? Nous défilions à quelques pas d'eux et leurs nombreux bataillons pouvaient et devaient changer notre retraite en désastre. C'est un bonheur pour nous que pas un coup de feu ne sorte de nos rangs. Il suffisait d'un homme manquant de sang-froid pour amener la riposte des Allemands, et alors quelles conséquences en auraient résulté! Cette marche franche, solide, d'une troupe qui se retire lentement a dû en imposer à nos adversaires, peu soucieux, du reste, d'engager une action, trop heureux de nous voir abandonner le théâtre de la lutte; et quand, après tant d'années, je revois par la pensée ces hauteurs de Bry, les colonnes allemandes suivant pas à pas notre retraite, ces dernières heures passées sur le champ de bataille me semblent être d'hier.

Les derniers de toute l'armée, nous foulons ces champs désolés sur lesquels s'étend le voile de la nuit. De loin en loin, des feux de bivouac pro-

jettent une clarté mourante. Quelques hommes sont accroupis devant, harassés, abattus. Ils n'ont plus la force de bouger et, quand nous aurons disparu, ils seront une facile proie pour l'ennemi qui nous suit. Sans bruit, sans parler, sans fumer, notre retraite s'effectue méthodiquement. Les quarts sont dans les musettes et on veille à ce que le bidon ne batte pas contre le sabre-baïonnette. rien ne nous protège plus. Notre vue ne rencontre que les ténèbres et la silhouette des grands arbres émergeant du brouillard. On tend l'oreille, on ne distingue que les bruits lointains des locomotives qui emportent des trains pleins de troupes. L'ennemi a perdu nos traces. Voici la Marne ! Le pont de bateaux ! Les langues se délient. Nous sommes sauvés !

Cette retraite, effectuée en bon ordre, sous les yeux des Allemands, sans laisser un homme en arrière, fait honneur au 136e de ligne. Nous avons sauvegardé la division de Bellemare, en présentant aux Allemands la vue d'une arrière-garde résolue à se sacrifier pour le salut de l'armée. Ce régiment peut être fier de cette marche en arrière, de son attaque sur Villiers, comme il pourra plus tard se glorifier de ses souffrances supportées sans se plaindre dans la plaine de Bondy et de son héroïque attaque de la ferme de Craon et de la Bergerie, le 19 janvier 1871.

La rivière franchie, l'ennemi n'est plus à craindre, mais les misères ne sont pas finies. La neige tombe très épaisse et nous sommes sans abri. Nogent regorge de troupes. Longtemps

nous restons dehors en attendant la désignation du cantonnement. Dormant debout, appuyés contre les murs, le temps nous paraît bien long. Enfin, la porte de la propriété du maréchal Vaillant s'ouvre devant nous. Mais la maison est déjà garnie de soldats. Il faut camper. La neige amoncelée dans le jardin est vite déblayée. Les tentes se dressent, les feux s'allument. Les uns font chauffer quelque nourriture, les autres se glissant sous l'abri de toile cherchent un repos réparateur pour leurs pauvres membres harassés et transis. Ma fatigue était si grande, mon besoin de sommeil si impérieux, que je ne pus me réveiller qu'à midi le lendemain.

Le 4 décembre, le canon tonne toujours. Avron et les forts couvrent de projectiles nos positions de la veille; à côté de nous, une batterie de campagne dirige ses coups sur les Allemands qui creusent une tranchée à quelques mètres de la Marne. Le froid est toujours terrible et le soleil radieux fait briller l'immense étendue de neige. La paix du tombeau a pris possession de ces champs si animés, si disputés pendant trois jours. L'ennemi n'a pas repris de vive force ce terrain que nous lui avons abandonné couvert de ses morts et des nôtres et qui ne lui sera plus contesté. Mais, à dater de ce jour l'ardeur du soldat s'est émoussée, sa foi dans la victoire finale n'existe plus. Certes, il se battra encore valeureusement, mais sans espoir. Il ne saura plus que souffrir et mourir sans se plaindre.

X

CANTONNEMENT DE NOGENT

RECONSTITUTION DE L'ARMÉE

(Du 4 au 20 décembre.)

Le 136e de ligne cantonne à Nogent du 4 au 20 décembre. Ainsi que tous les régiments de Ducrot, il a besoin de se reposer et de se refaire. Les distributions de vivres sont régulières et le rationnement paraît encore insensible. L'installation des troupes est meilleure. Si le parquet des habitations n'est pas une couche moelleuse, on est au moins à couvert et à l'abri des intempéries d'un hiver impitoyable.

Les journées du 4 et du 5 sont employées à se reconstituer (1). La deuxième armée est réorganisée en deux corps seulement avec une division de réserve. Le 2e corps devient le 1er et est com-

(1) Le 1er corps est dissous. La division de Maud'huy est attachée à la troisième armée; la brigade Martenot rentre à Paris. Le reste des troupes forme corps de réserve qui est placé sous le commandement du général Faron.

L'effectif du régiment à la date du 5 est le suivant :

EFFECTIFS	DISPONIBLES
—	—
62 officiers.	47 officiers.
3.321 hommes.	2.613 hommes.

(Historique du 136e de ligne.)

posé des divisions Susbielle, Berthaut et Courty. Le général de Maussion le commande. Le 3e corps devient le 2e, et reste sous les ordres du général d'Exéa. Il comprend les divisions de Bellemare et Mattat avec la brigade de mobiles du colonel Reille. Pendant cette période de repos relatif, les vides résultant du feu, des privations, de la maladie, sont comblés par les recrues de Paris, et les compagnies retrouvent leurs effectifs. On laisse aux hommes un peu de liberté et des permissions de la journée sont accordées à ceux dont les familles habitent Paris. Deux ou trois heures passées auprès des siens relèvent le moral et sont une grande joie pour les pauvres petits troupiers. Le temps paraît court. Il faut vite s'arracher aux embrassements et ne pas s'attarder, car les portes de la ville sont closes à 5 heures. L'heure réglementaire sonne; la garde nationale, qui veille aux barrières de la cité, en défend la sortie aux retardataires aux malheureux « capitulards » en pantalons rouges qu'elle colle férocement au bloc.

« Le 6 décembre, l'ennemi paraît en force dans le bois du Haut. Le général de Bellemare envoie le régiment occuper les pentes de Nogent. Aucun incident ne se produit. Le 7 décembre, reprise des cantonnements à la nuit tombante. Une suspension d'armes est conclue pour permettre l'enterrement des morts ! (1) »

De rares exercices ont lieu dans les bois de Vincennes. Les grand'gardes fatigantes sont peu dangereuses. Elles s'abritent dans les maisons du

(1) *Historique du 136e de ligne.*

chemin de halage de la Marne; les propriétés sont reliées par des tranchées le long de la rivière et des gourbis abritent des sentinelles doubles. Les nuits sont glacées, le ciel est d'un bleu profond. Les étoiles brillent d'un éclat hyperboréen. La neige conservant sa blancheur immaculée étouffe tous les bruits et le silence n'est troublé que par les murmures de la rivière.

Quelquefois des coups de sifflet retentissent dans la nuit. Ce sont nos enfants perdus qui s'appellent et nous avertissent qu'ils font bonne garde. Malgré la rareté des alertes, il faut cependant ouvrir l'œil. Une nuit, le long de la rive opposée une barque glisse silencieusement au gré du courant. Sitôt aperçue, elle est criblée de balles. Elle s'arrête entre les arbres dont les branches baignent dans l'eau. Contient-elle des éclaireurs ennemis ? Quelques instants après, elle reprend sa marche, mais vers le milieu de la rivière avec l'allure d'une embarcation allant à la dérive. Le doute n'est plus permis; des ennemis la montaient et, sous notre feu, avaient dû l'abandonner. Une autre fois, en plein jour, un Allemand, caché derrière un arbre, trahit sa présence. Il tombe, abattu par l'arme d'un de nos camarades.

Malgré les distributions de vivres toujours régulières, l'oisiveté aidant, le soldat devient maraudeur : il ne dévaste pas, mais il fait main basse sur les vivres cachés, solides et liquides.

Ici trouve sa place l'anecdote suivante :

En creusant le sol d'un jardinet de la rue des Jardins à Nogent, d'un coup de pioche un soldat

de ma compagnie brise une bouteille enterrée. C'est une révélation ! Le malheureux propriétaire de la maison avait enfoui son vin et des provisions de bouche, espérant retrouver son bien, une fois la tourmente passée. Les camarades arrivent et fouillent le terrain. On exhume des bouteilles de vin, des fioles de cognac et de toutes sortes de liqueurs. Émerveillés de la trouvaille, nos mâtins s'en donnent à cœur joie. Les privations sont oubliées. Avare de l'aubaine fortuite, la 1re compagnie du 3e bataillon sait en vivre quelques jours. Les compagnies voisines ayant eu vent de la chose cherchent à en profiter. Mais, dans la compagnie, on veille soigneusement sur le dépôt sacré; des hommes de chaque escouade montent la garde jour et nuit et rien n'en sera distrait.

L'aspect du régiment change à vue d'œil. Les compagnies sont désormais bien soudées ensemble et forment un tout solide. Les officiers ne sont plus des inconnus entre eux; les sous-officiers et les hommes se connaissent bien. Le sang versé en commun dans trois combats a cimenté cette union. Les uniformes ne sont plus neufs, mais recouvrent des hommes qui ont déjà beaucoup souffert, qui ont passé dehors, et sous la neige, de longues nuits terribles et glaciales. Sous la capote défraîchie, sous le képi fané dont la visière ne se lève plus droite vers le ciel, suivant la mode d'alors, les hommes paraissent plus amaigris et plus vigoureux tout à la fois. Et le cœur des braves soldats dont la misère va grandir bat plus fort, sous leurs vêtements râpés.

Dans les prises d'armes, une innovation s'est produite pour la tenue. La toile de tente n'est plus roulée sur le sac. Pliée en quatre, attachée au col par une courroie de sac et passant sous le ceinturon, elle forme plastron. Le troupier y trouvait son avantage, le sac étant déchargé d'autant. Puis l'homme, ayant généralement l'arme à la bretelle, pouvait se servir de ce plastron comme d'un manchon. La poitrine et les mains trouvaient là une protection contre la morsure du froid. Ce fut le 136e qui inaugura cette nouvelle tenue. Nommé caporal, après les combats de la Marne, je passe à la 3e compagnie du 1er bataillon. Cette compagnie, venant du 51e de ligne, était composée de vieux soldats ayant presque tous fait la campagne du Mexique.

C'est elle qui, le 3 décembre, au matin, avait si bien accueilli l'ennemi et fait faire demi-tour aux Saxons. Ces braves gens me traitèrent en enfant gâté. Les plus mauvaises têtes ne furent pas les dernières à chercher à m'être agréables. J'avais même, pour me seconder, un caporal honoraire ! Le souvenir de leur bon vouloir, de leurs attention, m'est particulièrement sensible. Je souhaite de tels hommes à la Patrie, quand elle fera la suprême levée de ses futurs vengeurs.

Nogent fut le dernier cantonnement convenable du régiment. Nous y avons trouvé quelque repos, quelque soulagement à notre sort. En quittant ce village, nous ne savions pas dans quelle misère nous allions tomber, par quelles terribles épreuves nous devions passer !

Depuis quelques jours le bruit courait d'une nouvelle sortie en masse et certains indices nous l'annonçaient très proche. Le 19 décembre, au soir, l'ordre est donné de se préparer à partir le lendemain; les préparatifs sont vite faits et le 20 décembre, à midi, le 136e quitte Nogent. En partant on jette un triste et dernier regard sur les hauteurs de Villiers, tombeau de beaucoup de nos braves camarades (1).

(1) Le 17 décembre, la division reçoit une nouvelle organisation, elle comprend :

1re brigade Général FOURNÈS.	4e régiment de zouaves. Régiment de mobiles de Seine-et-Marne.
2e brigade Colonel COLONIEU.	136e régiment de ligne. Régiment de mobiles du Morbihan.

Le même jour, les régiments touchent six jours de vivres de campagne et quatre jours d'avoine, en prévision d'un mouvement ultérieur pour lequel les hommes n'emporteraient que la tente-abri, une boîte à graisse, leurs cartouches, leurs vivres et leurs ustensiles de campement; le reste doit être envoyé au petit dépôt établi à Courcelles dans les baraques construites par le génie.

Les instructions données par le général commandant la deuxième armée en vue de l'opération projetée portent que « la veille du jour fixé, la division de Bellemare, avec son artillerie divisionnaire, se transportera au village de Merlan où elle prendra position pour y passer la nuit. »

Ce mouvement a lieu le 20 décembre.

(Historique du 136e de ligne.)

XI

COMBAT DU BOURGET

(21 décembre)

A 10 heures du matin on quitte Nogent. Le trajet de ce village à Merlan, près Noisy-le-Sec, s'effectue par une belle et froide journée. Nous passons sous le fort de Rosny, nous touchons à cette localité et nous nous dirigeons vers Noisy.

Les forts de Nogent, de Rosny et les batteries de positions bombardent les lignes allemandes, et c'est par une vive canonnade que nous arrivons à Merlan où nous allons camper. Tristes villages que Merlan et Noisy-le-Sec, et sans ressources pour le soldat. Devant eux, s'étendent des plaines dénudées où, l'été, le soleil doit tout brûler et sur lesquelles, l'hiver, le vent du nord souffle âpre et mordant. C'est sur ce sol ingrat et inhospitalier que va commencer notre vie de misères et de privations inouïes. C'est là, dans ces plaines de Bondy et de Bobigny, que presque sans nourriture, sans feu, sous un ciel inclément, en proie à l'implacable morsure d'un froid exceptionnel, va s'étioler, s'affaiblir, se désorganiser la division de Bellemare, comme du reste tout le corps du général d'Exéa.

On campe près du canal. Toute la journée

des masses de troupes défilent derrière nous (1). L'artillerie passe lentement, interminable, avec ses pièces de gros et de petit calibre, avec ses mitrailleuses. Et en voyant toutes ces batteries en mouvement, on se dit que ça chauffera demain. On préfère cette activité à l'oisiveté qui commençait à nous peser. On y laissera peut-être sa peau, mais n'importe, on souhaite « le coup de chien ».

La nuit s'écoule tranquille. A 4 heures du matin, les troupes s'assemblent sans bruit. En l'absence du capitaine Landry, retenu près du commandant, le lieutenant Audouy fait former le cercle et le sergent-major Closquinet lit la proclamation adressée à l'armée, proclamation bien pâle quand on la compare à celle du 28 novembre.

« L'artillerie canonnera les villages, les réduits fortifiés occupés par l'ennemi. Une fois la résistance ébranlée, on se lancera en avant. On refoulera les Allemands le plus loin possible et on ira coucher à Aulnay-lès-Bondy. »

(1) La 2e brigade campe entre Merlan et Noisy-le-Sec, dans un pli de terrain, à l'abri de la vue de l'ennemi ; elle est donc sur deux lignes, ayant à sa droite le bataillon des francs-tireurs formé d'une compagnie de chaque régiment de la division, de la force de 90 hommes, cadres non compris, sous les ordres du commandant Blanc, du 136e de ligne. A ce bataillon ont été adjoints les « Amis de la France », légion d'un effectif de 117 hommes. La 1re brigade campe entre la ferme de Landeau et Noisy, au pied du fort. *(Historique du 136e de ligne.)*

L'uniforme des « Amis de la France » était fort coquet. Pantalon et képi marron à bande noire, dolman marron avec tresses noires. Cette légion était composée de volontaires anglais, américains, belges, suisses, suédois et espagnols. Elle se conduisit admirablement.

Et c'est tout ! Pas un mot magique, pas une phrase émue qui puisse communiquer l'élan à ces milliers de soldats qui vont risquer leur vie. Le lieutenant ajoute qu'on ne doit faire aucun quartier, ne pas recueillir de prisonniers. Défense de s'arrêter pour secourir les blessés. Quant aux officiers, ils sont autorisés à se servir de leurs armes contre les hommes qui tourneraient le dos à l'ennemi. Dernière recommandation, bien inutile, les soldats de la division de Bellemare n'ayant jusqu'ici présenté aux Allemands que leurs poitrines à découvert. Proclamation et allocution sont écoutées silencieusement. La tristesse sur les visages on rompt le cercle.

Le camp est levé dans une nuit sans étoiles rendue plus épaisse par un fort brouillard ; la marche s'effectue lente mais sans les à-coups que l'on pouvait craindre. Derrière nous, les feux de bivouacs abandonnés jettent de tristes et mourantes clartés. Le silence est partout, dans nos rangs comme sur les champs que nous foulons. A peine quelques bruits produits par les armes qui s'entre-choquent et par la toux fréquente de ceux que la bronchite a déjà touchés.

Nous passons à une des extrémités de Bondy. Là sont rangées des files de voitures d'ambulances, leurs lanternes discrètes perçant le brouillard. Spectacle inutile à présenter à ceux qui vont au combat. Pourquoi éveiller dans les esprits les sombres pensées et évoquer par anticipation la poignante image des morts et des blessés ? Il faut se battre bien, il faut tâcher de vaincre, voilà

seulement les salutaires idées qui doivent germer dans la tête du soldat !

La vision malencontreuse s'efface. Plus de maisons. Encore la pleine campagne silencieuse et toute noire. On fait halte. Le 136e se range en ordre de bataille. Sans un mot, sans un cri, les faisceaux sont formés. Les ordres se transmettent à voix basse. Derrière nous, à nos côtés, d'autres régiments se massent ; on ne les voit pas, mais on les devine au bruit de leurs armes et non au pas des hommes étouffé dans les terres labourées. Le jour se lève uniforme et brumeux. Pour dissimuler plus longtemps leur présence, les régiments se couchent à plat ventre dans les chaumes. Au petit jour, il est étrange d'apercevoir toutes ces longues files de soldats couchés ou à genoux. Les Français vont-ils tout à l'heure s'élancer et, dans un choc irrésistible, culbuter l'adversaire ? Hélas ! nous sommes réservés à plus ingrate besogne.

A notre gauche un régiment pousse des acclamations. Ce sont des mobiles. Un officier supérieur les harangue. C'est le colonel Colonieu, suivi de ses gendarmes d'escorte ; il s'arrête maintenant sur notre front, droit sur sa petite monture arabe : « Courage, dit-il, grande victoire ! Le général Chanzy, à la tête de l'armée de la Loire, a repris Orléans et fait dix mille prisonniers. Vive la France ! » Quelques cris de : Vive la France ! Vive Colonieu ! lui répondent.

L'espérance a déserté les cœurs et le doute règne dans les esprits. Certes, on se souvient des deux

glorieuses journées de Champigny, mais aussi de la retraite derrière la Marne.

Le canon se met à parler, lui aussi, et le régiment, dans son ordre en bataille, marche en avant. Au loin, à notre gauche, s'élève le clocher d'un village. C'est le Bourget. La lutte s'y dessine violente. De tous côtés, maintenant, grosses pièces de marine et pièces de campagne bombardent les positions ennemies. Leurs feux ne cesseront qu'à la nuit. Devant nous, un bois émerge de la plaine, c'est le bois de Groslay. A droite et à gauche, des champs à perte de vue. Nous avançons tout droit vers ce bois où rien ne décèle la présence de l'ennemi. Cependant, le silence qui y règne semble nous réserver une désagréable surprise. Vaine appréhension. Sans coup férir, nous prenons possession des taillis suspects. Nous les occupons de la base au sommet; nous commandons ainsi la plaine de tous les côtés. A cette conquête doit se borner notre rôle dans cette ingrate journée.

Nous sommes admirablement placés pour observer les mouvements de l'ennemi. S'il veut déboucher de sa position, il trouvera à qui parler. Mais nous n'irons pas, non plus, coucher à Aulnay-lès-Bondy. Du côté du Bourget, le combat fait rage. Plus près de nous, ce ne sont que maigres et intermittentes fusillades. Les masses d'infanterie, mises en mouvement pour tenter les Allemands et les attirer en plaine, restent complètement inactives. Si l'infanterie n'entre pas en lutte, l'artillerie s'en charge et des centaines de canons tonnent à la fois.

Dans la plaine, à droite, aucun mouvement ne se dessine. Seule une batterie prussienne du Raincy tire dans notre direction sans nous faire de mal. Son tir ne se rectifie pas de la journée. La largeur du bois est minime et notre présence y est connue. Pourquoi ces obus n'éclatent-ils qu'à quelques mètres de la lisière? Quelques éclats sont bien projetés vers nous et c'est tout. Des ambulanciers s'avancent dans la plaine. L'ennemi les salue de quelques projectiles et ils se retirent.

Lentement, tristement, la journée s'écoule. On cherche à deviner ce qui se passe, à voir un peu du combat et on n'aperçoit que le feu de la batterie prussienne du Raincy. Quelques uhlans, véritables jouets de Nuremberg, paraissent à l'horizon et s'évanouissent presque aussitôt. Toute la journée, je reste seul dans mon coin et je ne vois que le lieutenant Audouy et le sergent Boucher qui viennent de temps en temps faire un brin de causerie. On fume pour tromper l'ennui et l'inaction.

Vers la fin du jour, nos batteries cessant le feu, reprennent en longues files le chemin des cantonnements. L'ennemi a vu ce départ; son feu d'artillerie redouble d'intensité sans causer grand dommage aux colonnes qui se retirent et disparaissent. A son tour, l'infanterie allemande tente un mouvement offensif, pensant avoir bon marché de nous. Poussant ses hurras habituels, elle se découvre et se lance à l'attaque du bois de Groslay. On veillait bien de ce côté; l'adjudant Percheval,

type du robuste soldat de cette époque, commande la compagnie qui défend le point menacé. Sans perdre un instant, il rassemble ses hommes et leur fait exécuter des feux de peloton bien dirigés. C'en est fait du mouvement offensif des Allemands. L'officier qui, de la voix et de l'épée, cherche à enlever ses soldats, est couché à terre par les balles françaises. Derrière lui, beaucoup d'Allemands tombent morts ou blessés. Le reste recule, tourbillonne et disparaît derrière ses abris. L'ennemi ne renouvellera pas cette seule tentative faite par lui depuis le matin. Quelques jours après, en récompense de son sang-froid et de son énergie, l'adjudant Percheval sera nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Des deux côtés, les pièces de campagne deviennent muettes. Seuls les forts et les redoutes font entendre la voix de leurs canons. La nuit, nuit terrible, s'étend sur le champ de bataille. Le froid est extrême et descend à 15 degrés. Demain matin on constatera ses funestes effets dans les tranchées des grand'gardes et des milliers de malades entreront aux ambulances (1).

Lentement aussi reviennent les voitures remplies de blessés, accompagnées par les Frères de la Doctrine chrétienne, soldats de Dieu, qui surtout, dans cette journée du 21 décembre, ont fait preuve du plus admirable dévouement. Les balles ne les avaient pas épargnés.

(1) Les pertes du 136e, pour la journée du 21 décembre sont : 3 tués et 11 blessés. *(Historique du 136e.)*

Vers midi et demi, du côté du Bourget, le frère Néthelme, en relevant un blessé, était tombé mortellement frappé.

« Quelques jours plus tard, le frère Néthelme, ramené à Paris, était solennellement enterré, et les enfants de Saint-Nicolas, ses élèves, suivirent tristement son convoi sans se douter, les pauvres petits, que cinq d'entre eux seraient à leur tour, prochainement, cruellement et mortellement frappés par une bombe prussienne (1). »

Les pauvres troupiers admiraient le courage et la charité de ces braves gens que le « populo » gouailleur, se croyant spirituel, appelait des « ignorantins ».

Quelques esprits forts, orgueilleux athées, furent obligés de reconnaître que sous la robe noire de ces humbles serviteurs de Dieu battait un cœur intrépide, insouciant des dangers et rempli de la plus sublime charité envers ceux qui souffraient pour la Patrie !

« Les frères de la Doctrine chrétienne s'en allaient paisiblement, sous la grêle des balles, ramasser les blessés, les rapportant dans leurs bras, ne reculaient devant aucune besogne, si dure ou si dégoûtante qu'elle fût, ne se plaignaient jamais du manque de nourriture, ne buvaient que de l'eau, ne touchaient jamais à un sac abandonné et revenaient ensuite à leurs humbles travaux des classes sans se douter qu'ils avaient été des héros (2) ».

(1) Henri Rabot, page 125.
(2) Francisque Sarcey, page 243.

XII

CANTONNEMENT DE NOISY-LE-SEC

LES TRANCHÉES

A notre tour de quitter le champ de bataille. Reformé derrière le bois de Groslay, le régiment rentre encore le dernier. J'appris, depuis, que le bruit s'était répandu dans le corps d'armée du danger couru par la brigade Colonieu. On répétait que le 136e avait été entouré par l'ennemi mais qu'il avait pu très heureusement se dégager à temps. Notre retour tardif fut sans doute la cause de ces bruits erronés. Franchissant la longue ligne des tranchées qui couvrent nos positions, nous allons cantonner à Bobigny (1).

Les grand'gardes sont installées dans des tranchées reliées entre elles ; sans feu, couverts seulement de la demi-couverture et de la toile de tente, exposés à la bise glaciale qui ne rencontre pas d'obstacles, les malheureux soldats de garde endu-

(1) La division est campée, dans la nuit du 21 au 22 décembre de la manière suivante : 1re brigade entre Bobigny et le canal ; 2e brigade à Bobigny.

Artillerie en arrière de l'infanterie. *(Historique du 136e de ligne.)*

rent le maximum de souffrance qu'un homme peut supporter. L'aspect de ces grand'gardes est navrant.

Certes, nous souffrons beaucoup et cependant nous sommes remplis de pitié devant l'épouvantable détresse de nos pauvres camarades des avant-postes. La tête entourée de mouchoirs, le corps enveloppé de la couverture et de la toile de tente, ils ne présentent plus l'aspect de soldats. Ce sont de véritables fantômes, debout dans leurs fosses. Et cette nuit-là, la tranchée est bien une tombe. Demain matin, beaucoup de ces malheureux seront trouvés morts par congestion. Combien plus nombreux seront ceux, qui, pieds et mains gelés, atteints de bronchite, vont aller encombrer ambulances et hôpitaux !

Bobigny ! pauvre village bombardé deux fois, c'est là notre cantonnement dans cette terrible nuit plus meurtrière que les deux journées de Champigny. Les maisons sont éventrées par les obus. Plus de portes, plus de fenêtres ! Elles ont été l'aliment des feux de bivouacs. Les toitures n'existent pour ainsi dire plus. L'église entièrement ravagée, aux dalles brisées ou soulevées, abrite une foule de soldats au teint hâve, hébétés, qui se réchauffent et dorment autour de maigres brasiers. Spectacle fantastique digne du pinceau d'un des éminents artistes qui ont évoqué les scènes de l'année terrible.

Mais, où se loger ? Toutes les habitations regorgent de monde. Quelques hommes restent devant les faisceaux. Impuissants à organiser un canton-

nement impossible, sachant que nous ne pouvons rester indéfiniment en plein air, nos officiers nous engagent à chercher des abris, à rester par escouade et à nous rassembler rapidement quand le clairon sonnera la marche du régiment. Au milieu de nos recherches nous apprenons que le colonel Colonieu n'est pas encore de retour. On est très inquiet sur son sort. Ses troupes une fois en sûreté, cet énergique officier avec ses gendarmes d'escorte, était retourné aux grand'gardes. Là, mettant pied à terre et laissant son cheval à ses hommes, après leur avoir recommandé de l'attendre, il s'était aventuré tout seul en avant des petits postes pour voir par lui-même si les Allemands bougeaient et tentaient un mouvement contre nos lignes. Au bout d'un long espace de temps, ne voyant pas leur chef revenir et perdant patience, les gendarmes étaient rentrés et propagaient le bruit de l'enlèvement de Colonieu. Au petit jour nous eûmes le plaisir de voir revenir sain et sauf le brave colonel, satisfait de sa hasardeuse expédition. Cet officier supérieur premier chef du 136e de ligne était très aimé des troupes.

Ardent entraîneur au feu, insouciant de sa vie, prodigue d'efforts pendant le combat, et, après la lutte, attentif au bien-être de ses soldats, ménager de leurs forces, il ne se reposait que sur lui-même du soin de leur sécurité.

Avec quatre ou cinq camarades de l'escouade, nous finissons par trouver un asile, petite chambre sous le toit d'une bicoque.

En parlant de toit, j'exagère, car il n'en reste

plus que la moitié. A travers les lattes disjointes et la couche de zinc en partie arrachée, on voit briller les étoiles au ciel. N'importe on est heureux d'avoir trouvé cet abri ouvert à tous les vents et malgré un froid inexorable on dort à poings fermés. Au matin, transis, les membres raidis, nous voulons partir et rejoindre les faisceaux; un obstacle imprévu nous arrête. Nos camarades, locataires du rez-de-chaussée, ont enlevé pendant notre sommeil les marches de l'escalier pour se procurer du feu. Position gênante et amusante tout à la fois que la nôtre, car nous sommes à trois mètres du sol. On saute en riant, se passant les sacs sous les regards des camarades amusés qui nous ont joué un bon tour sans le vouloir. La matinée se passe à errer dans Bobigny, à battre la semelle pour se réchauffer, car le froid devient des plus intenses. Enfin, dans la journée le clairon sonne le rassemblement et le régiment se réunit rapidement.

Adieu Bobigny! Triste séjour de quelques heures! Nous ne te reverrons plus. Nous partons et par les champs mornes et désolés, nous prenons le chemin de Noisy jusqu'au moment où les Prussiens nous forceront à déguerpir (1).

Dans ce triste village, que n'ont pas encore

(1) Le 22 décembre par ordre du général en chef, la division de Bellemare cantonne comme suit :

1re brigade à Merlan;

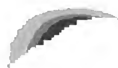
2e brigade à Noisy-le-Sec, depuis la place et toute la partie est qui comprend la route de Noisy-le-Sec à Rosny.

(Historique du 136e de ligne.)

visité les obus, nous comptions avoir un peu de répit (1). Hélas! au contraire, plus de repos. Mortelles heures passées sur le qui-vive! Les faisceaux restent nuit et jour dans les rues. Les alertes sont continuelles. Chaque jour le clairon sonne et on part dans la plaine au pas gymnastique, pour ne revenir que dans la soirée, plus souvent dans la nuit. Dans ces champs dénudés, sans une ride de terrain, le vent du nord, ne rencontrant pas d'obstacles, glace tout sur son passage et nous cingle cruellement le visage. Malheur à celui qui touche l'acier de son arme, il éprouve de suite une douleur intense, et les doigts se détachent vite du fusil, gardant comme l'empreinte d'une forte brûlure. Sur l'étendue morne et glacée, nul signe de vie. Tenter de faire du feu serait un mythe? Pas de bois! De l'eau? il faut aller bien loin pour en trouver; encore gèle-t-elle en route!

Quant à l'aspect des troupes, il est navrant. On se couvre comme on peut. Les uns sont affublés de fourrures de femmes, d'autres de couvertures de lits, ce sont les heureux. C'est la misère du soldat poussée à l'extrême. Ventre creux, sans eau, sans feu, les hommes ne sont plus que des ombres. Aussi les vides sont nombreux dans les rangs, et l'hôpital trouve-t-il une proie facile dans ces malheureux anémiés. C'est bien Moscou sous Paris, comme l'a dit Jules Simon. Les jeunes recrues de Paris viennent combler les vides. Elles ne suppor-

(1) Voir aux annexes le *Journal des marches et reconnaissances du 136e de ligne*, du 23 décembre 1870 au 16 janvier 1871.



tent pas longtemps cette effroyable vie. A peine arrivées, elles vont à leur tour envahir les ambulances, atteintes par la dysenterie et la fièvre typhoïde. Un mois ne s'est pas écoulé encore depuis les batailles de la Marne et voilà ce qu'ont fait des valeureux soldats de Bry et de Champigny, le froid, la fatigue, la faim et l'imprévoyance coupable de chefs de peuple, sans vigueur, flatteurs de la multitude dont ils sont les esclaves. Ce sont toujours les mêmes troupes qui sont à l'avancée, qui ne sont jamais relevées. On ne songe pas à les remplacer par des régiments moins éprouvés. Il y a pourtant dans Paris 350.000 gardes nationaux! On arrive ainsi à Noël. Cette joyeuse fête se passe pour nous dans les champs glacés de Bondy. A minuit, on prend les armes ainsi que tous les régiments, nos voisins. Est-ce une alerte? Non pas; sans le savoir nous assistons à une messe de minuit célébrée à notre intention. On ne le sut que plus tard. Et les faisceaux se reforment. Péniblement on a pu se procurer du bois; nous aussi, nous avons nos bûches de Noël. Ce sont des troncs d'arbres amenés de très loin. A cheval dessus, à mesure qu'ils brûlent on les pousse dans le foyer. L'âcre fumée de bois vert nous prend à la gorge, nous abîme les yeux, et le froid nous glace les épaules en même temps que se calcine la semelle des souliers. La soif s'en mêle. Je paye vingt sous à un camarade le bidon d'eau qu'il est allé chercher à un kilomètre en brisant la glace du canal. A bout de forces, en proie à un sommeil irrésistible, je

me couche à terre la tête sur le sac. Je pouvais payer cher cette imprudence. Presque de force on me fait relever. Et je dois la vie, tout au moins la santé, aux vieux camarades qui m'aimaient et qui me redonnent du cœur. Je n'étais pas le seul à être imprudent ; quand le jour luit sur le triste bivouac, plusieurs hommes sont à moitié gelés et ne peuvent se relever. On les conduit, on les porte à l'ambulance.

Ah ! décembre et janvier auront été de terribles pourvoyeurs d'hôpital ! Le Gouvernement n'a cure de toutes ces misères. On peut mourir aux avant-postes, cela semble tout naturel, car ce ne sont que des soldats qui tombent pour la Patrie !

Durant cette longue agonie de l'armée de Paris l'émeute gronde dans la cité et absorbe toute l'attention des Gouvernants. La garde nationale parade toujours dans les rues, hurle des refrains révolutionnaires et se gorge de politique dans les clubs. Elle crie à la trahison ! A ses yeux chefs et soldats, nous sommes des « capitulards » ! Désolant contraste, que ces soldats français qui souffrent et meurent sans se plaindre, tandis que d'autres Français remuent les pires passions et préparent ce monstreux crime « la Commune » ! apothéose des victoires allemandes.

XIII

CANTONNEMENT DE NOISY-LE-SEC — BOMBARDEMENT D'AVRON ET DES FORTS DE L'EST — CANTONNEMENT DE BAGNOLET

(27 décembre au 17 janvier 1871)

Les Allemands ont définitivement mis en place leurs grosses pièces de siège. Le bombardement du plateau d'Avron et des forts de l'Est va commencer.

Au lieu de rendre formidable le mont d'Avron, cette arête de terrain qui entre comme un coin dans les positions ennemies, la défense s'est montrée négligente de ce côté. Les redoutes élevées pour les pièces de marine, les tranchées de l'infanterie sont prises d'enfilade par le feu de Noisy-le-Grand.

On a laissé les Allemands construire tranquillement leurs batteries de siège, sans songer à les inquiéter. Et voici que tout à coup le 27 décembre au petit jour, l'ennemi ayant abattu pendant la nuit les arbres qui masquaient ses ouvrages, couvre d'obus les positions françaises. Le plateau d'Avron devient intenable. Les batteries, les tranchées sont bouleversées, et les troupes sont décimées par un feu

incessant. Il faut se résigner à évacuer sans retard la position d'Avron si avantageuse pour nous, qui maintenait les Allemands à distance et les inquiétait dans leur ligne d'investissement. Le feu terrible des Allemands, le froid rigoureux font de nombreuses victimes dans les rangs de l'armée. Dans la crainte d'une attaque de vive force et surtout pour couvrir l'évacuation de nos régiments affaiblis, le 136e est mis en mouvement.

A midi, nous partons de Noisy pour Rosny. Des postes français défendent la voie ferrée et s'abritent derrière le remblai. Nous voyons tomber un obus sur une maison près du chemin de fer; nos soldats de grand'garde en sortent tout effarés.

Sur les pentes du plateau, couvertes de neige, nous distinguons des points noirs en mouvement. Ce sont des tirailleurs qui observent l'ennemi et protègent la retraite. Rosny que nous traversons est occupé par le bataillon des sergents de ville, par la garde de Paris à pied et par la garde nationale. Ce village est entrain de subir le malheureux sort de Bobigny. Les obus y éclatent à chaque instant. Rangés en masse dans un champ planté d'arbres fruitiers, face à l'ennemi et au bas de la route qui va de Rosny au fort, nous attendons patiemment les événements, l'arme au pied. Sous mes yeux l'évacuation s'effectue lentement péniblement. Des prolonges d'artillerie, des pièces de canon, des voitures de déménagements chargées de vivres descendent la route du plateau. Défoncé par les charrois, couvert de verglas, le chemin est

difficile, pour tous ces lourds véhicules. L'éclatement des projectiles jette sa sinistre clarté sur cette scène de désolation.

Des chevaux se cabrent, glissent et tombent, arrêtant la file des voitures. Avec peine on les remet debout, et à chaque instant les mêmes accidents se renouvellent.

Patiemment, et non sans mérite nous attendons ainsi de longues heures. Les obus éclatent sans trêve et bien près de nous. Nous sommes habitués au bruit particulier de leur voyage dans les airs. Ils passent au-dessus de nos têtes, nous couvrent de branches cassées et vont éclater à quelques pas en arrière. Heureusement que le tir allemand est très régulier, qu'il ne se modifie pas. Des gardes nationaux vont ramasser les morceaux d'un obus qui vient d'éclater, un autre projectile arrive et leur tue deux hommes.

L'évacuation continue toujours : les Allemands ne s'apprêtent pas pour l'attaque. A 7 heures la 1re brigade vient nous relever et sans avoir subi de pertes nous reprenons le chemin de Noisy-le-Sec.

Sur le plateau se dressent encore de grandes tentes abandonnées, qui de loin semblent avoir conservé leurs hôtes. Jugeant l'évacuation terminée, les Allemands s'arrêtent de tirer sur les positions désertées. Ils préfèrent accabler de leurs projectiles les forts de Nogent et de Rosny. Maintenant ils s'attaquent à celui de Noisy. Le bombardement se fait plus violent contre les forts et contre Noisy. Ce village devient intenable pour un cantonne-

ment. Nous abandonnons donc Noisy témoin de tant de souffrances; sans regret, nous partons, emportant avec nous le poignant souvenir des longues heures passées dans la plaine, sans abri et à la merci du terrible vent du nord.

C'est à Bagnolet que nous allons cantonner, localité éloignée de l'ennemi et à l'abri de ses obus. Mais si notre sécurité y trouve son compte, notre existence cependant n'y est pas enviable. Les vivres deviennent de plus en plus rares; la mauvaise qualité s'en est accentuée. Très heureusement, je suis locataire chez le suisse de l'église, marchand de vin de son état. A un prix raisonnable, il nous cède quelques provisions. La vie des tranchées et des grand'gardes n'est pas cependant interrompue. Le service est plus régulier et les alertes ne nous tiennent pas tout le temps sur le qui vive.

Les vingt-quatre heures de grand'garde sont passées en deux endroits: douze heures à la redoute de la Boissière et douze heures le long du remblai du chemin de fer de l'Est.

Quelques pièces de marine sont en batterie derrière les murs de terre qui nous protègent. Des baraquements s'élèvent dans l'intérieur de la redoute. Le bombardement les a éventrés et les mobiles qui y logeaient ont dû les évacuer. Le sol est bouleversé; on voit à chaque pas d'énormes excavations produites par l'éclatement des obus. On rencontre aussi des trous très profonds, là sont terrés les projectiles qui n'ont pas éclaté.

Deux jours avant notre première garde à la Boissière, un obus était tombé sur une casemate.

y produisant de terribles dégâts. L'enseigne de vaisseau Armand, commandant la batterie, le capitaine adjudant-major Rang du 136e, ont les deux jambes coupées par les éclats du projectile qui a déjà enlevé la tête à notre brave chef de bataillon Odiardi. Inutile de se promener dans la redoute, la promenade y est très dangereuse. Le long du parapet, court intérieurement une tranchée. Nous y construisons des gourbis couverts de planches et de feuilles de zinc. Là, nous pouvons installer des foyers invisibles pour l'ennemi. Le gîte était presque confortable : le capitaine Landry le partageait avec mon escouade ; excellent homme, d'humeur gaie, il aimait causer avec les hommes ; il ne dédaignait pas la plaisanterie et sa bonhomie nous redonnait quelque gaieté. De temps en temps, son inséparable pipe à la bouche, il sortait du refuge et se promenait le long du parapet pour inspecter la tranchée et voir si les veilleurs étaient bien à leur poste. Dans la compagnie se trouvait un caporal dont la bravoure n'était pas la qualité dominante. Le capitaine le savait et ne manquait pas, quand il le pouvait, de faire rire ses camarades à ses dépens. Il avait imaginé de faire de grosses boules de neige durcies et de les lancer de toutes ses forces sur le toit de zinc sous lequel reposait notre poltron. Épouvanté, ce dernier se levait d'un bond, bousculait tout le monde et s'échappait affolé dans la redoute. Capitaine en tête, tout le monde alors se tordait de rire.

Les obus étaient maintenant si fréquents qu'on n'y faisait presque plus attention. L'homme de

guet n'avait plus besoin de nous crier gare. A la lumière du coup qui partait, au sifflement du projectile. nous savions s'il était à notre adresse. Souvent, il tombait près de nous, toujours en arrière, envoyant des morceaux de terre gelée sur le gourbi. Puis après quelques instants d'un silence bien naturel, l'insouciance reprenait de plus belle.

Les grand'gardes sont relevées avant le jour. Il semble que l'ennemi en connaît l'heure. Un redoublement de projectiles salue notre départ ou notre arrivée. En cet instant-là, la zone à franchir est très dangereuse et on salue le passage des messagers de mort.

La marine sert les pièces de la redoute. Les canonniers passent leur temps à réparer les dégâts, à boucher les brèches. Les Allemands les distinguent et leur adressent spécialement leurs obus. Nos marins s'animent à ce jeu meurtrier. Debout, sur le talus, la pelle à la main, le canonnier attend que l'obus arrive presque jusqu'à lui. Alors il se précipite en bas du parapet, et le projectile une fois éclaté, il reparaît sur la levée de terre, crâne, gouailleur, agitant son béret et faisant la nique aux Prussiens. Et nous admirions, et nous applaudissions cette bravoure insolente.

Des voitures spéciales portant d'énormes récipients de thé et de café, viennent la nuit à une centaine de mètres de la redoute. En dépit du tir ennemi, on court remplir son quart du liquide chaud et réconfortant qui n'est pas à dédaigner dans ces froides nuits d'hiver.

Les douze heures de grand'gardes le long du chemin de fer de l'Est sont particulièrement pénibles à passer. Là, pas de feu possible. Tout le monde est de faction à la fois, les hommes à un mètre les uns des autres, sac au dos, sous la neige, ayant comme seul point d'appui, le chassepot! Il faut surveiller l'immense plaine de neige. La fatigue, le manque de sommeil, les privations, ont affaibli le corps et l'esprit. Sans conscience de leur état, les hommes restent immobiles, le regard éteint et les pieds glacés. Quelques-uns, à bout de forces, se couchent sur le sol tout blanc. Par menace ou persuasion, avec peine, on les décide à se relever ; les objets prennent une apparence fantastique et semblent s'animer. Effets de fièvre! C'est le cauchemar qui s'est emparé du pauvre troupier transi et affaibli. Une nuit entière sans fermer l'œil, l'oreille aux écoutes, nous sommes restés hypnotisés par une masse noire qui émerge de la blancheur des champs. Les officiers eux-mêmes, passent et repassent sur la voie ferrée nous engageant à veiller. Cette tache à l'air de remuer et, l'imagination aidant, nos yeux fatigués semblent distinguer un poste ennemi en mouvement. Hallucination! Au petit jour, la fameuse tache n'est plus qu'un gros rocher que la neige n'avait pas recouvert, et on trouve le moyen de rire de cette méprise. Mais que de visions dans ces nuits d'insomnie! Attentive, énervée, habituée au silence l'oreille perçoit le moindre bruit que l'imagination transforme tout de suite en danger. Et cependant l'ennemi reste dans

ses lignes, contemplant comme nous la solitude neigeuse, mais apercevant aussi nos mouvements. Se reposant sur le tir de son artillerie, il se contente d'observer.

Chaque nuit, des reconnaissances parcourent, fouillent le plateau d'Avron, chargées de rabattre sur nos grand'gardes les postes allemands débusqués. C'est la baïonnette seule qui doit agir ! Voir si l'ennemi est fortement retranché sur tel ou tel point, faire des prisonniers qui nous renseigneront, c'est là le but de ces petites expéditions, Souvent on revient bredouille.

Le 9 janvier, au cours d'une de ces reconnaissances, une déplorable erreur se produisit. Le 3e bataillon était à l'affût sur le mont Avron; notre bataillon de francs-tireurs sous les ordres du commandant Blanc, après avoir battu la plaine sans résultat, revenait vers la grand'garde établie le long du remblai du chemin de fer. Cette grand'garde sait cependant que des troupes française sont devant elle et doivent rentrer de son côté. A une heure et demie du matin, elle voit des ombres s'agiter et n'entend pas la marche du régiment sifflée par les enfants perdus. Elle croit que c'est l'ennemi qui approche. Le talus du chemin de fer s'illumine subitement de coups de feu. Le caporal Rey du 136e tombe frappé à mort. Les francs-tireurs crient : « Ne tirez pas! » « Nous sommes Français ». Ces cris sont enfin entendus.

La fusillade cesse. Cette triste méprise qui coûte la vie àun brave soldat, doit être mise au compte

d'un continuel surmenage d'hommes fatigués et souvent de garde aux avant-postes (1).

Ces mêmes troupes étaient toujours à l'avancée! L'ennemi a entendu toutes ces clameurs, il a vu les éclairs des fusils et ses batteries se mettent à tirer sans relâche. C'est sous une pluie de projectiles que nous quittons le plateau, les compagnies distantes d'une centaine de mètres, pour offrir moins de surface aux obus.

Nous voici enfin dans Rosny, après avoir franchi la barricade de pavés élevée à l'entrée du pont du chemin de fer. Le malheureux village est déjà terriblement dévasté. L'ennemi redouble son feu sur lui. Dans leur chute, les obus nous couvrent de poussière et de plâtras. Les murs s'écroulent avec fracas; d'énormes poutres viennent s'abattre à nos pieds, embarrassant les rues déjà peu praticables et à la rouge lueur des explosions, apparaissent les ruines des habitations. Enfin, en quelques minutes qui paraissent longues, le village est traversé. Près du fort de Rosny, le bataillon est reformé et regagne Bagnolet.

Depuis le 21 décembre l'existence du 136e avait été singulièrement pénible. Les tranchées avec leurs boues ou leurs neiges, les alertes continuelles, les nuits glaciales passées sans feu, avaient épuisé le régiment, comme du reste toute la division de Bellemare, tout le corps d'Exéa.

Il eût été bien facile, cependant, d'accorder un

(1) Les dix hommes qui ont violé ainsi la consigne sont punis de soixante jours de prison et mis à l'ordre de la division.

peu de repos à ces troupes auxquelles on avait tant demandé. On pouvait tout au moins les alléger d'une partie du service des avant-postes. Quatre cent mille hommes de Garde nationale formaient une réserve dans laquelle on pouvait puiser. Il fallait et on devait demander à la population mâle de Paris plus d'efforts généreux, plus de dévouement viril. Il fallait aussi inculquer aux citoyens armés et enrégimentés une véritable discipline militaire et le sentiment sacré du devoir. Il fallait encore encourager les bons bataillons, faire plier ou licencier les mauvais, fermer les clubs révolutionnaires, et mettre à l'ombre les orateurs fous ou dangereux de ces réunions. Rien de tout cela ne se fit et jusqu'au bout on réclamera de l'armée des efforts surhumains.

Hélas ! le Gouvernement avait levé plus d'hommes que de soldats, que de vrais combattants. Combattants ! beaucoup le deviendront, quand la France aura capitulé, quand il s'agira de donner le coup de pied de l'âne à la Patrie ! Du reste, qu'espérer d'un gouvernement de rencontre où siègent les Jules Ferry, les Jules Simon, les Pelletan, les Arago et les Jules Favre ! Les uns sont incapables, les autres sont criminels ; tous ont refusé au régime précédent l'argent et les moyens destinés à rendre la France invincible. Trochu, paralysé par ces hommes néfastes, avocats à courte vue et à parole trompeuse, le vaillant Ducrot, l'habile Vinoy ne pouvaient plus rien contre le flot révolutionnaire qui montait toujours. Ducrot avait pour lui son indomptable patriotisme, Vinoy

8

le prestige que lui valut son admirable retraite de Mézières. Mais Ducrot n'était pas revenu victorieux de Champigny, mais Vinoy était bonapartiste! Mauvaises raisons. Eh! Quoi! Messieurs les Républicains, parce qu'il n'existait pas d'épée républicaine, vous refusiez à votre pays l'aide d'une épée bonapartiste! Vous n'en aviez pas le droit! Mais, périsse la France plutôt que la République! Vous étiez des trembleurs, vous aviez peur que le général victorieux ne changeât son épée contre un sabre qui vous aurait matés.

C'est pitié de voir où en était votre patriotisme. Plus bas que vous s'agitaient les Flourens, les Delescluze, les Millière, les Razoua et autres membres de la Commune future. Plus bas encore bouillonnait l'écume internationale. Cette foule sans nom devait, à l'instar des barbares, faire couler le sang français dans Paris et faire flamber ses monuments témoins de tant de faits glorieux, terribles et mémorables. On les nommait les « Rouges! » ces gens là; ils garderont éternellement le rouge stigmate de leurs crimes et de leurs dévastations.

Triste époque que celle de la Défense nationale, où on voit les généraux français gênés dans leurs actions, être obligés de composer ainsi avec des sans-patrie.

XIV

BUZENVAL — MONTRETOUT

(10 janvier 1871)

Comme étrennes, 1871 avait apporté aux Parisiens, de plus grandes privations et à l'armée une augmentation de misère.

Depuis plusieurs jours on reparlait de sortie, la la vraie cette fois-ci, la sortie torrentielle qui devait, irrésistible, balayer les assiégeants. Que d'espérances, que d'illusions on verse à cette malheureuse population énervée par la durée du siège et par les fausses nouvelles ! Cependant, Paris n'a plus foi dans les chefs militaires, dans les troupes dont il croit le courage et la constance émoussés. Hélas ! Paris, qui est resté chez lui, au club, dans la rue, au rempart, n'a rien vu. Il ne connaît pas le dévouement de ces généraux, de ces officiers, qu'il suspecte et traîne dans la boue, l'abnégation des troupes de ligne et de mobiles, qui jour et nuit sont dehors, aux avant-postes, dans les tranchées. Il ne songe pas qu'à toute heure, obscurément, les soldats meurent pour la Patrie. Paris ne croit qu'à ses barricades, qui vont bientôt nuire profondément à la sortie du 19 janvier.

Il fallait aux Parisiens une sanglante et dernière satisfaction.

Beaucoup de vaillants soldats vont être encore

fauchés ; mais cette fois-ci, le sang de Paris, son meilleur sang va couler, car le mauvais se réserve pour l'insurrection.

Quittant Bagnolet et Montreuil, la division de Bellemare traverse Paris. L'aspect de la Ville est désolé. Rares sont les gens sous l'habit civil. Hommes faits ou adolescents, les habitants portent la vareuse et sont coiffés du képi. C'est un flot incessant de gardes nationaux, de mobiles, de francs-tireurs, d'ambulanciers et de gardes civiques qui circulent dans les rues (1).

Les boutiques sont vides et beaucoup sont fermées. Le long des trottoirs, une pauvre et hâve population se livre à un commerce dont les marchandises consistent en de maigres lots de légumes ou de petits tas de bois à brûler. Car, de même que la nourriture, le combustible se fait rare. Cette traversée de la grande Cité cause une pénible impression. Et cependant, il règne une grande animation ; à chaque pas on croise des détachements de garde nationale, de mobiles, même de ligne.

Où sont donc ces foules joyeuses des Champs-Élysées? On n'entend plus les chants du commencement du siège. Les joyeux, les poltrons, les égoïstes ont quitté Paris pour Londres, Bruxelles. les côtes de Bretagne et de Normandie. Les braves ont endossé la vareuse de la Garde nationale, et

(1) Les gardes civiques étaient recrutés dans les gens âgés et dans les tout jeunes gens. Ils étaient préposés à la garde des boulangeries et des boucheries. Ils assuraient l'ordre parmi les gens qui faisaient la queue.

ce sont ceux que nous croisons dans les rues. Quant aux chants !... les gosiers ne sont plus capables d'émettre que de fortes quintes de toux.

Nous arrivons à Courbevoie où nous cantonnons dans la rue des Jardins. Ma compagnie loge dans la maison du docteur Bouchut. Courbevoie, Puteaux et Asnières, sont bondés de troupes. Les deux côtés de l'avenue de Saint-Germain sont occupés par l'artillerie. Vers 4 heures, arrivent des bataillons de guerre de la Garde nationale, aux capotes de couleur noire, grise, marron et vert foncé. C'est maintenant un véritable fourmillement d'hommes dans les rues. Soldats et gardes nationaux errent au hasard, en curieux, ne fraternisant guère ensemble, les premiers regardant les seconds de travers et ceux-ci paraissant peu satisfaits de l'attitude presque hostile de l'armée à leur égard. La glace entre les deux troupes ne fondra que demain sous le feu de l'ennemi. La tenue prête aussi à réflexions. Jusqu'ici la garde nationale ne connaissait presque que la garde aux remparts et les promenades militaires. Quelques rares bataillons ont pu tâter d'avant-postes peu dangereux. Les hommes sont bien et chaudement vêtus d'uniformes neufs. Le passe-montagne leur garantit la tête des morsures du froid. Mais que de gardes se rendent ridicules par le port d'un attirail inutile et encombrant !

La ligne et la mobile, au contraire, ne présentent pas l'aspect d'une troupe bien habillée. Les capotes sont usées, effilochées et les pantalons déchirés et rapiécés. Quant aux képis, il a tant

plu et neigé dessus, que la forme en est souvent étonnante. Les visières fendillées, gondolées, sont d'une fantaisie incroyable. Les souliers sont misérables, brûlés par les feux de bivouacs et racornis par la boue glacée. Les sacs qui ont subi mille chocs, qui si souvent ont servi d'oreillers, sont bossués et d'un noir douteux. Voilà pour l'habillement et l'équipement. Quant aux hommes assujettis depuis trois mois à toutes les misères, à toutes les privations de la vie en plein air, ils sont d'un aspect peu florissant.

Les visages sont maigres et pâles, les barbes sont longues. Mais l'allure est vive, décidée, solide. Demain on ne sera pas fatigué et on tiendra vigoureusement du matin au soir. On sent que ce sera le dernier combat et on saura s'y comporter bravement, malgré la foi éteinte dans les âmes.

Avec la nuit, arrivent de nouveaux gardes nationaux. Puis l'artillerie se met à défiler et à se ranger dans la grande avenue et dans celle qui fait face à la caserne. Et maintenant on va prendre du repos en attendant la sonnerie du réveil.

Depuis Champigny, notre brigade est sous les ordres du colonel Colonieu; l'autre brigade de la division a pour chef le général Fournès qui a gardé avec lui le 4e zouaves qu'il a formé lui-même et dont il est si fier.

L'armée sera divisée en trois colonnes :

Colonne de gauche commandée par le général Vinoy, avec objectif: Montretout, Saint-Cloud.

Colonne de droite commandée par le général Ducrot, avec objectif : la Jonchère.

Colonne du centre commandée par le général Carrey de Bellemare, avec objectif : Buzenval-La Bergerie.

La colonne du centre était divisée en trois colonnes d'attaque ;

Colonne d'attaque de gauche sous les ordres du général Valentin ;

Colonne d'attaque du centre sous les ordres du général Fournès ;

Colonne d'attaque de droite sous les ordres du colonel Colonieu.

La colonne d'attaque de droite est composée des troupes suivantes :

Colonne d'attaque de droite : Colonel Colonieu.	Francs-tireurs de la 1re division. 136e régiment d'infanterie de ligne. Une section du génie. Une section du génie auxiliaire. 9e régiment de garde nationale mobilisée composée des 17e, 82e, 105e, 127e bataillons.
1re réserve : Lt-Colonel Du Morbihan.	Régiment du Morbihan. 10e régiment de garde nationale mobilisée composée des 18e, 19e, 83e, 85e bataillons.

C'étaient à peu près 100.000 hommes qu'on allait lancer sur les lignes prussiennes. A 6 heures du matin, la colonne de Bellemare doit se trouver massée derrière la Fouilleuse.

A 5 heures du matin, nous quittons Courbevoie après avoir pris soupe ou café. La route est sillonnée de troupes qui se heurtent, s'enchevêtrent.

Le régiment attend longtemps avant de pouvoir franchir la barricade de pavés, chef-d'œuvre du Comité des barricades et obstacle de première grandeur. Deux gendarmes à cheval se tiennent de chaque côté. Pourquoi? Mystère. Deux corps d'armée doivent s'écouler avec leur artillerie par une ouverture de quelques mètres. Leurs ambulances, leurs voitures de vivres et de munitions doivent y passer également. On reste confondu devant l'imprévoyance des tristes personnages qui ont su accumuler les obstacles devant les troupes françaises. Et ces gens là ont accusé cependant d'impéritie les généraux de notre armée.

Enfin! On passe. Nous prenons la grande route jusqu'au rond-point des Bergères, ensuite celle qui va retrouver la route stratégique du Mont-Valérien, puis nous prenons à droite le chemin d'Hérode, passant non loin de la redoute du Moulin-des-Gibets. Nous débouchons près de la Maison Brûlée que nous laissons à droite et suivant la pente du Mont-Valérien nous allons nous masser à quelques centaines de mètres de la Fouilleuse.

Ce trajet, qui demande une heure à un marcheur ordinaire, nous demande trois heures. La barricade du Rond-Point, les troupes qui nous coupent sont les premiers obstacles que nous trouvons. Les difficultés augmentent sur le chemin d'Hérode; à chaque pas on glisse dans la boue, on trébuche dans les mares d'eau, dans de profondes ornières. On ne défile plus par quatre, on défile... comme on peut. Le désordre est grand et

il faut courir incessamment pour rattraper les distances. Les à-coups sont fréquents et le régiment ne peut se reformer qu'auprès de la Maison-Brûlée.

Face à Buzenval, formé en colonnes d'attaque, le 136e attend le jour qui bientôt se lève triste et brumeux sur les champs humides. A sa lueur douteuse, émergeant peu à peu du brouillard, les objets commencent à prendre forme. Devant nous, l'immense espace s'incline fortement pour remonter ensuite jusqu'à Buzenval. C'est encore la solitude. Au milieu de la dépression des terres labourées se dresse la ferme de la Fouilleuse. A l'horizon se profile la longue ligne blanchâtre des murs de Buzenval, couronnée par la masse sombre des bois. Là, est l'ennemi. Le canon du Mont-Valérien se met à tonner trois fois. C'est le signal de la bataille. Maintenant on y voit plus clair ; les détails du terrain, les buissons, les haies ont dépouillé leurs airs indécis ou fantastiques. Mais l'inconnu est toujours caché derrière le voile de la brume matinale, voile qui se soulève lentement à mesure que l'on avance.

Le long des déclivités de la forteresse, de Suresnes à Rueil, voilà la solitude qui s'anime ! Devant nous des points sombres se déplacent : ce sont nos enfants perdus qui se dirigent vers Buzenval ; puis derrière plus nombreux, moins espacés, d'autres points se font voir : c'est une chaîne de tirailleurs de la garde nationale. Enfin, à droite et à gauche, immense ligne mouvante, les régiments massés en colonnes d'assaut, dévalent des pentes du Mont-Valérien. La vue de tous ces bataillons qui vont abor-



der les positions ennemies est pleine de grandeur.

Ouvrant la marche, avec les sapeurs du génie du capitaine Coville, nos francs-tireurs entament l'action. Ils sont au pied des murs de Buzenval que nous sommes à peine à la Fouilleuse. Nous passons à quelques mètres à gauche de la ferme. La marche est rapide, bien que difficile, dans ces champs détrempés où le pied enfonce profondément. L'ennemi a été surpris et derrière la muraille ne peut tirer que quelques coups de feu. Cependant des balles ont porté et des tirailleurs sont tombés. Dans un retrait des murs du parc, le génie a pratiqué une brèche à la dynamite.

Francs-tireurs, tirailleurs y ont déjà passé. C'est maintenant notre tour, et bientôt, à travers la brèche, les 2e et 3e bataillons disparaissent dans le bois ; le 1er bataillon forme réserve.

Nos pertes sont légères et s'expliquent par la surprise des Allemands. Pris au dépourvu, ils n'avaient pu garnir à temps les murs de leurs troupes. Très heureusement pour nous, car, plus nombreux, ils nous auraient décimés pendant notre marche en bataille. Peut-être même ne serions-nous pas arrivés jusqu'au mur de Buzenval. Les Allemands reculent devant ce flot d'hommes qui monte vers eux, tiraillent un peu et finalement disparaissent dans les taillis.

Une fois la brèche franchie, le 136e se reforme dans une éclaircie de bois. Les balles n'ont pas cessé de siffler ; maintenant elles passent plus nombreuses et font quelques victimes. La marche suspendue est reprise, puis arrêtée ou plutôt ra-

lentie pour conserver la régularité des mouvements. La pente du terrain boisé nous protège encore. Nouvelle halte! Les compagnies s'agenouillent ; le feu augmente et déjà reviennent des francs-tireurs blessés. Hachées par la mousqueterie les petites branches nous couvrent de leurs débris et les projectiles frappent les troncs d'arbres avec un bruit sec. La colonne se relève. On atteint le plateau semé de taillis qui touche à la plaine de la Bergerie et au mur du petit bois de la maison Craon. C'est le moment décisif! La charge sonne et aux cris : « En avant! A la baïonnette! » on court à l'ennemi. Le 2e bataillon, commandant Suillot, s'élance par une brèche pratiquée dans le mur contigu à la maison Craon. Le brave commandant Suillot tombe frappé à mort. Devant la brèche, son cheval en travers, l'épée à la main, le colonel Colonieu, lance et exhorte le 2e bataillon ainsi que le 9e régiment de garde nationale. La maison barricadée se couvre de feux; elle est occupée ainsi que le mur de la Bergerie par le 59e régiment prussien.

Le colonel Colonieu, au visage bronzé par le soleil d'Afrique, est admirable à voir. Sans souci de lui-même, il enlève hardiment ses soldats et semble démontrer par l'exemple que les balles respectent souvent les braves. Sa voix et son geste sont obéis. Une partie du bataillon s'engouffre dans la brèche étroite sur laquelle l'ennemi fait converger tous ses feux.

Quelques gardes nationaux suivent le mouvement de la ligne. Les blessés et les morts s'amon-

cellent à quelques pas du mur. Sous le feu terrible qui sort de tous les côtés de la maison Craon, l'élan est rompu et bien peu d'hommes arrivent à la porte que vainement ils cherchent à enfoncer à coups de crosses de fusils.

Ces quelques intrépides du 136e sont fusillés à bout portant et ce qu'il en reste est obligé de battre en retraite à plat ventre, vers la brèche. La brume et la fumée de la poudre protègent le recul ; et bientôt nos hardis revenants se trouvent à l'abri. La deuxième portion du bataillon occupe le mur à droite et à gauche et tiraille par les meurtrières contre l'ennemi qui répond vigoureusement. Pendant ce temps-là, les francs-tireurs du commandant Blanc, le 3e bataillon du 136e et le 105e bataillon de garde nationale abordent sous les ordres du lieutenant-colonel Allard la plaine de la Bergerie après avoir, malgré les abattis, refoulé le 59e prussien. De la maison Craon, des bâtiments de la Bergerie et d'un blockaus élevé dans la plaine, les Prussiens du 59e et les chasseurs du 5e bataillon font pleuvoir sur nous une telle grêle de balles qu'il est impossible de rester en plaine. On s'arrête : la lisière du bois est jonchée de nos morts et de nos blessés. Un résultat est cependant resté acquis. Le mur qui sépare le bois de Buzenval de la Bergerie est entre nos mains et sa possession nous permettra d'arrêter dans la journée l'offensive des Allemands. La marche en avant suspendue, nous devons nous contenter de garder la position. Chacun cherche un pli de terrain, un arbre pour s'abriter. J'avise un arbre se divisant en plusieurs

fûts et je cours pour y arriver. Je passe devant un sergent qui tombe derrière moi frappé d'une balle à la tempe. Je garde toute la journée comme voisin le pauvre soldat dont je suis seul à recueillir le dernier soupir. Tombé sur le dos, face à l'ennemi, le sergent a les jambes entre les miennes. Triste situation à laquelle je ne pense pas, occupé comme je le suis à me garer des balles et à tirailler contre les Allemands.

Le lieutenant-colonel Allard voit qu'on ne peut pas plus tourner la maison Craon que franchir le mur du parc de Buzenval, le long de la Bergerie. Il demande au génie de renverser le mur de la Ferme. « Le capitaine Coville, accompagné du sous-lieutenant Azibert et du sergent-major Lepage se glisse dans le fossé qui longe la muraille jusqu'à la ferme. A la faveur des broussailles poussant dans le fossé, les trois braves parviennent jusqu'à la Bergerie sans avoir été découverts par les Prussiens. Ils posent la dynamite contre le mur, et le sergent-major Lepage avec une témérité justifiée par l'importance du résultat à obtenir, fait feu presque à bout portant sur le sac de dynamite. L'explosion ne se produit pas ; le sous-lieutenant Azibert décharge son revolver... Rien ! Le sergent-major recharge son fusil et tire une seconde fois... toujours rien ! Le sac de dynamite s'est éparpillé de tous côtés sous les coups de feu, mais n'a pas détoné. Il était gelé et la dynamite n'éclate pas sous un choc quand elle est gelée (1). »

(1) *Paris, le Bombardement et Buzenval,* Alfred Duquet, p. 69.

Difficilement, les trois braves purent revenir indemnes, les Prussiens tirant sur eux à quelques mètres. Le colonel Colonieu veut de son côté tenter un nouvel effort et demande au capitaine Coville d'ouvrir une brèche dans le mur du sud-est du Parc. Mais les Prussiens sont dans la tranchée de l'enclos de la maison Craon et par un feu incessant, empêchent l'achèvement du travail. Sans artillerie, privés de l'appui des réserves, les Français sont obligés de se contenter de conserver le terrain conquis. Il est 10 heures.

De longues heures se passent ainsi dans l'attente; derrière mon arbre, je reste à plat ventre une partie de la journée. La peau de mouton roulée sur mon sac dépasse la largeur de mon abri et quand je fais un mouvement à droite ou à gauche, les balles allemandes arrivent sans merci. Les unes passent en bourdonnant, les autres avec un bruit sec s'enfoncent dans mon arbre, le meilleur des boucliers. Car, quelques jours après l'armistice, visitant le champ de bataille, je revis l'arbre sauveur dont l'écorce était percée d'une quantité de petits trous faits par les balles. Le lendemain du combat, je constatai que les pans de ma capote avaient été troués trois fois.

A notre gauche, la lutte continue. La brigade Fournès se bat héroïquement. Les zouaves ont pu s'avancer jusqu'aux premières maisons de Garches; mais exposés à un feu violent d'infanterie et d'artillerie, ils doivent se retirer en arrière. Un terrible accident se produit, une batterie française, placée près de la briqueterie, tire sur les

zouaves et on a de la peine à arrêter son feu. Appelé par les cris de ses hommes, le général Fournès n'en croit pas ses yeux et ne peut maîtriser sa colère en voyant des zouaves à terre, victimes des projectiles français. Privé de sommeil depuis deux jours, accablé de fatigue, je sommeille derrière mon arbre et m'endormirais entièrement, si ce n'étaient les coups de feu qui retentissent à mes côtés. Nous sommes à une dizaine de mètres des Allemands et de la grande porte en bois de Buzenval qui donne en face de la Maison Craon sur le chemin qui va à la Bergerie. Les Prussiens sont de l'autre côté du chemin. On les entend parler. Deux gardes nationaux à capote grise se font la courte échelle pour tâcher de voir par dessus le mur. Aussitôt le képi apparu au sommet, une volée de balles arrive. Le garde national qui n'est pas touché se précipite à terre et déclare qu'il n'a pu rien voir. Plaçant son képi au bout de son fusil, il l'élève au dessus du mur. Les balles rappliquent à nouveau. On lui fait cesser ce jeu qui peut-être dangereux pour nos camarades postés plus loin. Le soldat Boucher, de mon escouade, se glisse à travers les broussailles, le long du mur qui va à la Bergerie. Au bout de quelques instants, il revient sain et sauf, couvert de boue, ayant failli être tué par les balles françaises et prussiennes. Il n'a rien pu distinguer.

Jusqu'ici à notre droite, nous n'avions entendu que les coups de feu des hommes dn 136e de ligne. Il est 11 heures environ. Tout à coup, la charge sonne stridente, la fusillade éclate furieuse

et de grands cris retentissent. Ce sont les soldats de Ducrot qui envahissent le parc de Buzenval. Leur entrée en ligne a été retardée par la barricade de Courbevoie, par l'encombrement des troupes de réserve, par l'artillerie qui n'arrive pas à démarrer. Le canon, muet juqu'alors, se met à tonner et les mitrailleuses égrènent leurs sinistres grincements. Longtemps le fracas de la bataille fait rage. Puis une accalmie se produit. Et subitement, comme un feu mal éteint qui se rallume plus ardent, les détonations résonnent, plus nourries, plus précipitées. On devine, on sent l'entrée en ligne de nouveaux bataillons, de nouvelles batteries. Quant à notre artillerie, nous en sommes toujours privés. Elle a pu péniblement arriver jusqu'à la Fouilleuse par des chemins défoncés. Elle ne peut aller plus loin. Les chevaux ont eu beau tirer, les hommes pousser aux roues, pièces et caissons sont restés embourbés. Ne parvenant pas à dominer la crête, c'est de la Fouilleuse que tirent les batteries, au hasard de la bouche de leurs canons. Quatre pièces ont pu arriver à Montretout. Une seule devant la maison Craon! Il est midi et demi. Mais, si notre artillerie s'épuise en vains efforts pour nous porter secours, l'ennemi, lui, a pu faire entrer en ligne de nombreuses batteries qui canonnent maintenant tout notre front d'attaque. Seules, nos pièces de marine du Mont-Valérien et du Moulin-des-Gibets répondent aux Prussiens en tirant à 4.000 ou 3.000 mètres.

Nous sommes désormais immobilisés. La bri-

gade Fournès, sans abri contre le feu des pièces ennemies, souffre cruellement mais ne recule pas. La brigade Colonieu garde ses positions. En un mot, on ne peut plus et on ne pourra plus avancer. Vers une heure, le général de Bellemare demande du renfort à Trochu qui lui, invite Vinoy à lui prêter appui. Ce général répond que sa colonne n'en peut mais et qu'elle n'est pas en mesure de nous appuyer.

C'est le moment de se demander où se trouvent toutes les réserves de garde nationale accumulées dans la plaine de la Fouilleuse. Elles ont fondu, à ce qu'il paraît, au bruit du canon et de la fusillade. Il y a même eu panique parmi tous ces braves outranciers qui se sont emparés des omnibus et des véhicules chargés de vivres, pour rentrer à Paris, y semant le découragement et le deuil.

A une heure et demie, une pièce de douze de la batterie Donato, hissée au sommet de la pente, s'installe à l'entrée d'un petit bois, le long du mur et du bois de Buzenval et tire sur la maison Craon, sans résultat appréciable, du reste. Notre offensive et désormais arrêtée, et nous allons maintenant, au contraire, avoir à repousser celle de l'ennemi. Il a vu notre inaction, il sent du découragement dans nos bataillons et il se prépare à nous attaquer.

Nous occupions la partie sud du parc de Buzenval, toute la côte et le bois contre le mur faisant face à la maison Craon. Notre gauche se trouvait séparée de l'enclos redoutable par un ravin et le chemin conduisant à la Bergerie. Le mur était percé de créneaux.

« Les Prussiens ont mis à profit les abatis depuis le haras Lupin jusqu'à la redoute construite à deux cents cinquante pas de la Bergerie. Ils atteignent le fossé creusé le long du mur du parc de Buzenval. Et les voici qui se glissent, par le fossé, vers l'angle droit, formé par ce mur. dans la partie sud du parc, du côté de la Bergerie. La brigade Valentin était à l'ouest et la brigade Colonieu était à l'est, toujours dans les fourrés de la partie supérieure de la propriété de Buzenval.

» Mais les sentinelles du général Colonieu aperçoivent un mouvement dans le fossé, et, bientôt, des groupes en surgissent s'approchant du mur sud du Parc. « Qui vive! » crient nos avant-postes : « Ne tirez pas, ne tirez pas! » leur répond-on en français (1).

» Indécis, anxieux, officiers et soldats épient les mouvements de cette masse noire qui s'avance lentement entre les broussailles; quelques-uns pensent que c'est une troupe de mobiles ou de francs-tireurs qui, parvenue à tourner la Bergerie vient se relier à nous; mais à vingt pas, le doute n'est plus possible ; ce sont des Prussiens. Une forte décharge à bout portant en renverse une partie, le reste s'enfuit à toutes jambes, mais pas assez vite pour échapper à notre feu qui atteint bon nombre d'assaillants; le fossé par lequel ils sont venus est rempli de leurs cadavres (2).

1) *Paris, le Bombardement et Buzenval,* Alfred Duquet, p. 231.

(2) Général Ducrot, t. IV, p. 144.

» Un nouvel effort, dit le récit allemand des opérations du 5e corps, tenté pour gagner du terrain, échoue encore, malgré toute la bravoure des officiers et des soldats (1). »

Ces trois citations sont rigoureusement exactes. Quand l'attaque prussienne se produisit, j'étais près du capitaine Landry, occupé à tirailler par les meurtrières du mur. Tout à coup, le capitaine nous crie : « Ne tirez pas, nous avons devant nous une colonne de mobiles ! » Le feu est suspendu. Mais connaissant depuis longtemps les façons d'agir des Prussiens, leurs procédés chevaleresques, nous restons sur nos gardes. La masse noire arrive à quelques pas. L'un de nous crie : « Ce sont les Prussiens ! » et tire dans le tas. Une décharge générale arrête les assaillants et les met rapidement en fuite. C'est égal ! Nous avons eu une fière chance !

Cet incident valu à une portion du 136e, l'honneur de sauver la colonne Colonieu.

Dans la clairière parsemée d'arbres, s'élèvent d'humides vapeurs qui jointes à la fumée de la poudre exhalent une odeur âcre qui vous prend à la gorge. Jusqu'à 3 heures je reste couché dans l'herbe mouillée, c'est-à-dire pendant quatre heures. Les balles prussiennes sifflent toujours, intermittentes et nos chassepots restent à peu près muets.

On ne peut discerner d'où viennent les coups. Autour de moi, les camarades sont devenus rares et les gardes nationaux ont totalement disparu.

(1) Cité par le général Ducrot, t. IV, p. 144.

Quelques képis rouges pointent encore dans l'herbe; on peut les compter. Bientôt, dans la clairière, en fait de taches rouges, il n'y aura plus que nos morts. Les soldats fatigués ont rejoint le mur, face à la maison Craon. En cette occasion, n'aimant pas la solitude, je prends la même résolution. Mais j'ai peine à me mettre debout; les jambes raides, à moitié paralysé par l'humidité, je veux courir pour éviter les balles qui passent. Je m'embarrasse les pieds dans un arbuste épineux et me voilà à terre! On a vu ma chûte, on me croit touché. Je me relève et en quelques enjambées je me trouve auprès de mes camarades qui sont heureux de me voir sain et sauf. L'excellent capitaine Landry me dit en riant: « Eh bien! caporal, quand je vous ai vu tomber, je vous ai cru fichu ». Je suis content de me retrouver auprès de lui et des soldats du régiment. De cet instant jusqu'à la fin de la journée je ne le quitte plus. Le jour triste et bas, luit toujours comme à regret. A travers les créneaux on tire sur ceux de l'ennemi qui en fait autant. La largeur du chemin nous sépare seule des Allemande dont on entend les voix.

Il est 5 heures, et la nuit va tomber. Le capitaine Landry restant sans ordres, voyant les compagnies des 2e et 3e bataillons entremêlées, cherche à mettre un peu d'ordre, à grouper autour de lui les hommes du 3e bataillon et spécialement ceux de sa compagnie. Ce n'est pas chose commode. Il me charge de cette tâche difficile et périlleuse. Il faut fouiller le bois; plusieurs fois,

je passe devant la brèche et chaque fois je suis salué de coups de feu. Je retourne à l'endroit où j'ai passé la journée. Personne ! Je vais plus à droite et je trouve quelques isolés que je ramène avec moi. Au milieu de la clairière existe une petite mare, presque à sec, aux bords assez élevés. Des blessés sont là, à l'abri des balles. Je ne peux les faire venir avec moi, mais je rencontre aussi quelques hommes valides qui me suivent. Je reviens auprés du capitaine avec une vingtaine d'hommes. Pendant plus d'une demi-heure, j'avais erré sous bois et maintenant, c'est inutile de chercher davantage, l'obscurité enveloppant tout de son ombre. Cependant, on tiraille toujours, on se guide sur l'éclair du fusil. Le Mont Valérien tire de notre côté et ses gros obus tombent devant nous à trois ou quatre pas sur le chemin et sur la lisière des taillis de l'enclos de la maison Craon. Peu s'en faut que les projectiles français ne tombent au milieu de nous. A droite, la fusillade a cessé. Et on ne sent plus de ce côté la présence des soldats de Ducrot. Nous ne sommes guère plus de 150 derrière le mur et dans le bois. Il est 8 heures du soir. Toutes détonations ont cessé ; l'arme au pied, dans un piteux état, couverts de boue, fatigués de la lutte, nous attendons toujours. On ne parle que tout bas et on fait bonne veille, l'oreille aux écoutes et l'œil aux aguets scrutant les profondeurs du bois. Une branche qui tombe, des feuilles sèches foulées aux pieds attirent vite l'attention. Un soldat met la main sur un faisan branché sur un arbuste et l'offre au capitaine Landry.

Nous craignons toujours une nouvelle attaque des Allemands. Mais elle ne se renouvellera pas. Ils nous croient très nombreux dans le bois. Ils ne sont pas hardis décidément; c'était pourtant si facile de nous cueillir en un tour de main.

Le temps s'écoule et les hommes perdent patience. Peu à peu, les 150 soldats du capitaine Landry s'égrènent et disparaissent. Ils ne sont bientôt plus que 100, que 50, et c'est lorsque nous sommes réduits à une trentaine, que le capitaine, se sentant abandonné des chefs et des soldats, jugeant la position intenable et désormais inutile à garder, donne l'ordre de partir. Peut-être quelques isolés sont-ils encore dans les taillis? Sans nous compromettre, faible noyau d'hommes que nous sommes, nous ne pouvons battre encore une fois les taillis. Sans bruit, sans un mot, sans fumer, nous abandonnons ce mur derrière lequel des centaines de Prussiens sont à l'affût. On hésite sur la route à prendre, car il ne faut pas aller se jeter dans la gueule du loup. Ce n'est pas facile de trouver le bon chemin dans la nuit et à travers les broussailles. A chaque pas on trébuche dans les abatis, dans les fossés, dans les trous. Pendant une demi-heure nous errons à l'aventure. Enfin! une lueur intense apparaît à quelques mètres. Nous avons donné en plein dans la brèche du mur qui nous a livré passage le matin de la veille. Je dis la veille, car nous sommes le 20 janvier à plus d'une heure du matin! Nous sommes sauvés. Mais dix-sept heures de combat, la marche de la nuit précédente, un jeûne de vingt-quatre heures,

nous ont tellement épuisés que nous n'avons pas la force de faire éclater notre joie.

Ce n'est cependant pas encore le repos. Sortant de l'obscurité la plus profonde, nous voici maintenant inondés de lumière. De Rueil à Suresnes, la plaine de la Fouilleuse et les pentes du Mont-Valérien sont couvertes de feux de bivouac. Là, campe une armée de 60.000 hommes, harassés, découragés, avec ses nombreuses batteries restées muettes tout un jour. Sans ordre, les bataillons, les régiments mêlés ensemble, prennent un peu de repos, confiants dans leur bonne étoile qui est véritablement excellente dans cette nuit du 19 au 20 janvier. Car, il n'y a pas de grand'gardes. Pas de grand'gardes! Quand on sait qu'à deux ou trois cents mètres l'ennemi doit être en observation, prêt à jeter le désarroi chez l'adversaire accablé! Cela passe l'imagination.

Avant d'arriver à ces feux, promesse de tranquilité pour nous, nous croisons des blessés sur la route de Saint-Cloud à Rueil. Le capitaine Landry, en se découvrant, nous crie : « Place aux blessés ! » Touchante manifestation d'un brave et excellent cœur de soldat, oubliant sa propre infortune devant une plus grande encore.

Et nous voici errant à travers l'immense plaine, tournant autour des feux, questionnant, cherchant où peut nicher le 136e. Pas une trace ! Pas un renseignement ! Pendant cette dernière promenade les camarades disparaissent les uns après les autres, se blottissant auprès des brasiers où on veut bien leur faire place. Nous ne sommes plus que quatre

maintenant. La soif, plus que la faim, nous talonne. Nous demandons un quart d'eau à des artilleurs. Ils nous refusent! Plus loin, de pauvres lignards sont moins impitoyables et partagent avec nous l'eau qu'ils sont allés chercher bien loin. Le 136e est toujours introuvable; après deux heures d'inutiles recherches, nous nous retrouvons encore près de la Fouilleuse. Las de ces allés et venues, le capitaine Landry nous dit de chercher un gîte quelconque, une place à n'importe quel foyer. Il va de son côté en faire autant, nous recommandant de rallier au matin le cantonnement de Courbevoie. Je reste seul; j'entre dans les écuries de la Fouilleuse et, en me faufilant, je trouve une place entre deux mobiles bretons. Je ne pense plus à rien, le sac sous la tête, mon capuchon rabattu sur les yeux, je m'endors à poings fermés, insensible au froid qui a repris fortement.

Quand je me réveille les membres raidis, le jour est levé depuis longtemps. Il est bien près de midi! Quelques rares dormeurs sont encore disséminés dans les étables. Presque tout le monde est parti. Cette quasi-solitude m'inquiète. Vite, je mets sac au dos et je sors. La plaine n'est pas encore vide de troupes. Mais, de ces nombreux bataillons qui étaient là cette nuit, il ne reste plus que les Mobiles de la Seine, qui font partie de la réserve générale. En sortant de la ferme, je tombe sur un bataillon de mobiles dont je lis le numéro avec plaisir. Je suis entouré et questionné. Je dis d'où je viens et à mon tour je questionne. Je demande si on a vu mon régiment et on me dit

qu'il a dû regagner Courbevoie. Puis, je cite le nom de deux de mes amis, les frères Margueritte, sergents dans le bataillon. On les cherche ; les voici qui arrivent et s'empressent près de moi, heureux de me voir sain et sauf. Ils m'offrent un peu de cognac qui me réconforte et arrive bien à point. Au bout d'un quart d'heure, je les quitte et je reprends tout seul le chemin du cantonnement. J'abandonne cette plaine de la Fouilleuse, défoncée par le passage des troupes, de l'artillerie et qui garde les profondes traces d'une armée en retraite.

En route, je rejoins quelques turcos appartenant au 4[e] zouaves et nous marchons de compagnie. A la hauteur de la Maison-Brûlée des balles sifflent à mon oreille ; ce ne sont pas des balles prussiennes. Quelques gardes nationaux, futurs communards nous ont sans doute pris pour cible. On fait halte quelques instants ; nous cherchons à voir d'où peuvent venir les projectiles et nous sommes prêts à fusiller sans pitié les lâches agresseurs. Nous ne voyons personne et nous reprenons notre chemin.

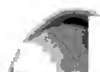
De ces hauteurs de la Maison-Brûlée, je jette un dernier regard sur ces champs si peuplés la veille. Et maintenant, on ne voit que quelques masses noires. Ce sont les bataillons de mobiles qui, à leur tour vont bientôt se retirer. Buzenval est retombé aux mains des Allemands. Ils sont revenus derrière la blanche ligne des murs, mais ils ne trahissent pas leur présence. Et cependant, quelle bonne aubaine ils ont devant eux ! Comme

il serait facile de culbuter ces bataillons de mobiles! Comme sur la Marne, le 3 décembre, comme la veille pendant notre attaque, comme la nuit dernière, ils restent muets et inactifs. Cela leur suffit de retrouver leurs positions du 19 janvier au matin. Ils ne s'aventureront pas au delà du mur. Et quand les dernières troupes françaises auront quitté la plaine, alors seulement et tranquillement, casques et casquettes reparaîtront sans crainte.

Près du Moulin-des-Gibets affluent des hommes de régiments différents, qui retournent à Courbevoie, Puteaux et Asnières. Je n'ai pas vu la débandade des divers corps de troupes, mais je la devine en voyant tous ces isolés qui reviennent clopin-clopant. Toujours avec les turcos, j'arrive au rond-point de Courbevoie. A gauche sur la grand'route, après le château du Danois, une marchande de vins fait des affaires d'or. J'entre avec mes compagnons, qui, au dépit des défenses de Mahomet acceptent avec plaisir une, deux et même trois tournées. Et je les quitte après force bonjours et poignées de mains.

Enfin ! Je retrouve mon 136e. Il est rentré dans la nuit. Le capitaine Landry est revenu tout seul le matin. Je suis heureux de retrouver ma compagnie installée dans la maison du docteur Bouchut. Mais, hélas! il manque beaucoup de monde. Je suis revenu le dernier. On m'a cru mort ou resté blessé dans le bois de Buzenval. Tous les braves camarades sont là qui me serrent les mains avec joie. Il y a beaucoup de morts et de blessés dans la compagnie. On en a vu revenir sur des





cacolets. Le sous-lieutenant Masson, surnomme « le Doré » à cause de ses cheveux d'un blond ardent, le sergent Boucher, sont parmi les tués. La veille au matin, en franchissant la brèche de Buzenval, le malheureux sergent me voyant mettre mon cache-nez dans ma musette m'avait demandé de le lui prêter. La vieille moustache craignait de s'enrhumer et ne songeait pas aux balles qui sifflaient à ses oreilles ! Le régiment a subi de grandes pertes. Les 2e et 3e bataillons sont les plus éprouvés, le premier bataillon ayant été de réserve une partie de la journée.

Une heure avant mon retour mes parents étaient arrivés à Courbevoie. Ils avaient interrogé mes camarades qui ne pouvaient les renseigner et ils se trouvaient dans une mortelle inquiétude. Ils rencontrent le capitaine Landry qui les rassure et leur affirme que je suis bien vivant et sans une éraflure. Il leur dit que je suis resté avec lui une partie de la journée et qu'il ne m'a quitté que pendant la nuit. J'arrive à ce moment, tout couvert de boue et je ne peux exprimer quels furent nos embrassements ! Je me souviens de ce moment de suprême joie, comme s'il était d'hier. Je revis encore cet instant de poignante émotion, juste paiement des longues heures de lutte et de misère du soldat. Et je suis encore un privilégié ! Les autres sont loin de leurs familles. Depuis des mois, ils sont sans nouvelles des parents qui les pleurent dans tous les coins de la France.

J'ai donc enfin retrouvé une compagnie. Les hommes causent, se racontent les incidents de la

bataille, ce qu'ils ont vu là où ils se trouvaient, tout en vidant un quart de café ou en nettoyant leurs fusils. « Regardez ma gamelle, dit l'un, la balle du Prusco lui a donné un fameux atout. Plus moyen de boulotter ! » « Tu sais, dit l'autre, un tel est tombé mort avant d'arriver au fossé, je l'ai vu dégringoler sur le dos. » Tous ont quelque chose à raconter. « Un tel a reçu une balle dans la tête, derrière le petit bois. Un tel est resté grièvement blessé dans la broussaille. Les gueux de Prussiens, on ne les voyait pas ! Ah ! si on avait pu les apercevoir, on les aurait débusqués à la fourchette ! » Puis on parle de la garde nationale, des outrances ! On est d'accord sur leur compte : « Ils ont bien marché le matin, mais dans la journée on n'en a pas vu besef ! Et l'artillerie ! où était elle ? On n'a pas vu la bouche d'un seul de ses canons. Mais, par exemple, on en recevait des obus prussiens, des bidons ! Pas si gros cependant que ceux qui tombaient à la Boissière. Ah ! mon vieux, ce que nos satanées peaux l'ont échappé ! » Ces propos et bien d'autres encore circulaient joyeusement. Et quels accents ! Le Midi, le Nord, la Franche-Comté, l'Alsace, croisaient leurs intonations. Heureuse insouciance du soldat qui vient d'échapper à la mort, à la sinistre faucheuse qui le guette, qui le prendra peut-être demain.

Et on se repose, et on astique et on retape les pauvres effets fripés. On pense aussi à l'estomac et on fouille les gazons pour récolter un peu de chicorée sauvage. Et quand on est à peu près

propre, légèrement restauré, on se répand dans les rues de Courbevoie, la pipe à la bouche et le nez au vent. Dans la grande avenue, les dernières troupes défilent, ce sont les mobiles de la Seine. Je vais au rond-point. Des groupes d'hommes, des isolés reviennent toujours. Puis ce sont des voitures d'ambulance. Sur des cacolets passent des blessés du 136e de ligne. On leur parle, on les encourage. Secoués par le pas des mulets, abattus, pâles comme la mort, ils répondent à peine en nous regardant fixement. Les pauvres ! Ils ne survivront peut-être pas à leurs blessures. Et c'est ainsi jusqu'à la nuit ! Quel affreux retour ! (1)

(1) Le 21 janvier, la division reste dans ses cantonnements. Chaque régiment a un bataillon de piquet; les armes sont formées en faisceaux dans les cantonnements. Il pleut toute la journée.

Le 22, des gardes nationaux du parti avancé essayent d'enlever l'Hôtel de Ville et de renverser le Gouvernement pour lui substituer un pouvoir nouveau qui continue la lutte.

Pour la première fois depuis cinq mois, le sang français coule dans une guerre civile sous le feu des ennemis qui ne s'était nullement ralenti.

La première brigade de la division de Bellemare vient camper sur la place de la Concorde, la deuxième reste à Courbevoie, mais se tient prête à marcher au premier signal.

Les pertes du 136e pour la journée du 19 janvier sont :

	Officiers.	Troupe.	Total.
Tués	2	74	76
Blessés	5	192	197
Disparus	0	24	24
Totaux	7	290	297

Quatre officiers moururent des suites de blessures qu'ils avaient reçues le 19. *(Historique du 136e de ligne).*

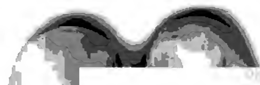
XV

RETOUR A BAGNOLET
LA DERNIÈRE GRAND'GARDE — CAPITULATION
RENTRÉE A PARIS

L'ORDRE à peu près remis dans le régiment, les hommes reposés de leurs fatigues, on pense à quitter Courbevoie. Et, le 24, on s'embarque à Courcelles-Ceinture pour descendre à Charonne et regagner Bagnolet.

Paris à l'aspect des mauvais jours. Il est sous le coup de la tristesse et de la colère. Buzenval et Montretout, où beaucoup de Parisiens ont vu le feu pour la première et la dernière fois, ont éteint les dernières espérances. Certes, la garde nationale des bons quartiers a donné bravement au début, mais quand il s'est agi de rester immobile sous les balles, la journée lui a paru longue et les ardeurs se sont refroidies. Quant aux bataillons de Belleville, de Charonne et de Montmartre, ils ont flanché comme un seul homme, refusant de marcher et sont rentrés dans Paris, officiers en tête, en criant : « à la trahison ! »

Ils ont été en déroute avant de se battre, conservant courage et munitions pour combattre dans quelques jours l'armée française.



Aussi que de regards hostiles et haineux à notre adresse ! « Les voilà donc qui défilent ces capitulards au pantalon rouge ! » Et les injures pleuvent. On y répond à peine. Quelques hommes, surexcités, ripostent bien, en ricanant, par les épithètes : « Sang impurs », « Escargots de rempart », « Guerre à outrance ! » et c'est tout.

Le « Populo » de Paris n'a su trouver que des insultes pour l'armée régulière qui s'est bien conduite tout le temps, qui a souffert les mille misères de la faim et du froid pendant de longs mois, pour ces soldats qui ont été solides au feu et qui pourraient jeter à la tête de leurs insulteurs, comme suprême protestation, le nombre de leurs morts, de leurs blessés et de leur malades qui encombrent les hôpitaux et les ambulances (1).

A la nuit, on arrive à Bagnolet. Les maisons sont closes et personne ne nous ouvre. On est forcé d'enfoncer les portes à coups de crosse. Pour entrer dans une maison, mon escouade est obligée de briser une fenêtre. Dans des cas pareils,

(1) L'Histoire dira que cette armée de défense, composée spécialement d'éléments étrangers à peine assemblés, a, par ses attaques continuelles, forcé l'ennemi à maintenir pendant tout le cours du siège le même effectif qu'au début; que, bien que médiocrement commandée, elle n'en a pas moins obtenu des résultats considérables, puisqu'elle a su, rien que dans une seule de ses attaques, à Champigny, coucher sur le carreau 6.000 de ses adversaires.

Et qui sera donc bien venu à dire maintenant que Champigny a été un échec ? Ce n'est pas la tristesse empreinte sur le visage que la population de Paris aurait dû recevoir ceux qui revenaient de la bataille, mais avec des hurras de victoire. (Extrait du journal *Le Gaulois* du 3 décembre 1896. Lieutenant-colonel Patry.)

la violence nécessaire ne peut être qualifiée de vandalisme.

Encore une grand'garde le 26 janvier, à la redoute de la Boissière. C'est la dernière ! Quelques obus tombent dans la journée et dans la soirée. Mais, à partir de minuit, le feu cesse de part et d'autre. Les Français ont tiré le dernier coup de canon, satisfaction donnée à ceux qui se rendent. C'est fini ! L'armistice est signé.

Du 23 au 26 janvier, le bombardement des forts du Sud et de l'Est avait redoublé ainsi que celui de la Ville. D'innocentes victimes ont été immolées dans Paris. La rage prussienne est arrivée à son paroxysme, voulant faire payer la surprise du 19 janvier. J'espère qu'on se souviendra des horreurs commises par les Allemands quand l'heure aura sonné de régler enfin nos comptes.

L'armée de la Loire est défaite. L'armée du Nord à dû reculer. L'armée de l'Est a bien remporté un succès à Villersexel, mais succès sans lendemain. Cette malheureuse armée sera jusqu'à la fin la plus éprouvée de toutes. L'étonnant Jules Favre l'oubliera dans les clauses de l'armistice. La situation militaire générale est donc entièrement perdue. Paris n'a plus que huit jours de vivres. Et quels vivres ! Il faut capituler.

Le 29, au matin, on apprend aux troupes qu'il y a armistice. Et, à 10 heures, précipitamment, les régiments évacuent les villages qu'ils occupent. L'ennemi va prendre leur place. Les soldats, à bout de forces, sont consternés. Pour entrer dans Paris, nous passons par les Lilas. Pendant cette

courte marche, le bruit se répand dans le régiment, qu'à la porte de Romainville se trouve un détachement de Prussiens, que nous allons déposer les armes devant lui et défiler sous ses yeux. Ce bruit heureusement faux, transporte les hommes de colère. On veut briser, détruire les armes. Je raconte l'exacte vérité. Les officiers font entendre raison à leurs soldats ; je vois encore le lieutenant Andouy cherchant à nous détromper et à nous calmer. Voilà donc les capitulards que les Parisiens ont traînés dans la boue, traités de lâches et de traîtres !

Quel lugubre défilé ! On ne cause plus dans les rangs. On baisse la tête. La tristesse est peinte sur tous les visages déjà ravagés par les privations et les souffrances. Nous sommes prisonniers de guerre, troupeau d'hommes désormais inutiles pour la France. C'est ainsi que nous rentrons dans Paris, sous les venimeux regards des gardes nationaux de Belleville, déjà communards, bientôt assassins et incendiaires.

Nos trois bataillons sont cantonnés dans Belleville de la façon suivante :

Francs-tireurs de la division	Baraques de la Chaussée Ménilmontant, 155.
136e régiment de ligne	Baraques de la porte de Romainville. Baraques du Lac Saint-Fargeau. — des Prés Saint-Gervais. Salle Favié, à Belleville. Baraques rue Mexico, Secrétan. — usine Bosset.

Mobiles du Morbihan formant brigade avec le 136^{e}	Baraques de Belleville. — rue de Meaux.

Dans quelques jours, le soldat aura rendu le chassepot. Pour toute arme, il n'aura plus que son bâton de tente! Quelle pitié! Le désordre va bientôt régner dans la masse désarmée et désorientée des soldats. Perdus, au milieu d'une multitude armée, ils sont insultés à chaque instant. Un ordre du colonel recommande aux hommes de sortir plusieurs ensemble, de se garder de provocations envers la population, mais de ne pas en tolérer de sa part. Le régiment se désorganise à vue d'œil. Aux appels, beaucoup d'hommes manquent. Voilà ce que la défaite a fait des braves combattants de la Malmaison, de Villiers-Champigny et de Buzenval! Ils mériteraient une agonie plus honorable et moins triste.

Je ne vis pas la suite de cet effondrement moral. A peine le régiment fut-il rentré dans Paris, que je tombais gravement malade d'une bronchite ; le médecin en chef de l'hôpital militaire du Gros-Caillou me donna un congé de convalescence de six mois. Je dus à cette maladie de ne pas combattre la Commune.

Ici, s'arrête mon existence militaire qui finit presque en même temps que l'existence du 136e de ligne (1).

(1) Le 136e de ligne actuel a été créé seulement le 29 septembre 1873.

Ce régiment composé en majeure partie de vieux soldats et de volontaires, eut la durée de la guerre comme carrière et comme histoire. Il déploya de la vigueur dans l'offensive et une grande ténacité dans la défensive. Ses grandes pertes au feu en témoignèrent (1). Le nouveau 136e de ligne, héritant de son aîné, a inscrit sur son drapeau : « Lutzen, Bautzen, Montmirail, Paris ». Paris ! ce qui veut dire la Malmaison, Villiers-Champigny, Buzenval ! Vaillante, terrible, pleine d'honneur et de dévouement fut sa courte carrière.

Le séjour dans Paris des troupes désarmées et oisives était un grand danger. On décide de leur faire quitter la capitale en trois grandes colonnes.

La première, commandée par le général Porion, se rendit à Orléans ; la deuxième, général Chamberet, à Chartres ; la troisième, général Martenot, à Évreux.

Souhaitons aux très jeunes soldats de maintenant l'abnégation, le dévouement, l'endurance de leurs aînés pourtant si décriés. Que les troupes d'aujourd'hui, celles de demain, bien commandées pourvues de tout ce qui nous manquait lèvent les yeux sur la noble et haute image de la Patrie, toujours méconnue, toujours rabaissée par les partis politiques et les ambitions personnelles ! Qu'elles ne voient que cette image ! Qu'elles contemplent

(1) Les pertes du 136e, pendant la campagne de 1870-1871 sont de :
Officiers : 21.
Troupes : 692.
713 tués, blessés, disparus ou prisonniers.

(Historique du 136e de ligne.)

fixement le drapeau dont les trois couleurs ont été témoins de tant d'actes de sublime héroïsme! Alors tout ira bien, et quand les bataillons, les escadrons et les batteries marcheront à la frontière, les anciens pourront saluer avec joie et espérance, les jeunes qu'ils ont élevés dans la haine de l'Allemand pour leur vengeance et pour le triomphe définitif de la France (1).

L'oubli n'étendra pas son voile sur le fait accompli de la séparation de nos deux chères provinces momentanément perdues. L'Allemagne a su ne pas oublier la guerre du Palatinat, les victoires de Napoléon.

Souvenons-nous de Metz et de Strasbourg!

Aurions-nous moins de mémoire que les Allemands? C'est dans ces souvenirs constamment évoqués que nos ennemis ont puisé la foi et la force qui leur ont permis de nous battre. Ils n'avaient rien oublié et patiemment ils ont attendu l'heure propice. Pendant que chez nous la Révolution sapait le Gouvernement établi, dans toute l'Allemagne, peuples et princes se serraient les coudes et marchaient la main dans la main. Il fallait écraser l'ennemi héréditaire!

Discorde en France, union chez les Allemands, voilà toute l'explication des étonnants triomphes de nos adversaires. Que cette dure leçon nous profite!

(1) Le 136e fait partie de la deuxième colonne; il quitte Paris le 15 mars, arrive à Chartres le 17, y séjourne jusqu'au 27, part le 28 pour Bordeaux et s'installe au camp de Candole où il forme le 104e de ligne; ce régiment est licencié le 14 mars 1871 et devient le 120e de ligne.

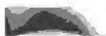
Historique du 136e de ligne, page 236.

Mais que d'efforts n'avons-nous pas à faire encore ! Le jeune homme arrive au régiment dégoûté à l'avance des trois années qu'il y va passer. Il est plus instruit qu'autrefois, il est aussi plus raisonnable et se croit quelque chose. Il lui manque la foi de naguère et l'esprit de sacrifice ne le hante pas. Il lui faut aussi ses aises et la caserne ne fournit pas cet article-là. Il a lu *le colonel Ramollot* et pour lui tous ces chefs sont des ramollots. Il ne voit dans le métier des armes que les corvées, l'exercice, la consigne, la salle de police, la prison et le peloton de chasse. Il aperçoit même de loin Biribi ! Quant aux souvenirs de gloire, ils sont lettre morte pour lui. Ses instituteurs, ses éducateurs lui ont enseigné que les vertus guerrières sont un héritage des temps barbares. Ils lui ont démontré l'inutilité des armées permanentes et prophétisé l'union à bref délai de tous les peuples de la terre. Et pendant qu'il s'amollit, que son énergie s'émousse, l'ennemi regarde curieusement par-dessus la frontière et applaudit à l'aveuglement de son voisin qu'il redoute toujours. La tâche est rude à remplir, et bien belle cependant pour celui ou ceux qui voudront rendre à notre jeunesse la foi et les généreux instincts de notre chère et vieille France ! Rendons à nos jeunes gens, les illusions, les espérances, les ardeurs dont leur vingt ans doivent être nourris. Notre longue histoire si bien remplie, si glorieuse est un livre réconfortant. Après la page douloureuse, c'est le feuillet émouvant de grandeur et de gloire que l'on tourne. On finit un chapitre avec la France à

l'abîme! Au chapitre suivant on la retrouve à l'apogée de la gloire et de la prospérité! Après Rosbach c'est Iéna! Après Waterloo, ce sont les campagnes d'Afrique, c'est la Crimée, c'est l'Italie! Après Sedan, après Metz...? Aux jeunes hommes de remplir la page blanche. Ils ont encore d'assez brave et généreux sang pour y inscrire glorieusement ce mot suprême : Revanche!



PIÈCES ANNEXES



LETTRES

DE

MM. les Généraux FOURNÈS et COLONIEU

Paris, le 22 mars 1897.

Mon cher Monsieur,

Votre aimable lettre est venue raviver des souvenirs inoubliables qui me restent chers, le siège de Paris ! où, dans ces terribles et longs mois de combats incessants et de misères de toutes sortes, les braves régiments que j'ai eu l'honneur de conduire au feu ont fait preuve de toutes les vertus militaires en tenant haut et ferme le drapeau de la France qui, malgré tous ses revers, sera toujours la Grande Nation !

Oui, braves et petits soldats ! Je les vois encore, manquant souvent de tout, mais non découragés, affrontant la mitraille au mépris même de la mort ! Oui, braves et petits soldats, capables de tous les dévouements et de tous les héroïsmes ! Oui, gloire à eux !

Vous avez eu une noble pensée, mon cher Monsieur, de faire l'histoire de ce petit troupier pendant les mémorables journées du siège de Paris,

je vous en félicite et souhaite à votre œuvre tout le succès qu'elle mérite. Il faut, en effet, réveiller le patriotisme parmi la génération actuelle, en lui mettant sous les yeux l'exemple des aînés. Patriotisme qui, hélas ! diminue un peu. On devient égoïste, on oublie, et le sublime espoir de la revanche paraît abandonné par la masse. Que la jeunesse garde donc au fond du cœur et le souvenir des deuils et l'espérance de la vie ! Nous devons employer toutes nos forces à réveiller ce sentiment quelque peu endormi et remettre tout en œuvre et en lumière pour ranimer le feu sacré attiédi. Votre petit livre sur le brave petit soldat y contribuera, j'en suis certain.

Quant à ce qui me concerne, laissez ma personnalité de côté, mais venez me voir, ce sera pour moi une bonne occasion de causer avec un ancien compagnon d'armes.

Agréez, mon cher camarade, l'assurance de mes sentiments affectueux.

Général Fournès.

Mostaganem, le 27 mars 1897.

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 23 mars courant et conformément au désir que vous m'exprimez, j'ai l'honneur de vous adresser une photographie.

Vous verrez que j'ai vieilli. Dame ! soixante et onze ans passés !

Je désire de tout mon cœur la réussite de l'ouvrage que vous avez entrepris et par réussite, j'entends celle que vous cherchez, qui consiste à perpétuer intact et bien vivant le souvenir de l'année terrible, à maintenir dans le cœur de la jeune génération les sentiments qui ont bouillonné dans le nôtre et surtout de bien lui rappeler que l'Alsace et la Lorraine sont toujours à la France par le cœur jusqu'à ce qu'elles reviennent à leur Patrie chérie, soit par les armes, soit par des événements de la Providence.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression des sentiments de patriotisme que je partage avec vous et celle de mon entier dévouement.

Général Colonieu.

Mostaganem, le 19 décembre 1897.

Cher Monsieur,

Vous ne vous êtes pas trompé en pensant que votre patriotique souvenir de nos luttes de 1870-1871 trouverait un écho fidèle dans mon cœur. Je suis très heureux de l'initiative que vous avez prise de faire remémorer par la municipalité de Bry-sur-Marne les efforts du 136e et du 4e zouaves. Je vous suis reconnaissant de m'avoir associé à la joie de votre réussite. Je suis vieux, aujourd'hui, et ne puis espérer prendre part à une revanche rendue si possible avec le concours de la grande et généreuse nation russe.

C'est un de mes regrets les plus vifs. Mais j'espère que la France compte encore des braves cœurs comme le vôtre et qu'il sera donné un jour à nos petits enfants de venger leurs pères.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de ma confraternité de sentiments français avec vous, et celle de ma sympathie bien vive ainsi que tous mes encouragements dans tous vos efforts patriotiques.

Général Colonieu.

Les sentiments si purs et si élevés, les accents d'ardent patriotisme qui se dégagent des lettres de MM. les généraux Fournès et Colonieu, ont détruit mes dernières hésitations. Devant de tels encouragements je me suis décidé à publier ce volume.

Cet ouvrage voit le jour à une époque unique et néfaste de notre histoire, aux heures où notre noble Patrie, son armée et son drapeau sont traînés dans la boue par un parti innommable.

Les faits que j'expose, l'époque où ils se sont passés sont presque d'hier par le souvenir indestructible que la grande majorité des Français en garde.

Je ne pense pas m'être rendu coupable d'exagération.

Les sentiments que j'exprime sont exactement ceux que le soldat du siège de Paris portait dans son cœur. Il est absolument vrai qu'il nourrissait une grande aversion contre la Garde Nationale.

Loin de ma pensée de vouloir blesser beaucoup de braves gens peu préparés aux dures exigences de la guerre ! Je ne veux pas médire des hommes, mais d'une organisation défectueuse et déplorable dont l'élection des officiers par les soldats a été le primordial et incurable défaut. Les chefs doivent être nommés par une autorité supérieure et les hommes n'ont qu'à obéir ! Hors de là, pas de triomphe et pas de salut pour une armée !

Dans ces quelques lignes je tiens à acquitter de tout mon cœur une dette de reconnaissance envers MM. les généraux Fournès et Colonieu.

Je les remercie profondément des encouragements qu'ils m'ont donnés, de la confiance qu'ils m'ont accordée et des marques d'affectueuse estime qu'ils m'ont offertes. Simple soldat, sous leurs ordres en 1870-71, j'ai pu et su apprécier hautement leur héroïque constance, leur intelligence élevée, leur courage à toute épreuve et la sollicitude dont ils savaient entourer leurs pauvres et braves soldats.

C'est avec joie que je viens, ici, leur payer le tribut d'admiration qui leur est dû.

Ils ne le refuseront pas, j'en suis certain, car je pense avoir trouvé le chemin de leur cœur, en évoquant des souvenirs qui leur sont chers et en racontant les souffrances de l'Armée de Paris, qu'ils surent si héroïquement conduire au feu et à la mort.



FOURNÈS (Jean-Martin)

Général de brigade.

ÉTATS DE SERVICES

9e régim. d'infanterie légère.	engagé volontaire.	1er février 1843.
—	caporal	22 novembre 1843.
—	sergent-fourrier . .	12 octobre 1844.
École normale de tir. . . .	serg.-maj. instruct.	15 octobre 1846.
Régiment de zouaves . . .	sous-lieutenant . .	25 mars 1849.
Régiment de zouaves . . .	lieutenant.	6 février 1853.
—	capitaine	22 décembre 1855.
Régiment étranger.	chef de bataillon .	5 mars 1864.
50e régiment d'infanterie. .	major.	5 mars 1864.
1er bataillon de chasseurs .	chef de bataillon .	12 août 1864.
35e régiment d'infanterie. .	lieutenant-colonel.	24 décembre 1869.
1er rég. de zouaves de marche	colonel	26 septembre 1870.
4e régiment de zouaves. . .	colonel	20 octobre 1870.

Général de brigade le 8 décembre 1870.

CAMPAGNES

41 campagnes. . {
Afrique.
Italie.
Mexique.
Corps expéditionnaire de Rome.
Contre l'Allemagne.
A l'intérieur, armée de Versailles.

BLESSURES

Contusion légère, coup de feu à la jambe droite et plaie contuse à la région mastoïdienne par coup de baïonnette le 8 juin 1859 au combat de Melegnano (Italie).

Plaie contuse au talon droit par un coup de feu, le 24 juin 1859, à la bataille de Solférino (Italie).

Très forte contusion à la jambe droite par un éclat d'obus, le 27 mars 1863, en allant (lui 3e) au milieu de la nuit reconnaître la profondeur du fossé du fort Saint-Xavier, siège de Puebla (Mexique).

Plaie contuse au cou-de-pied gauche par un coup de feu, le 1er septembre 1870, au combat de Villiers, devant Mézières.

A eu un cheval tué sous lui, le 1er septembre 1870, dans le combat de Villiers, en avant de Mézières.

A eu un cheval tué sous lui, le 30 novembre 1870, au combat de Champigny, sous Paris.

A eu un cheval tué sous lui, le 2 décembre 1870, à la bataille de Champigny sous Paris.

DÉCORATIONS

Chevalier de la Légion d'honneur, le 13 août 1857.
Officier de la Légion d'honneur, le 27 août 1867.
Commandeur de la Légion d'honneur, le 7 février 1871.
Grand officier de l'ordre du Nicham-Iftikar de Tunis.
Commandeur de l'ordre de Saint-Stanislas de Russie.
Officier de l'ordre de l'Aigle-Rouge de Prusse.
Chevalier de l'ordre de Savoie, de Sardaigne (Italie).
Médaille de la Valeur militaire d'Italie.
Médaille de la campagne d'Italie.
Médaille de la campagne du Mexique.
Médaille coloniale.
Médaille d'argent, récompense honorifique du Ministère de l'Instruction publique.

GÉNÉRAL COLONIEU (1)

ÉTATS DE SERVICES

Entré à l'École polytechnique, le 1er octobre 1845.
Sous-lieutenant, élève du génie, le 1er octobre 1847.
Lieutenant du génie, le 1er octobre 1849.
Capitaine du génie, en 1853.
Capitaine au 1er régiment de tirailleurs, en 1854.
Chef de bataillon, en 1857.
Lieutenant-colonel, au 2e tirailleurs, le 6 mars 1867.
Lieutenant-colonel, au 36e de marche, le 28 septembre 1870.
Colonel, le 1er novembre 1870.
Général de brigade, le 11 mars 1879.
Général de division, le 11 janvier 1887.

DÉCORATIONS

Chevalier de la Légion d'honneur, le 12 juin 1856.
Officier, le 12 août 1862.
Commandeur, le 7 février 1871.
Grand-officier, le 4 mai 1889.

CAMPAGNES

En Algérie, de 1850 à 1869 inclus.
Contre l'Allemagne, 1870-71.
En Algérie, 1871-72-73-74-75-76-77-81-82.

BLESSURES

A Freschwiller, 6 août 1870, coup de feu au mollet. Même jour, éclat d'obus à la cuisse droite, se fit hisser sur un cheval et réussit à rejoindre nos troupes battant en retraite sur Saverne.

(1) Mort à Mostaganem en 1903.

Général ALLARD

ÉTATS DE SERVICES

École spéciale militaire . .	élève	4 décembre 1845.
—	caporal	29 août 1846.
—	sergent-fourrier. .	7 décembre 1846.
9ᵉ régiment d'infanterie . .	sous-lieutenant . .	1ᵉʳ octobre 1847.
—	lieutenant.	1ᵉʳ octobre 1851.
—	capitaine	13 avril 1855.
—	capitaine adj.-maj.	
69ᵉ régiment d'infanterie. .	major.	4 mars 1868.
—	chef de bataillon .	27 juillet 1870.
38ᵉ de marche	lieutenant-colonel.	22 octobre 1870.
136ᵉ de ligne.	lieutenant-colonel.	29 octobre 1870
—	colonel	19 janvier 1871.
104ᵉ de ligne.	colonel	
89ᵉ de marche	colonel	18 mai 1871.
23ᵉ de ligne	colonel	29 juillet 1871.

Général de brigade, le 11 mars 1879.
En disponibilité, sur sa demande, le 11 août 1887.
Admis à la retraite, le 22 août 1887.

CAMPAGNES

En Afrique, du 27 février 1850 au 13 mai 1852.
En Orient, du 31 mars au 19 mai 1855.
En Afrique, du 5 mai 1859 au 12 mai 1863.
Contre l'Allemagne, du 30 août 1870 au 7 mars 1871.
A l'intérieur, du 18 mars au 7 juin 1871.
Armée de Versailles.

BLESSURE

Plaie à la main gauche par un biscaïen, à la barricade de la plac d'Italie, le 25 mai 1871, à Paris.

DÉCORATIONS

Chevalier de la Légion d'honneur, le 19 septembre 1860.
Officier, le 8 décembre 1870.
Commandeur, le 5 juillet 1887.
Décoration de 1re classe du Nicham-Iftikar de Tunis, le 9 octobre 1886.

FAITS PRINCIPAUX DU SIÈGE DE PARIS

(1870-1871)

BATAILLES ET COMBATS

---

4 septembre 1870. .	Déchéance de l'Empire. Proclamation de la République.
17 — . .	Combats de Montmesly et de Créteil. Investissement de Paris.
18 — . .	Engagement de Villacoublay.
19 — . .	Combat de Châtillon.
21 — . .	Proclamation du Gouvernement français.
22 — . .	Combat de Villejuif.
30 — . .	Combat de Chevilly.
2 octobre 1870 . . .	Paris apprend la reddition de Toul.
5 — . .	Manifestation avortée de Flourens.
8 — . .	L'amiral Saisset chasse les Prussiens de Bondy.
13 — . .	Combat de Bagneux-Châtillon.
14 — . .	Occupation de Créteil.
21 — . .	Combat de la Malmaison.
28 — . .	Prise du Bourget.
29 — . .	La garde royale, dans la nuit du 28 au 29 octobre, tente une surprise sur le Bourget et est repoussée.
30 — . .	Reprise du Bourget par les Allemands.
31 — . .	Paris apprend la capitulation de Metz et la reprise du Bourget par les Allemands. Émeute.
3 novembre 1870. .	Plébiscite.
29 — . .	Combat de l'Hay.
30 — . .	Bataille de Villiers.

1er décembre 1870. .	Trève sous Paris.
2 — . .	Bataille de Champigny.
3 — . .	Retraite de Champigny.
6 — . .	Reconstitution de la deuxième armée.
21 — . .	Combats du Bourget, de Drancy et de Ville-Évrard.
26 — . .	Combat de la Maison-Blanche.
27 — . .	Bombardement du plateau d'Avron et des forts.
28 — . .	Évacuation du plateau d'Avron.
29 — . .	Continuation du bombardement du plateau d'Avron et des forts.
5 janvier 1871 . . .	Bombardement de Paris.
18 — . . .	Proclamation de l'Empire allemand à Versailles.
19 — . . .	Bataille de Buzenval-Montretout.
21 — . . .	Redoublement du bombardement de Paris dans la nuit du 20 au 21 janvier.
26 — . . .	Armistice.
28 — . . .	Capitulation.
29 — . . .	Reddition des forts de Paris.
26 février 1871 . . .	Signature des préliminaires de paix.

BOMBARDEMENT DE PARIS DU 5 JANVIER AU 22 JANVIER 1871

D'après M. Chaper, dans son enquête parlementaire sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale. Paris aurait reçu de 8.000 à 9.000 bombes tuant 54 hommes, 24 femmes, 33 enfants et blessant 143 hommes, 90 femmes et 38 enfants. Des ambulances, des couvents, des écoles, des lycées, des musées et des établissements scientifiques furent atteints. Parmi les hôpitaux les plus éprouvés, l'Asile Saint-Anne reçut 137 obus, le Val-de-Grâce 75, la Pitié, 47, la Salpêtrière 31 (1).

ORDRE DE MOUVEMENT POUR LA JOURNÉE DU 2 DÉCEMBRE (2)

La division de Bellemare qui aura passé la nuit au village de Merlan sera sous les armes avant le jour. Elle se portera en avant par la route de Rosny à Bondy, traversera le canal et se formera face à Aulnay, derrière le chemin qui va de Bondy

(1) Chaper, enquête, cité par M. Duquet *(Paris, le bombardement et Buzenval)*.

(2) Cet ordre de mouvement, le journal des marches du 136[e] de ligne, tous les divers tableaux ont été pris dans l'*Historique du 136[e] de ligne*, dressé par M. le lieutenant Montagnon.

à Drancy et à gauche duquel seront établies des batteries de positions.

Le bataillon des Francs-tireurs gagnera la route des Petits-Ponts en se prolongeant vers la gauche et se portera sur la ferme de Groslay, oú il s'établira solidement.

La deuxième brigade suivra ce mouvement en s'échelonnant par sa gauche et se portera contre le chemin de fer de Soíssons où elle s'établira dans le prolongement de la division Courty, se rapprochant le plus possible vers la droite du point où la route des Petits-Ponts coupe le chemin de fer de Soissons.

Elle se mettra immédiatement à l'œuvre pour relier par une tranchée ledit chemin de fer à la ferme de Groslay, cherchant ainsi à se couvrir des feux qui pourront venir de Blancmesnil, d'Aulnay et de la ferme de Nonneville.

La 1re brigade restera en réserve derrière le chemin de Bondy à Drancy, sa gauche appuyée à la redoute des Petits-Ponts... La division de Bellemare et la brigade Reille attaqueront Aulnay par la gauche et chercheront à s'y loger en même temps que la division Courty franchira la Morée entre Aulnay et Blancmesnil, cherchant à tourner ce dernier village par sa droite, et que la division l'abordera par le sud-ouest... Les têtes de colonnes d'infanterie seront toujours suivies de près par les mulets chargés d'outils et les sections de sapeurs du génie, de manière à pouvoir établir des tranchées, des épaulements et des batteries aussitôt qu'une position sera conquise.

JOURNAL DES MARCHES, RECONNAISSANCES ET GRAND'GARDES DU 136e DE LIGNE DU 23 DÉCEMBRE 1870 AU 16 JANVIER 1871.

Différents indices faisant croire à une attaque probable, la division prend les armes le 23 à 11 heures du matin; elle se forme sur la gauche du canal de l'Ourcq, la droite à 300 mètres à l'ouest de Bondy, en colonnes par demi-bataillons, à demi-distance, à 30 pas d'intervalle, avec des réserves à 300 mètres en arrière.

A 5 heures, la 1re brigade se rend aux tranchées, entre Bondy et Drancy; la 2e reprend ses cantonnements à Noisy-le-Sec. Le 24 décembre, le 136e prend la garde des tranchées en remplacement de de la brigade Fournès (1re). Il y a un bataillon dans les tranchées depuis Bondy jusqu'à la route des Petits-Ponts, carrefour du chemin de Bondy à Drançy; les deux autres sont placés en réserve dans la redoute élevée en arrière, vers la droite de de la ligne.

Le 25, au matin, une reconnaissance d'une grand'garde du bataillon des Francs-tireurs cantonné à la ferme de Landeau, signale la présence de l'ennemi dans le parc du Raincy.

La division prend les armes avant le jour et se forme sur la droite du canal de l'Ourcq, la 2e brigade en tête, la 1re en réserve, le bataillon des Francs-tireurs placé à la droite de la 2e brigade.

A 10 heures et demie, on reprend les cantonnements.

A midi, le 136e est relevé dans les tranchées par un régiment de la 2e division.

Le 26, nous prenons les armes à 7 heures du matin, et, après avoir formé les faisceaux, nous rentrons dans nos cantonnements.

Le 27, dès 7 heures et demie du matin, l'ennemi démasque des batteries sur les hauteurs du Raincy, de Gagny, de Chelles, de Noisy-le-Grand et ouvre le feu sur le plateau d'Avron et les forts de Rosny, Noisy, Nogent.

Le plateau d'Avron est l'objectif principal des Allemands.

Informé de ce bombardement, le général Ducrot mit le 2e corps à la disposition du général Vinoy; celui-ci, usant de l'offre, appelle à lui la 2e brigade (Colonieu) de la division Bellemare; elle part à midi avec deux batteries, dont une de quatre et l'autre de mitrailleuses. A 7 heures du soir, la 1re brigade vient remplacer la 2e qui va se cantonner à Noisy.

Le 28, le bombardement continue; l'évacuation du plateau d'Avron est décidée. Elle s'effectue dans la nuit du 28 au 29, protégée par la division d'Hugues et une partie de la division de Bellemare. (1re brigade, la 2e est sous les armes.)

Le 29, toute la division de Bellemare s'installe à Noisy.

N'ayant plus à s'occuper d'Avron, les Allemands concentrent leurs feux sur les forts de l'Est et les villages voisins. Noisy-le-Sec est particulièrement bombardé; aussi, le 30, la division de Bellemare quitte ce village pour s'installer, la 1re brigade à

Montreuil, la 2e à Bagnolet. Le 136e fournit un bataillon de garde à Rosny ; celui-ci se couvre par une compagnie détachée en avant du village sur le plateau d'Avron.

Pendant la nuit, les Prussiens font une reconnaissance de ce côté et viennent se heurter à nos avant-postes avec lesquels ils échangent quelques coups de feu. Ils se retirent ensuite après avoir eu quelques hommes blessés.

Le 136e a, dans cette escarmouche, deux hommes mis hors de combat.

A 8 heures du matin, par un brouillard intense, l'ennemi revient à la charge ; il surprend un petit poste, commandé par le sergent-major Paris du 136e, mais il ne peut enlever personne.

Le 31 décembre, des corvées sont mises à la disposition du génie pour la réparation des tranchées et des abris des forts de Rosny et de Noisy, ainsi que pour la construction des batteries destinées à recevoir des pièces, évacuées du plateau d'Avron.

Le 1er janvier, à 6 heures du matin, deux bataillons de la 2e brigade (un du 136e et un du Morbihan) relèvent dans les tranchées, entre Noisy et Rosny, deux bataillons du 124e (division Courty) ; nous fournissons en même temps de nombreux travailleurs au service du génie.

Dans la nuit, à 1 heure du matin, le bataillon de francs-tireurs fait une reconnaissance sur le plateau d'Avron et constate que l'ennemi a complètement évacué la position. Aucun incident ne se produit. Nos soldats rapportent 54 obus de 7. La température est très rigoureuse.

Le 2 janvier, à 6 heures du matin, un bataillon du 136e va relever, aux tranchées, celui qui a pris le service la veille ; il occupe par un détachement le village de Rosny.

Le 3 janvier, le 136e fournit des corvées au génie. Les Allemands commencent le bombardement de Montreuil.

Le 4, le 136e fournit un bataillon aux tranchées.

Pendant la nuit du 4 au 5, le général Fournès fait une reconnaissance au plateau d'Avron avec une colonne composée de :

2 bataillons de francs-tireurs (1re et 2e divisions) ;
Éclaireurs du grand quartier général (1);
30 marins;
50 sapeurs du génie;
2 bataillons de zouaves.

Cette reconnaissance a pour mission de fouiller tout le plateau, de détruire les batteries et les ou-

(1) Sous le nom d'éclaireurs du grand quartier général, M. de Néverlée, capitaine au 1er cuirassiers, officier d'ordonnance du général Ducrot, avait formé un corps franc dont les hommes avaient été choisis comme volontaires dans les régiments de ligne et de mobiles du général Ducrot.

Le 136e lui avait fourni 15 hommes environ. A l'attaque de Villiers, le capitaine est tué. Contagion de l'héroïsme sur les 143 hommes qu'il commande, 5 seulement reviennent; tous les autres se font tuer autour du corps de leur chef qu'ils ont juré de ne pas laisser tomber aux mains de l'ennemi.

Ramenée à Paris, la dépouille mortelle de cet admirable soldat y fut gardée par les rares survivants. L'un d'eux, blessé à la main par éclat d'obus, n'en resta pas moins près d'elle et rien ne put l'arracher à ce cruel devoir, ni les souffrances causées par sa blessure ni les supplications de ses camarades. (*Historique du 136e*, p. 236 et 237.)

vrages ennemis qui auraient pu être installés à l'abri des murs du grand parc. L'opération commence à 9 heures et à 10 heures et demie par les deux bataillons de francs-tireurs dirigés, celui de la 1re division par les pentes nord du plateau; celui de la 2e par les pentes sud.

Ces deux groupes arrivent à l'extrémité du mur après avoir essuyé un feu assez nourri et fait trois prisonniers saxons. A 1 heure du matin, l'opération est terminée et nos soldats rentrent dans leurs cantonnements à 3 heures sans avoir essuyé d'autres pertes que celle d'un homme tué au bataillon de francs-tireurs de la 2e division. L'arme blanche a seule été employée dans cette reconnaissance.

A 6 heures du matin, les Prussiens font, à leur tour, une reconnaissance sur le village de Rosny ; reçus par une vive fusillade, ils sont obligés de se retirer. Le bataillon du 136e ne fait aucune perte. On laisse échapper quatre prisonniers. Le froid est de plus en plus rigoureux et la brume intense favorise les surprises.

Le 5, vers 6 heures du matin, un bataillon du 136e prend le service des tranchées. A la même heure, l'ennemi fait une pointe sur tout le front de Bondy, se portant à la fois sur la Gare Brûlée, le cimetière et la Barricade de la route de Metz.

A la première nouvelle de son approche, les quatre bataillons de piquet, sous les ordres du colonel Colonieu, prennent les armes et vont occuper les tranchées ; ils y restent à la disposition de l'amiral Saisset, commandant le fort de Rosny, jusqu'à 10 heures du matin.

A midi, le reste de la division prend les armes et se porte au secours du groupe Reille, violemment attaqué à Bondy ; l'attaque ayant été repoussée par le 3ᵉ bataillon de la Seine, nos troupes rentrent dans leurs cantonnements...

Le 7 janvier, un bataillon du 136ᵉ prend le service à la tranchée.

Nous fournissons une corvée de 300 travailleurs au génie pour la mise en défense du village de Rosny.

Nos hommes sont accueillis par une pluie d'obus, mais le travail ne s'en exécute pas moins très rapidement et dans de bonnes conditions. Le chef de bataillon d'État-major de Champlouis est nommé major de tranchées. La température s'est sensiblement adoucie, le dégel commence. Le lendemain, nous fournissons encore 100 travailleurs.

Le 9, un bataillon du 136ᵉ prend le service à la tranchée.

L'ennemi canonne régulièrement Nogent, Rosny, la Boissière.

La brume et la neige empêchent le tir des Allemands d'être bien précis...

A 11 heures du soir, une reconnaissance du plateau d'Avron est exécutée par les francs-tireurs de la division soutenus, en réserve, par le 3ᵉ bataillon du 136ᵉ ; le but de cette opération est de surprendre l'ennemi et de lui faire des prisonniers.

Le commandant Blanc s'avance jusqu'au delà du mur du parc, mais ne rencontre personne. Les postes ennemis, signalés dans la journée se sont retirés à la nuit tombante.

La reconnaissance, très bien conduite, rentre vers 1 heure et demie du matin.

La rentrée dans nos lignes est marquée par un douloureux accident; malgré l'ordre formel donné aux hommes de la tranchée de ne pas tirer, une section du régiment placée à gauche de Rosny fait feu et tue le caporal Rey du 136ᵉ. Les 10 hommes qui ont ainsi violé la consigne sont punis de soixante jours de prison et mis à l'ordre de la division.

La température est plus douce que les jours précédents, il neige dans la journée et, pendant la nuit, la terre se couvre d'une épaisse couche de verglas.

Dans la nuit du 10 au 11 janvier, à 3 heures du matin, la compagnie de francs-tireurs du 136ᵉ fait une reconnaissance sur le plateau d'Avron; elle constate que l'ennemi occupe fortement l'extrémité est du plateau. Pendant toute la journée du 10, l'ennemi continue à bombarder les forts de l'Est et les villages voisins. Le régiment fournit 170 travailleurs au génie.

Le 11, un bataillon du 136ᵉ prend le service aux tranchées. Nous fournissons, en outre, 130 travailleurs.

Le feu d'artillerie continue, vigoureusement soutenu des deux côtés. A 11 heures, deux compagnies du bataillon de francs-tireurs, une de zouaves et une du Morbihan, sous les ordres du commandant Blanc, font une reconnaissance au plateau d'Avron, sur lequel on a vu briller des feux.

L'ennemi est délogé et les zouaves ramènent cinq prisonniers saxons du 104e régiment (Frédéric-Auguste). On constate que l'ennemi occupe fortement Villemomble et l'extrémité est du plateau.

Vers 2 heures du matin, un obus crève une casemate de la redoute de la Boissière, emporte la tête du commandant Odiardi du 136e, coupe les deux jambes au capitaine adjudant-major Rang, du régiment, et à l'enseigne de vaisseau commandant la batterie, M. Armand.

Pendant la journée du 11, la température s'abaisse beaucoup.

Le 12, le régiment fournit encore 52 travailleurs. La température devient plus douce.

Le 13, à 5 heures et demie du matin, un de nos bataillons prend le service à la tranchée. Brouillard épais pendant la nuit; température plus supportable.

Le lendemain, le 136e envoie une corvée de 100 hommes au génie. Le bataillon de francs-tireurs de la division, placé avec celui de la 2e division sous les ordres du lieutenant-colonel de Conchy, fait, à minuit, une reconnaissance au plateau d'Avron; il ne rencontre pas l'ennemi. Il rentre à 5 heures du matin.

Dans la nuit, la température s'abaisse jusqu'à 7 degrés.

Le 15, nous fournissons un bataillon de service aux tranchées, ainsi que quelques travailleurs. Le froid est moins intense.

Le lendemain, nouvelles corvées pour le génie. Nuit calme; température très douce.



Tunis, le 31 mars 1897.

Le lieutenant-colonel Dufau, du 4e régiment de zouaves,

A Monsieur Grolleau, Paris.

Mon cher Monsieur Grolleau,

En l'absence du colonel, je suis l'interprète de tous les officiers du 4e régiment de zouaves, en vous adressant nos bien vifs remerciements pour le pieux souvenir que vous avez eu l'extrême obligeance de nous envoyer. Vous avez rempli un patriotique devoir en nous adressant cette relique qui sera conservée dans notre salle d'honneur, ainsi que votre lettre remplie de nobles et beaux sentiments patriotiques. Ce morceau de papier, trouvé dans la poche du capitaine de la 5e compagnie, a bien sa valeur, comme vous le dites, et il sera pieusement conservé.

Je vous félicite de tout cœur de l'excellente idée que vous avez eue, personnellement d'abord, comme ancien zouave (1), et aussi pour tous les officiers du 4e qui tous ont lu votre lettre avec le plus grand plaisir. Avec des hommes tels que vous on peut avoir confiance dans l'avenir. Je vous remercie du bon souvenir que vous avez conservé

(1) M. le lieutenant-colonel Dufau fait erreur. Je n'ai pas eu l'honneur de faire partie du 4e zouaves.

de nos zouaves, et je puis vous assurer que nos braves jeunes gens, imbus des traditions de bravoure et de dévouement de leurs anciens, ne demandent que l'occasion pour se montrer dignes de leurs devanciers. C'est un vrai bonheur de commander à de pareils soldats. On sent que nous les avons dans la main et que leur dévouement est absolu. Nous ferons toujours tous nos efforts, du reste, pour conserver chez nos jeunes gens ces bonnes et saines traditions, et la belle attitude du 4e zouaves à la bataille de Champigny, le 30 novembre 1870, est connue de tous nos zouaves.

Merci donc encore une fois, mon cher monsieur Grolleau; le 4e zouaves connaît votre nom et ne vous oubliera pas, et, si vous venez en Tunisie ou si vous rencontrez quelque part le 4e zouaves, vous pourrez venir franchement, vous serez toujours le bienvenu parmi nous.

Veuillez bien recevoir, avec tous nos remerciements, l'assurance de mes sentiments affectueux et de ma considération la plus distinguée.

L.-C. Dufau.

Tunis, le 14 décembre 1897.

Monsieur,

J'ai reçu *le Gaulois* que vous avez pris la peine de m'envoyer; en même temps je recevais l'extrait de la délibération du Conseil municipal de Bry-sur-Marne, m'apportant le témoignage de reconnaissance publique rendu par cette commune au régiment qui combattit à Champigny, le 30 novembre 1870 (1).

Je viens de remercier le maire de Bry, mais je tiens à vous dire combien je suis touché de votre attention surtout après l'envoi que vous avez déjà fait à notre salle d'honneur d'une relique de la même époque. Puisque vous voulez bien vous associer ainsi à nos souvenirs, je suis convaincu qu'il vous sera agréable de posséder l'extrait de l'ordre du régiment que j'envoie au maire de Bry-sur-Marne, et que j'ai l'honneur de vous adresser dans la même forme.

Recevez, Monsieur, l'expression de ma sympathie et de ma considération distinguée.

Commandant le 4e zouaves.
Colonel Chauchemez.

(1) Dans une lettre adressée à M. Duhamel, maire de Bry-sur-Marne, j'avais demandé que le Conseil municipal de cette localité donnât à deux de ses rues les noms du 4e zouaves et du 136e de ligne. Grâce à M. Chemin, secrétaire de la mairie et ancien sergent-major au 136e de ligne, ma demande eut plein succès. Je suis heureux de lui en témoigner ici toute ma reconnaissance.

INAUGURATION DU MONUMENT DE CHAMPIGNY, LE 2 DÉCEMBRE 1873 (1)

Le 2 décembre 1873, trois ans après les combats des 30 novembre et 2 décembre 1870, a eu lieu l'inauguration du monument funéraire élevé, à Champigny, à la mémoire des 6.000 Français qui ont succombé dans ces deux sanglantes journées.

Près de 10.000 personnes se pressaient au pied du monument. A peine un millier d'entre elles purent trouver place dans l'église de Champigny, remplie par les délégations du Conseil général de la Seine, de l'armée et de la garde nationale et par les familles des soldats morts à Bry-sur-Marne et à Champigny.

M. le général Ducrot retenu malade à Bourges, n'avait pu venir témoigner par sa présence, de l'héroïsme de ses soldats. M. le général de division Boissonnet, représentant le Ministre de la Guerre et l'un des héros de ces glorieux combats; MM. les généraux de brigade Appert et Fournès, le premier, ancien chef d'état-major du général Ducrot; le second, ancien colonel du 4e zouaves pendant le siège de Paris; M. le colonel d'état-major d'Andigné, représentant le général de Geslin, commandant la place de Paris; M. le colonel Lambert, commandant la légion de gendarmerie mobile, rehaus-

(1) Les détails de cette inauguration ont été puisés, dans le *Moniteur de l'Armée*, numéro du 6 décembre 1873.

saient encore par leur présence la grandeur des hommages que rendait la Patrie à ceux de ses fils qui avaient su mourir pour elle à défaut d'avoir pu la sauver.

Après la messe, le cortège s'est dirigé vers le monument, situé au sommet de la côte de la grande rue de Champigny.

Ce monument, œuvre de M. l'architecte Vaudremer, et dont les ornements sont de M. Hayon, ornemaniste du Palais de Justice, représente une pyramide quadrangulaire, de pierre blanche, de six mètres de hauteur. Un soubassement en granit bleu, de quatre mètres de côté, sert d'assise à la pyramide. Sur la façade antérieure est représentée la Ville de Paris, sous la figure en relief d'une tête de femme, avec couronne murée. En dessous se lit l'inscription suivante :

Défense de Paris.

Sur la même face, l'on voit un bouclier, et sur ce dernier un guerrier romain blessé, s'appuyant de la main gauche sur l'autel de la Patrie, et tenant dans sa main droite une épée antique brisée. On lit au-dessous :

30 novembre 1870 — 2 décembre.

Sur la face postérieure du monument sont gravées les armes de la Ville de Paris, ainsi que la légende : *Fluctuat nec mergitur.* Les deux faces latérales sont ornées seulement de deux couronnes d'immortelles sculptées.

Après la bénédiction du monument des discours



furent prononcés par M. Prévost-Rousseau, maire de Champigny et président de la cérémonie; par M. le vicaire général Legrand, délégué de M. l'archevêque de Paris; par M. le général de division Boissonnet, et enfin par M. Callon, vice-président du Conseil général de la Seine.

M. le général de division Boissonnet dans les termes les plus émus est venu rendre hommage aux braves soldats tombés sur les champs de bataille de Villiers et de Champigny. Regrettant l'absence de son illustre chef le général Ducrot, « il se fait l'interprète des sentiments de tous et en particulier de ceux qui ont combattu dans ces grandes journées ».

Il montre l'armée de Paris tentant un grand effort pour rompre le cercle d'investissement qui séparait la capitale du reste de la France. »

Il glorifie « cette armée qui comprit la grande tâche qui lui était imposée. Sous la conduite de son chef héroïque, elle passe la Marne, et avec ce courage que donnent le sentiment du devoir, l'amour de la patrie et la volonté de réussir, elle renouvelle efforts sur efforts pour se faire jour à travers les lignes allemandes. D'importantes positions sont enlevées; l'armée couche sur le champ de bataille qu'elle vient de conquérir; elle s'y maintient pendant trois jours, et les plus vigoureuses tentatives de l'ennemi ne parviennent pas à l'en déloger ».

Et maintenant il énumère les sacrifices de cette armée. « Nous avions vu tomber successivement le chevaleresque général Renault et le brave géné-

ral de la Charrière; là, étaient frappés le vaillant général Frébault, commandant notre artillerie; le brave Paturel; notre bien-aimé chef lui-même; là, tombaient encore pour ne plus se relever les colonels de Podio, Sanguinetti, Neltner, Prévault. de Grancey, le brave Franchetti et tant d'autres. officiers et soldats, non moins héroïques, auxquels chacun de nous enviait le bonheur de mourir dans l'illusion de la victoire. Je ne puis citer tous les corps, mais s'il est un régiment qui, dans cet anniversaire, mérite un hommage particulier, c'est le 4e zouaves. Je suis heureux que la présence, à cette cérémonie, de son jeune et brillant colonel, le brave général Fournès, me donne l'occasion de citer exceptionnellement. entre tous les corps qui se sont distingués, ce vaillant régiment qui eut neuf cents hommes hors de combat à l'assaut du plateau de Villiers, et qui fut porté à l'ordre du jour de l'armée, le soir même de la bataille. »

Puis il parle des 6.000 hommes et des 600 chevaux d'artillerie perdus pour l'armée; des régiments décimés et presque sans officiers et des soldats exténués de fatigue et de froid. Il rappelle la retraite « mais avec quelle amertume pour des cœurs la veille encore si pleins d'espoir ». Il dit « que l'union est la force des peuples, et fasse Dieu qu'unis dans un même sentiment de devouement à la patrie et à l'illustre maréchal, sacré par tant de batailles, qui est à notre tête, nous travaillions tous ensemble à rendre à la France sa prospérité et sa grandeur. »

L'émotion était empreinte sur tous les visages

des assistants qui écoutaient attentifs les paroles de M. le général Boissonnet. La cérémonie s'est terminée après quelques paroles de M. le Maire de Champigny, qui a convié tout le monde à s'unir dans un seul cri, celui de : Vive l'armée! (1).

Les troupes présentes se composaient d'un bataillon du 39e de ligne avec la musique de ce régiment; d'un escadron du 9e régiment de chasseurs à cheval et d'une batterie d'artillerie. Elles étaient placées sous le commandement supérieur de M. le colonel commandant le 39e régiment d'infanterie de ligne.

(1) En 1873 on pouvait hardiment crier, vive l'armée ! On ne prévoyait pas que trente et un ans après, ce cri qui résumait et qui doit résumer toutes les espérances d'une nation, devait passer pour un cri presque séditieux !

TABLEAU I

ÉTAT NOMINATIF DES OFFICIERS PRÉSENTS AU 136e AU MOMENT DE SA FORMATION COMME 36e DE MARCHE
(28 septembre 1870)

Lieutenant-Colonel COLONIEU

CHEFS DE BATAILLON	CAPITAINES	LIEUTENANTS	SOUS-LIEUTENANTS
Blanc.	Tournier.	Arnaud.	Creuse.
Suillot.	Le Milhoch.	Rang.	Ney (Napoléon).
Odiardi.	Dumas.	Plumkett.	Germain.
	Laforgue.	Grethner.	Gardien.
	De Saint-Vincent.	Calmet.	Pradier.
	Delapierregrosse.	Guillaume.	Bailly.
	Pinchon.	Duchemin.	Lefaivre.
	Capdecomme.	Bazar.	Viguier.
	Fourneau.	Ferlus.	Ferrand.
	Odeyé.	Gueit.	Colin.
	Caussanel.	Deschamps.	Sarrazin.
	Illig.	Cavé.	Garet.
	Blumendhal.	De Nogué.	De Dormy.
	Redom.	Soyez.	La Fosse.
	Couvès.	Bonnet.	Audouy.
		Barbier.	
		Landry.	

ÉTAT-MAJOR

M. ALLARD. . . . . Colonel.

MM. SUILLOT . . .	Chef de bataillon. (1)	MM. GRETHNER . .	Capitaine adjudant-majer.
KASTUS	—	CHAUVIÈRE . .	Lieutenant d'habillemt.
BLANC	—	BLANC	Lieutenant-trésorier.
ARNAUD. . . .	Capitaine adjudant-majer.	BERGER. . . .	Médecin-major de 2e cl.
RANG.	— —	BERTRAND. . .	Médin aide-majer de 2e cl.
PLUMKETT . .	— —	NICOLET . . .	— —

A LA SUITE

TOURNIER.	Capitaine.	PINCHON	Capitaine.	GUEIT	Lieutenant
LE MILHOCH. . . .	—	CALMET.	—	OURY.	—
DUMAS	—	GUILLAUME	—	DESCHAMPS	—
LAFORGUE.	—	CAPDECOMME . . .	—	ANTOINE	S.-Lieutent
DE SAINT-VINCENT.	—	PRADIER	Lieutenant	BAILLY	—
DELAPIERREGROSSE.	—	REMISE.	—	LEFAIVRE	—

PREMIER BATAILLON

	1re Compagnie.	2e Compagnie.	3e Compagnie.	4e Compagnie.	5e Compagnie.	6e Compagnie.
	—	—	—	—	—	—
Capitaines.	CAVET.	ILLIG.	COLIN.	DE NOGUÉ.	SOYEZ.	FOURNE.
Lieutenants.	VIGIER.	FERRAND.	SARRAZIN.	VIGOUROUX.	CREUSE.	NEY (Napoléon)
S.-Lieutents.	PÉREAUDEAU.	VINCENT.	POMASSIER.	PORTE.	GRIMALDI.	ORSINI.

DEUXIÈME BATAILLON

	1re Compagnie.	2e Compagnie.	3e Compagnie.	4e Compagnie.	5e Compagnie.	6e Compagnie.
	—	—	—	—	—	—
Capitaines.	BLUMENDHAL.	BARBIER.	LANDRY.	REDOM.	N...	N...
Lieutenants.	LAFOSSE.	FAINTRENY.	AUDOUY.	GARDIEN.	N...	N...
S.-Lieutents.	KUBLER.	POUSSARD.	MASSON.	TARDIF.	**ROLAND-PIÈGUE.**	**ROUTIER de Granval.**

Les 5e et 6e Compagnies du 3e Bataillon ne sont formées que le 1er janvier.

(1) M. SUILLOT, Chef de bataillon, tué à Buzenval le 19 janvier 1871.

LA MALMAISON

(1800 — 1815 — 1870 — 1901) (1)

Sous les arbres séculaires du parc du château de la Malmaison, à l'aube de son étonnante fortune, Bonaparte venait se reposer de ses victoires et goûter auprès de Joséphine les brèves joies d'une tendre affection.

Dans les allées ombreuses, sur les rives gazonnées de l'étang aux eaux tranquilles, le Premier Consul promenait son rêve, heureux de vivre quelques instants d'un bonheur dont son génie semblait jaloux.

Héros d'Italie, d'Égypte et d'Allemagne, savants illustres, grands artistes se pressaient en foule autour du jeune général, idole tutélaire dans les bras de laquelle la France reconnaissante allait bientôt se réfugier. A ses côtés, épouse adorée, Joséphine de Beauharnais, au milieu d'une cour de jolies femmes aristocrates et plébéiennes, étalait ses grâces nonchalantes de créole, captivant par son sourire charmant les plus farouches révolutionnaires.

L'écho des bocages retentissait des chocs de

(1) Ces quelques pages, concernant l'époque napoléonienne, m'ont été suggérées par la lecture de *Simples notes sur la Malmaison*, manuscrit à moi confié par M. Émile Deshays.

traînées de sabres et des joyeux rires de jeunes beautés dont le dernier bourreau s'était détourné. La paix semblait affirmée; on vivait enfin! on aimait! Et les horribles jours n'étaient plus qu'une vision déjà lointaine dont l'esprit ne voulait plus se souvenir. Les plaisirs et le luxe avaient reconquis leur place dans ce monde nouveau du Consulat et les femmes ne songeaient qu'à déployer toutes les grâces de leur jeunesse, douce récompense des hauts faits des jeunes guerriers. Mars avait déposé son armure et s'était fait aimable. Les tendres aveux s'échangeaient sous les discrets ombrages. Que de promesses d'amour éternel s'échappaient des lèvres de cette jeunesse ardente épargnée par le couperet révolutionnaire! instants fugitifs comme le baiser! Mais aussi que de serments ne furent jamais tenus! Fleurs qui semblaient immortelles et qui devaient tomber sous l'éclair d'un coup de sabre. Couronnées des violettes parfumées et des roses de la Malmaison, les coupes étaient à peine effleurées des lèvres que le boute-selle sonnait. Et les douces promesses allaient se perdre dans le fracas des lointaines et terribles chevauchées! Comme le destin des hommes, celui des choses est changeant. L'aimable et gracieux séjour de la Malmaison devient l'asile de recueillement où Joséphine, l'Impératrice des Français, la compagne choisie par le guerrier couronné vient cacher son impériale douleur.

Bonaparte n'était plus et l'Empereur était né! Au souverain tout puissant, il fallait l'espoir d'une descendance héritière de son glorieux nom et gar-

dienne des destinées de la Grande Nation dont il incarnait l'universel génie.

Son union avec Joséphine était restée inféconde.

Longtemps le cœur de l'époux fut inflexible. Il ne devait pas sortir vainqueur de la lutte engagée contre la raison d'état, celle qui, nouvelle Egérie, avait pris le jeune héros par la main, l'aidant à remplir sa colossale mission, dut s'incliner, obéir à sa douloureuse destinée et ensevelir à la Malmaison ses larmes et son deuil inconsolable d'Impériale divorcée.

L'union des âmes, était rompue et avec elle le charme des triomphes qui avait placé l'enfant chéri de la victoire à la tête de la nation française.

Et, maintenant, c'était l'union des intérêts et l'ambition démesurée qui allaient régner dans le beau pays de France. Le poids des succès devait peser lourdement sur une patrie agrandie, dont les nouveaux sujets, Allemands, Belges et Italiens se désaffectionnèrent rapidement.

On ne peut juger équitablement les quelques grands hommes que Dieu a mis à la tête de l'humanité et nous ne pouvons approfondir ses desseins insondables. Mais nous devons constater que sa main les a presque tous précipités du faite des grandeurs quand le destin qu'il leur avait marqué dépassait la limite des aspirations de la nature humaine. Napoléon divorcé, pour égaler le prestige des vieilles familles régnant en Europe, mit tout en œuvre pour trouver l'auguste princesse qu'il devait revêtir du manteau impérial semé d'abeilles d'or.

Son choix définitif s'arrêta sur Marie-Louise, fille de son ennemi, l'empereur d'Autriche. Il se flattait, par cette alliance, d'attacher le Saint Empire à sa fortune, le faire contribuer á ses gigantesques projets et apaiser ainsi les rancunes des peuples vaincus. Cette alliance fut trompeuse. Et quand les heures sombres sonnèrent, l'impériale épouse, otage de son ancienne patrie, ne sut pas comprendre ses devoirs de souveraine, de femme et de mère. Le sang germain coulait lourdement dans ses veines, ce n'était pas celui des vaillantes Sabines!

Lasse de son favori, après lui avoir ouvert les portes de toutes les capitales du continent et lui avoir décerné les plus sublimes et les plus incroyables triomphes, l'inconstante fortune l'abandonna dans les steppes glacés de Russie, au milieu de l'embrasement de Moscou allumé par les soins de Rostopchine, le sauvage mais patriote moscovite. Sur la route de son affreux retour, elle sema les débris de son incomparable armée, semblant vouloir proportionner la grandeur de la chute à la taille de celui qu'elle avait élevé si haut!

La retraite de Russie, avec toutes ses horreurs, cette marche en arrière d'une armée où se parlaient toutes les langues de l'Europe, cette déroute de braves réduits à la dernière misère par le froid et la faim ne furent jamais honteuses. On mourait là où on s'arrêtait! La Bérésina avec ses ponts rompus, approfondit encore le désastre de la grande armée mais arrêta aussi la poursuite de la cavalerie russe. Dans la chute du maître de l'Eu-

rope, la grandeur du héros et de son destin reste ineffaçable.

Et quand Napoléon, escorté de l'élite de ses cavaliers, harcelé par les hordes cosaques, passait à travers les débris de ses soldats gisant sur la neige, exténués ou blessés, des bras s'élevaient menaçants vers lui, des bouches réclamaient : « Du pain! du pain! » Mais l'Empereur, en passant, leur criait désespérément : « Mes enfants, je n'en ai pas pour moi ! » Et les bras s'abaissaient et des bouches prêtes à maudire s'élevait ardemment le cri : « Vive l'Empereur! » puis ce fut Leipzig et la trahison des Saxons !

Et maintenant ce n'est plus le sol conquis qu'il faut défendre c'est la terre même de France.

C'est ici que se révèle, dans toute son ampleur, le génie guerrier de Napoléon. Avec un fantôme d'armée il tient tête à tous ses ennemis. Montmirail, Champaubert, Vauchamps sont des noms de bataille à saluer aussi bas que ceux d'Arcole, de Rivoli et de Marengo. L'ennemi, étonné et vaincu recule et si la patrie avait pu porter à l'aide de Napoléon quelques bataillons de plus, les armées russe et prussienne étaient infailliblement jetées hors la frontière. Le destin ne devait pas en être ainsi.

Au lieu de la victoire ce furent Fontainebleau et l'île d'Elbe.

L'Europe n'en avait pas fini avec l'Empereur. Les vieux soldats portaient bien la cocarde blanche des Bourbons, mais ils gardaient pieusement celle de Napoléon dans le sac, comme son souve-

nir dans leur mémoire. Le passé n'était pas mort, et on parlait chaque jour de « lui ».

Et quand l'aigle prit son essor de l'île d'Elbe, quand le pied de Napoléon toucha le sol de France ses vieux soldats jetèrent au vent la cocarde blanche au cri de : « Vive l'Empereur ! » On se pressait autour de lui, on lui serrait la main avec ardeur, on baisait presque les pans de la redingote grise du père des soldats, du petit Caporal !

La France, reconquise par l'amour de son armée, par l'attachement d'une grande partie du peuple, allait jouer sa dernière partie et la plus terrible.

Napoléon, pour tenir tête à l'Europe entière, réunit en quelques jours une armée formidable qu'il dirigea sur la Belgique où son sort et celui de la France devaient se décider. Jamais, sans en excepter l'époque d'Austerlitz, Napoléon ne fut à la tête d'une armée plus fanatique pour son chef que celle de Ligny et de Waterloo.

Mais Dieu avait définitivement abandonné celui qu'il avait suscité pour clore l'ère épouvantable des excès de la Révolution. Il l'arrêta en pleine victoire. Grouchy ne parut pas ! Désormais vaincu à jamais, Napoléon reprit la route de France et accompagné de quelques fidèles, des débris de ses vieux grognards, il vint chercher pour quelques instants un abri à la Malmaison. Ce fut là, son dernier séjour en France.

Vaincu, mais espérant encore tenir tête aux rois et aux peuples dépossédés, il franchit le seuil de

cette demeure témoin de son bonheur passé et repos de sa gloire naissante.

Les superbes cavaliers de jadis ne l'escortaient pas. Il les avait semés partout, sur tous les champs de bataille. Mais ceux qui restaient de l'élite de ses vieux grenadiers marchaient derrière l'Empereur aussi sombres que lui-même, l'uniforme en lambeaux, sous le drapeau déchiqueté par les balles et la mitraille. Et il comptait sur l'héroïsme de ces vieux soldats et la fidélité de quelques généraux pour conjurer la fortune. Mais il comptait aussi sans la trahison, sans l'abandon de compagnons qu'il avait comblés d'honneurs et de fortune.

Fouché, sa créature et son ennemi, veillait dans l'ombre. Ce fut cet homme qui fut l'âme damnée de ses adversaires et l'instrument de sa chute. L'Empereur dut s'incliner sous la félonie de ce triste personnage qui avait trompé tous les partis, les uns après les autres. Il dut aussi courber la tête devant le lâche avis du Comité de Salut public, lui faisant entendre qu'il devait déposer la couronne que son épée lui avait conquise et il prit encore une fois l'amer chemin d'un exil qui devait consacrer à jamais sa grandeur surhumaine.

Au bruit du canon des alliés, Napoléon désormais sans sceptre, mari sans épouse et père sans enfant, quitta la Malmaison pendant la nuit, fantôme d'Empereur auquel ses vieux et fidèles grenadiers ne purent même pas adresser le dernier salut ! Les torches de la veillée d'armes d'Austerlitz étaient éteintes depuis longtemps !

Croyant que la grandeur de ses exploits lui assurait le respect et les justes égards de ses ennemis et confiant dans la loyauté et la générosité de l'Angleterre, suivi de quelques fidèles, il se remet entre les mains de son plus mortel adversaire.

Ce n'était pas au foyer d'une noble nation qu'il venait prendre place ! Comme hospitalité, la vile nation de trafiquants lui offrit une prison, Sainte-Hélène ! île lointaine et battue des flots d'un Océan furieux. Elle se fit la geôlière bien payée par les nations qu'il avait foulées sous son talon de conquérant. L'Angleterre comptait un grand forfait de plus dans son histoire. Après Jeanne d'Arc, Napoléon ! Mais la mémoire des peuples est fidèle et si éloigné que puisse surgir le châtiment, Dieu l'a marqué irrévocablement. Son bras le déchaînera aussi terrible qu'il aura été long à éclater. La France, malgré son apparente légèreté, n'oublie pas. Elle se souvient toujours qu'une éclatante réparation lui est due, qui doit effacer les vieilles dettes dont le Royaume-Uni est resté comptable envers elle.

Souvenons-nous toujours de la dette anglaise mais pensons aussi à la dette allemande plus voisine de notre époque.

Paris était investi de toutes parts. Les Prussiens à l'ouest de la capitale avaient leurs avant-postes de Saint-Cloud à la Seine, en face de Croissy. Le château de la Malmaison, abandonné à l'ennemi, abritait ses grand'gardes et la demeure de Napoléon était souillée par la présence des soldats du roi Guillaume. Tout avait été mis au pillage et les

appartements étaient dans le plus triste délabrement.

Le 21 octobre 1870, l'armée de Paris fit une sortie vigoureuse pour tâter l'ennemi et en même temps pour aguerrir ses jeunes soldats et mobiles. Le combat fut acharné dans le parc de la Malmaison et sur les pentes de la Jonchère.

15.000 hommes représentaient l'armée française mais la lutte ne fut véritablement soutenue de ce côté que par 12 à 15.000 hommes du 1er zouaves de marche et du 36e de marche. Ces quelques lignes dans leur tristesse ne nous montreront pas les brillants soldats de la grande époque, mais elles sauront nous dire que les petits troupiers de 1870, mal vêtus, mal chaussés, surent audacieusement regarder l'ennemi en face et se sacrifièrent sans murmurer pour l'honneur et l'indépendance de la Patrie envahie! Les vigoureux efforts du commandant Jacquot à la tête de ses braves zouaves et lignards, sa mort héroïque, témoignent que le feu sacré existait toujours dans l'âme française. Voulant reconnaître l'intrépide conduite du « héros de la Malmaison (1) » la ville de Rueil à défaut d'un monument tint à honneur de rendre hommage à son héroïsme.

La route qui longe l'ancien parc de la Malmaison et aboutit à Saint-Cucufa porte le nom du commandant Jacquot.

J'ai mis en lumière le rôle du domaine de la

(1) C'est le titre donné au commandant Jacquot par tous es historiens de la guerre de 1870-71.

Malmaison à trois époques différentes. En quelques lignes, voici la dernière phase de son existence.

Après la guerre de 1870-71, le gouvernement de la République laissa tomber en ruines la demeure impériale. Le parc, d'abord livré à l'abandon, fut ensuite morcelé et vendu pour la construction de villas. Un homme de bien, M. Osiris Iffla fit l'acquisition des ruines du château et du terrain qui l'entourait. Il eut la belle pensée de reconstruire l'édifice détruit tel qu'il était sous l'Empire. Et le château restauré, il l'offrit à l'État français qui rentrait ainsi en possession d'une œuvre historique dont son devoir aurait dû être de ne jamais se dessaisir.

Et maintenant la Malmaison se dresse toute blanche au milieu de la verdure, semblant attendre le retour de Bonaparte et de Joséphine. Mais le passé ne revit pas. Seul le souvenir en reste avec ses regrets et ses enseignements.



TABLE DES MATIÈRES

Chapitres. — Pages. —

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 312-1-03 — (Encre Lorilleux).


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02659 0862